



3 1761 04011 6519

PQ

2623

E52A19


1921

t.8



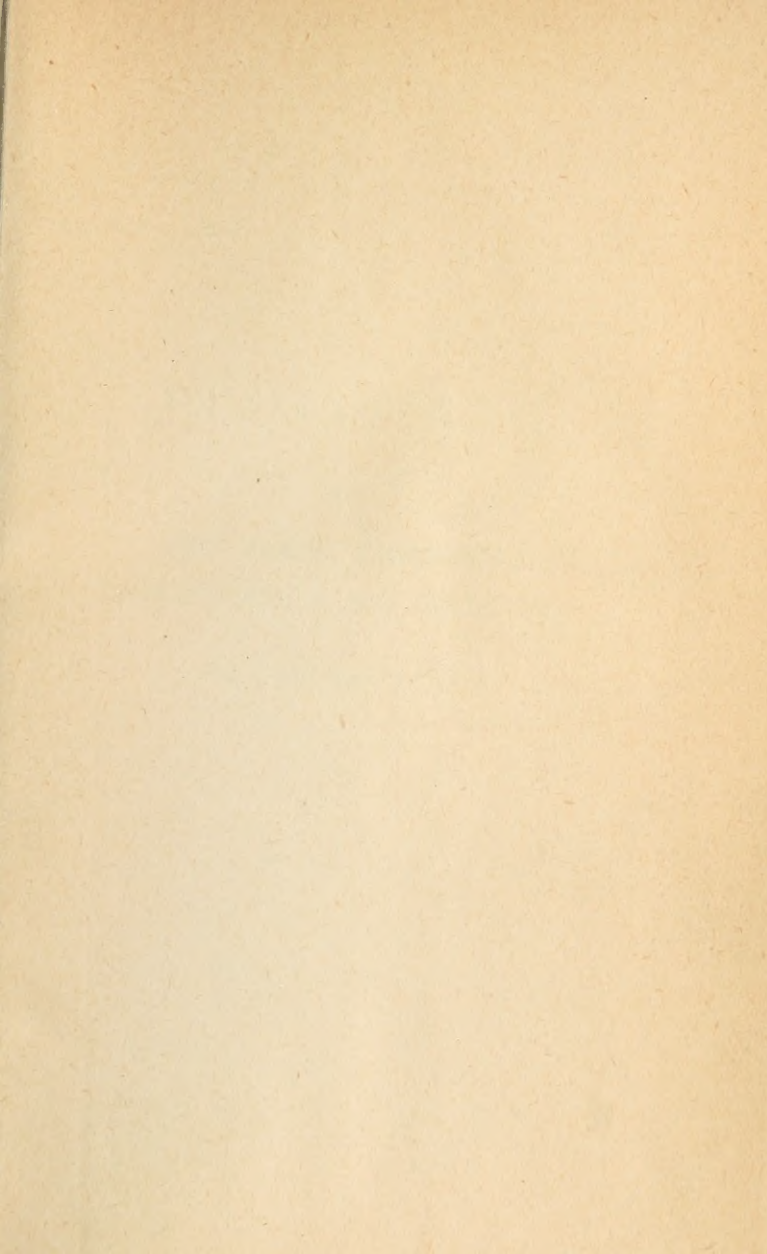






Digitized by the Internet Archive  
in 2009









# THÉÂTRE COMPLET

VIII

## LES TROIS CHAMBRES CRÉPUSCULE DU THÉÂTRE

3066

ÉDITION DÉFINITIVE

## DU MEME AUTEUR :

THÉÂTRE COMPLET. — Tome I : **Les Ratés, le Temps est un songe.** 1 vol. Albin Michel, Editeur.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome II : **Le Simoun, le Mangeur de Rêves.** 1 vol. Albin Michel, Editeur.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome III : **La Dent Rouge, Une Vie secrète.** 1 vol. Albin Michel, Editeur.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome IV : **L'Homme et ses Fantômes, A l'ombre du mal.** 1 vol. Albin Michel, Editeur.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome V : **Le Lâche.** 1 vol. Albin Michel, Editeur.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome VI : **L'Amour magicien. L'Innocente.** 1 vol. Albin Michel, Editeur.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome VII : **Mixture.** 1 vol. Albin Michel, Editeur.

### PIÈCES DÉTACHÉES :

**Les Ratés.**

**Le Simoun.**

**Le Mangeur de Rêves.**

**La Dent Rouge.**

**Une Vie Secrète.**

**L'Homme et ses Fantômes.**

**A l'Ombre du Mal.**

---

**L'Armée secrète,** récits. 1 vol. Editions Gallimard.

**A l'Ecart, le Penseur et la Créatine,** récits. 1 vol. Flammarion, Editeur.

**Ciels de Hollande.** 1 vol. Flammarion, Editeur.

**Sur le Théâtre de H.-R. Lenormand.** Etude par DANIEL-ROPS. 1 vol. Editions des Cahiers Libres.



28  
H.-R. <sup>Henri René</sup> LENORMAND

---

# Théâtre Complet

VIII

LES TROIS CHAMBRES  
CRÉPUSCULE DU THÉÂTRE

ÉDITION DÉFINITIVE



325213  
7. 3. 36.

PARIS  
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR  
22, RUE HUYGHENS, 22

PQ

2623

E52A19

1921

t. 8

*Droits de traduction, reproduction,  
représentation théâtrale et adaptation cinématographique  
réservés pour tous pays.*

Copyright 1935 by Albin Michel.



# LES TROIS CHAMBRES

*Pièce en trois actes et douze tableaux  
représentée pour la première fois à Paris  
le 17 février 1931  
sur la scène du Théâtre Edouard VII*

**A VICTOR FRANCEN**

## PERSONNAGES

PIERRE. . . . .	M.	VICTOR FRANÇEN.
ROSE. . . . .	M <sup>mes</sup>	RENÉE CORCIADE.
FLORENCE, <i>la femme de Pierre</i>		MARIE KALFF.
MISS GREEN. . . . .		BÉRUBET.
LA JEUNE FILLE. . . . .		RENÉE SOURDÉAC.
Comparses: MM. DAUVILLIERS et AUGER, M <sup>mes</sup> BERTHIER et GIRARDIN.		

# LES TROIS CHAMBRES

---

## ACTE I

---

### PREMIER TABLEAU

*La scène est divisée en trois compartiments dont chacun figure une chambre d'hôtel, dans une station alpestre, en Suisse. La chambre de gauche est occupée par Florence, celle du milieu par Pierre, son mari, celle de droite par Rose.*

*Les chambres sont identiques, passées au ripolin, et donnent toutes trois sur un pan de montagne hérissé de forêts. Elles communiquent entre elles. Celle de droite et celle de gauche ouvrent sur des couloirs.*

*Au lever du rideau, il est six heures. Temps gris d'été. Rose est posée sur son lit, tout habillée. Elle rêve dans une torpeur triste.*

*Pierre est à sa table de travail. Il n'écrit pas, mais rêve, lui aussi.*

*Florence entre chez elle, à gauche. Elle vient du dehors. Elle porte un paquet et une canne ferrée. Pierre, qui l'entend rentrer, se met à écrire. Elle entr'ouvre la porte de son mari.*



FLORENCE, *s'excusant.*

Oh, tu travailles, mon chéri?

PIERRE

Oui... Entre tout de même.

FLORENCE

Non. Travaille.

PIERRE

Ma scène est finie. Entre.

*(Elle entre chez lui.)*

FLORENCE

J'ai voulu monter jusqu'à l'Alpe d'Ormona, mais en sortant de la forêt, j'ai trouvé le temps trop menaçant.

PIERRE

Il ne pleut pas encore.

FLORENCE

Il commence. Triste été. Je me demande vraiment si nous ne ferions pas mieux de descendre un peu dans la plaine.

PIERRE

Oh, c'est la même chose partout. Il pleut à Zurich, à Montreux, à Lugano, partout... Et puis, s'il ne pleuvait pas, je ne travaillerais pas.

FLORENCE

C'est ce que je me dis.

PIERRE

Tout de même, je ne prends pas assez l'air. S'il fait beau demain, nous ferons un tour en voiture. Veux-tu?

FLORENCE

Oui.

PIERRE

Nous emmènerons M<sup>me</sup> Vallerest. Ça la distraira.

FLORENCE, *à la fenêtre.*

Oui. Le pays n'est vraiment pas beau. Nous sommes en juillet et il n'y a pas eu de printemps. Les dernières neiges à peine fondues, le soleil a grillé la terre et les orages l'ont noyée. Je n'ai pas vu de fleurs.

PIERRE, *souriant.*

Ce n'est pas le soleil, ni la pluie, qui empêchent les fleurs de pousser. C'est l'altitude. Les fleurs ne viennent pas à cette altitude.

FLORENCE

Il y a trois pavots dans le jardin de l'hôtel... et un petit lilas qui commence seulement à fleurir. (*Posant son paquet sur la table.*) Mange des fruits, mon chéri.

(*Elle repasse dans sa chambre dont elle laisse la porte ouverte. Il défait le paquet et touche les fruits qu'il contient.*)

PIERRE

Dis donc, si j'offrais une orange à M<sup>me</sup> Vallest?

FLORENCE, *de sa chambre.*

Tu peux. Est-elle dans sa chambre?

PIERRE

Je crois. Je ne l'ai pas entendue sortir.

*(Il frappe à la porte de la chambre de Rose. Elle semble ne pas entendre. Il frappe de nouveau. Quelques secondes, puis elle sur-saute, comme si le bruit ne l'avait atteinte qu'avec un retard. Il frappe une troisième fois.)*

ROSE

Entrez.

*(Il entre. Dans sa chambre, Florence a enlevé son chapeau et s'est mise à lire. Il commence à pleuvoir.)*

PIERRE, *dans la chambre de Rose.*

Excusez-moi, j'ai dû vous réveiller.

ROSE

Non, non. Je ne dormais pas.

PIERRE, *lui offrant des oranges.*

Ma femme vous envoie ces fruits.



ROSE

Remerciez-la.

PIERRE, *l'observant.*

Vous pleuriez?

ROSE

Non. Je rêvassais.

PIERRE

Vous ne m'entendiez pas frapper?

ROSE

Pardonnez-moi. Quand je m'absorbe ainsi dans mes pensées, il me faut un peu de temps pour revenir à la vie. C'est stupide, n'est-ce pas? Si vous m'aviez connue enfant, vous vous seriez bien moqué de moi! On me retrouvait au fond du jardin, sous la pluie. Je m'étais oubliée là, comme un objet.

PIERRE, *regardant au dehors.*

La pluie chasse jusqu'au milieu de la chambre. Voulez-vous que je ferme la fenêtre?

ROSE

Oui. Merci.

*(Il ferme la fenêtre. On entend, montant de l'étage inférieur, le nasillement d'un phonographe.)*

PIERRE

Ah! voici les pensionnaires qui commencent à danser.

ROSE

Ils vous empêchent de travailler?

PIERRE

Non... Mais je me sers quelquefois du bruit qu'ils font comme d'un prétexte pour ne pas travailler. Quand je suis en train, j'écrirais n'importe où, dans une gare, au café.

ROSE

En ce moment, vous n'êtes pas en train?

PIERRE

Non. Pas précisément.

*(Ils se taisent. On entend le phonographe).*

ROSE

Pauvres gens! C'est lamentable, d'être obligé de danser deux heures par jour pour tuer le temps, pour fuir sa médiocrité.

PIERRE

J'ai remarqué que vous ne leur parliez jamais. Vous êtes pourtant si aimable...

ROSE

Ils manquent par trop d'intérêt. Et ils n'ont

pas, non plus, la bonté des êtres tout à fait simples.

PIERRE

Il m'est arrivé de passer des soirées entières dans leur compagnie.

ROSE

Je le comprends. Un écrivain doit observer tout ce qui l'entoure.

PIERRE

Oui. Je me persuade que c'est la curiosité qui me retient près d'eux. En vérité, c'est plutôt... oui, c'est un attrait bizarre pour la sottise. Ils sont assis dans le hall et ils parlent santé, musique, occultisme. L'Algérienne, vous savez, cette personne au visage d'idole?... elle renseigne la société sur la nature de son corps astral. On lui a dit qu'il était en forme de spatule. Cette spatule l'a beaucoup frappée. Cela frappe tout le monde, d'ailleurs. J'écoute attentivement l'histoire de la spatule, échoué dans un fauteuil. Je ne désire pas cette sottise. Chacune de ses paroles me cause une espèce de honte. Je ne m'en vais pourtant pas. Je ne m'en vais pas, non plus, quand la dame hongroise discute avec la Grecque sur ce qui est beau et sur ce qui est laid. Je ne peux pas m'empêcher d'intervenir, d'expliquer. Oui, je crois que la sottise attire avec une force douce et irrésistible... C'est comme un sable mouvant, qui ne lâ-

che plus sa proie. (*Bas.*) Et je me trompe, sans doute, en me disant que c'est leur sottise qui me retient auprès de ces pantins. Ce n'est peut-être que l'impossibilité de supporter la solitude.

ROSE, *surprise.*

Quelle solitude? Puisque votre femme...

PIERRE

Oh, notre intimité est si complète qu'elle équivaut à la solitude. J'aspire à la solitude et je ne la supporte pas. Je sais bien qu'une seule chose me donnerait le bonheur : écrire une bonne scène. Mais si je ne peux pas l'écrire? Quand je perds mon temps en bas, je souhaite d'être à ma table. Et quand j'y suis, je ne travaille pas. Je relis d'anciennes critiques de mes drames, pour reprendre un peu de confiance en moi-même.

ROSE

Je ne savais pas que vous étiez malheureux.

PIERRE

Je ne le suis pas auprès de vous. Je me délivre de l'inquiétude avec des paroles.

ROSE

Vous ne dites pas tout à votre femme?

PIERRE

Nous nous sommes tout dit depuis des années.

*(Ils se taisent. On entend le gramophone.)*



*Dans sa chambre, Florence, qui lit toujours, sourit à un passage de son livre. Elle appelle son mari, pour le lui montrer.)*

FLORENCE

Pierre!... Pierre!...

*(Elle ouvre la porte de droite et constate que la chambre est vide. Elle rentre, déçue, et reprend sa lecture.)*

ROSE, *souriant, après avoir réfléchi.*

Vous avez raison, les paroles délivrent un peu de l'inquiétude. Je suis en train de penser que, depuis une semaine, vous jouez dans ma vie le même rôle que moi, dans la vôtre.

PIERRE, *doucement.*

Oui, nous avons beaucoup parlé ensemble. Et pourtant... *(Il sourit.)* Vous ne semblez pas définitivement délivrée de l'inquiétude.

ROSE, *même jeu.*

Vous non plus. D'ailleurs, nous n'avons pas le même fardeau à porter.

PIERRE

C'est vrai.

ROSE

Vous devriez être heureux. Vous n'avez que des tourments d'artiste, pas très réels, sans doute...

PIERRE, *ému*.

Pardon de vous avoir parlé de moi... Je fais cependant la différence entre mes petites misères et votre longue peine... Je vous respecte.

ROSE

Vous m'enviez peut-être. Vous voudriez avoir connu la vraie souffrance.

PIERRE

Je ne la connaîtrai jamais.

ROSE

Qui sait? Je pense quelquefois à vous et à votre femme : votre existence me paraît très étrange.

PIERRE, *surpris*.

Etrange?

ROSE

Oh, oui. Vous ne vous doutez pas à quel point elle l'est. Je n'ai jamais rencontré un couple qui vous ressemble.

PIERRE

Pourtant, je ne vois pas...

ROSE

Cette noblesse de votre femme... cette soif de vérité qu'elle a.. Mais lui dites-vous réellement toute la vérité?

PIERRE

Toute la vérité dans les faits. Tout ce que je crois être la vérité dans les sentiments.

ROSE

Alors, où puise-t-elle le courage de la supporter?

PIERRE

Dans son amour pour moi.

ROSE

Voilà justement ce que je ne comprends pas. Si elle vous aime, comment accepte-t-elle vos infidélités? Et si vous l'aimez, comment pouvez-vous lui en infliger le récit?

PIERRE

Il y a un pacte entre nous. Il est entendu que je suis libre de mes actions, à condition d'en rendre compte. Il est entendu que Florence ne souffre pas de mes aventures. Il est entendu qu'elle est heureuse... Il n'y a qu'une restriction à notre pacte... Une clause tacite, plutôt. Si je donnais ma « tendresse » à une autre femme, Florence souffrirait, Florence me quitterait. Elle ne redoute pas cette éventualité.

ROSE

Pourquoi?

PIERRE

Elle est persuadée qu'elle tient de mon cœur le peu qui en était à prendre. Et je finis par le croire aussi. Je m'aime d'abord. Je l'aime... et les autres femmes, je les désire. Voilà dix ans que le pacte joue. Je ne le sens pas encore périmé.

ROSE

Je ne suis pas aussi sûre que vous du bonheur de votre femme.

PIERRE

Vous m'étonnez.

ROSE

Je la crois capable de vous cacher bien des tourments... par fierté... par bonté.

PIERRE

Non. Elle parlerait, s'expliquerait. Il lui serait impossible de me cacher la peine la plus fugitive. Mais je ne lui fais aucune peine... (*Inquiet.*) Ou alors, je serais un monstre et je ne le saurais pas.

ROSE

Rassurez-vous.

PIERRE

Les femmes se confient vite les unes aux autres. Vous a-t-elle dit qu'elle souffrait par ma faute?



ROSE

Jamais... Elle me parle de vous comme d'un enfant qu'il faut protéger contre lui-même.

PIERRE

Il est vrai qu'il y a dans son amour une indulgence, une inquiétude presque maternelles. (*Bas.*) Du jour où je l'ai compris, j'ai cessé de la désirer.

ROSE

Pourquoi me dites-vous cela?

PIERRE

Je vous ai choquée?

ROSE

Je n'aime pas qu'il vous soit si facile de me parler intimement de votre femme. Je ne comprends pas pourquoi cela m'est désagréable.

PIERRE

Excusez-moi.

ROSE

Vous ne savez pas comme je la respecte. J'éprouve avec elle une sensation de fraîcheur vivifiante... Elle est pour moi comme une enfant qui aurait miraculeusement vieilli. Quand je pense à vous deux, du fond de mon impasse encombrée de mensonges, de cruautés, de vilenies, je me sens purifiée... oui, comme par la présence de deux enfants exceptionnellement loyaux et innocents. (*Elle soupire.*) Si Jacques vous avait res-

semblé, nous n'en serions pas où nous en sommes.

*(On entend la cloche du dîner. Florence se lève et s'agite dans sa chambre.)*

PIERRE, *se levant.*

Le dîner. Florence va m'attendre.

ROSE

Allez vite. Remerciez-la pour ses fruits.

PIERRE

Vous ne descendez pas?

ROSE

Non. Je dînerai dans mon lit.

PIERRE

Peut-on revenir vous voir, dans la soirée?

ROSE

Certainement. Dès que le repas sera fini.

PIERRE, *sortant.*

Alors, à tout à l'heure.

ROSE

Venez tous les deux.

PIERRE, *se retournant.*

Tous les deux, bien entendu.

RIDEAU.

## DEUXIÈME TABLEAU

*Fin de crépuscule. Les trois lampes sont allumées. Dans la chambre de Rose, auprès de son lit, sont assis Pierre, Florence et miss Green.*

---

MISS GREEN, *parle couramment, avec volubilité, sans se douter de l'étrangeté de ses expressions.*

C'est un hôtel de basse tarif. Je complaindrai au bureau, tout à l'heure.

ROSE

Que vous est-il arrivé, ma pauvre Ruby?

MISS GREEN

M. Manolo a encore fait une farce. Il a servi le dîner déguisé comme sommelière.

ROSE, *riant.*

Manolo?

MISS GREEN

C'est comical pour vous qui mangez en lit, chère. Mais pas pour nous qui mangent dans la chambre-dînant. N'est-ce pas, mister écrivain?

PIERRE, *avec indulgence.*

Je dois dire que... j'ai trouvé la plaisanterie de Manolo assez anodine.

MISS GREEN

Je ne sais pas ce que c'est, *anadinn*, mais je sais qu'il est tombé en bas avec un plat de colombes!

ROSE, *riant.*

De colombes?

FLORENCE

Pigeons! Pigeons, miss Green!

MISS GREEN

*Well, pidgeons!...* et on m'a donné une pièce de jambon à la place. Je vous jure, je n'ai pas trouvé comical! Et si les colombes étaient tombées sur vous, si la sauce avait ruiné votre veste, vous auriez pas trouvé comical, non plus.

*(On rit.)*

ROSE

Ce Manolo! C'est une vraie brute, vous savez. On m'a raconté qu'à Madrid, il amène des filles chez lui, leur fait prendre un bain et les met à la porte.

MISS GREEN

Rose, je ne sais pas comment vous pouvez dire telles choses devant moi.

ROSE

Ma pauvre Ruby!

FLORENCE

Vous avez meilleure mine, ce soir, Rose.

ROSE

Je suis contente de vous voir.

MISS GREEN

Elle devrait de sortir et grimper les montagnes. Jamais rester inclinée pour souffrir.

ROSE, *riant*.

Quoi? Quoi?

MISS GREEN

Riez. Une femme anglaise est toujours moins malheureuse qu'une Française parce qu'elle mouve davantage. Quand mon fiancé a cassé son mot, j'ai laissé pour Italie et dans le train, j'ai compté les mâts télégraphiques. Deux mille et six cents étaient-ils, je rappelle.

PIERRE

Pauvre miss Green! Je ne comprends jamais ses histoires.

MISS GREEN

Tout le mieux, mister écrivain. Vous les userez pas. (*Elle tire la langue. Il ouvre les bras en signe d'incompréhension. Elle se lève.*) *Good night*. Je



vais complaindre de Manolo. (*Elle se penche sur Rose et l'embrasse.*) Rose, si vous ne dormez pas, cette nuit, je vous prendrai demain sur le Mettelhorn. Si fatiguée vous serez, vous penserez plus de votre Jack. *Good night.*

(*Elle sort à droite.*)

ROSE

J'ai beaucoup d'affection pour elle. C'est la seule personne qui arrive parfois à m'égayer.

PIERRE

Je ne la comprends pas.

ROSE

Evidemment, il faut savoir un peu d'anglais pour comprendre son français.

PIERRE

Et quand elle parle anglais, est-elle aussi drôle?

ROSE

Non. Quelconque, paraît-il. Avec elle, ses amis ne rient jamais. (*Elle s'étire.*) Florence, qu'avez-vous fait de cette vilaine journée?

FLORENCE

J'ai lu... J'ai marché.

ROSE

Sous la pluie?

FLORENCE

Avant la pluie.

ROSE

C'est le *foehn* qui souffle, ce soir. Il pleuvra encore demain.

PIERRE

Un temps rêvé pour le travail.

ROSE

Oui... (A *Florence*.) Mais, vous savez, il ne travaille tout de même pas beaucoup, « mister écrivain. »

FLORENCE

Je sais.

ROSE

C'est ma faute. Il est si bon pour moi ! Il fait de si grands efforts pour me distraire !

FLORENCE

Y parvient-il ?

ROSE

Mais oui. Je m'oublie un peu, en causant avec lui.

FLORENCE

Pas de lettre de Zurich, aujourd'hui ?

ROSE, *soupirant*.

Non. Et c'est tant mieux. Pour ce qu'elles contiennent !

PIERRE

Que contiennent-elles?

ROSE

Oh, c'est trop triste pour en parler. (*Une pause.*) Toujours les mêmes reproches. Il me rend responsable de ses échecs, de ses difficultés.

FLORENCE

En somme, qu'est-il allé faire à Zurich?

ROSE

Je n'en sais rien. Il a une espèce de laboratoire. Il vit à l'hôtel sous un faux nom.

FLORENCE

Sous un faux nom?

ROSE

Oui. Parce que son attitude habituelle est devenue le mensonge. Il prend son plaisir à tromper jusqu'aux indifférents, jusqu'aux domestiques, jusqu'aux inconnus.

PIERRE, *réfléchissant.*

C'est singulier, cette manie du secret.

ROSE

Qu'est-il, en réalité? Personne ne le connaît.

PIERRE

C'est peut-être une de ces âmes sans contours,

sans repos, qui paraissent mystérieuses parce qu'elles fuient continuellement dans le brouillard... Elles ne sont que du brouillard. Il n'y a rien à fixer, rien à connaître en elles.

FLORENCE, *affectueusement ironique.*

Mister écrivain a très bien parlé!

ROSE, *naïve.*

Oh, oui!

FLORENCE

S'il allait écrire un peu, maintenant?

PIERRE

Sois tranquille, je ne perds pas mon temps. Tout à l'heure, je prendrai des notes sur Jacques.

FLORENCE, *riant.*

Voilà! On se laisse aller à souffrir devant lui et Monsieur prend des notes.

ROSE, *même jeu.*

C'est honteux!

FLORENCE, *l'embrassant.*

Bonsoir, ma petite Rose.

ROSE, *la retenant.*

Vous partez déjà?

FLORENCE

Oui. Je me couche de très bonne heure, ici.

ROSE

Et moi, je m'endors le plus tard possible. Les nuits sont d'une longueur!

PIERRE, *qui n'a pas bougé.*

Je vais vous tenir encore un peu compagnie.

ROSE

Merci. (A *Florence.*) Bonsoir, ma petite Florence.

*(Florence sort à gauche. Arrivée dans sa chambre, elle se décoiffe, brosse ses cheveux et disparaît à gauche.)*

PIERRE

En somme, pourquoi n'avez-vous pas épousé Jacques avant qu'il se soit détaché de vous?

ROSE

Jacques était l'ami de mon mari... Nous nous aimions déjà du vivant de mon mari.

PIERRE

Et après sa mort, des scrupules vous ont arrêtée?

ROSE

Il était là-dessus plus délicat que moi-même.

PIERRE

Disons plus timoré.



ROSE

C'est une conscience timorée.

*(Un silence.)*

PIERRE

J'ai mon idée sur l'origine de ses scrupules, de ses griefs et de ses mensonges.

*(Elle détourne les yeux. Un silence.)*

ROSE, *angoissée.*

Il ne me reviendra jamais, n'est-ce pas?

PIERRE

Il ne faut pas le souhaiter. Ces êtres-là traitent les femmes comme des appareils à mesurer leur puissance. Ils les essaient comme les conscrits essaient, dans une kermesse, les géants automatiques encaisseurs de coups de poing. *(Elle a un petit geste de révolte. Elle s'essuie les yeux.)* Je vous ai encore froissée?

ROSE

Il y a, dans la façon dont vous étalez la vérité, une espèce de plaisir auquel il faut bien que je m'habitue. Vous venez de balayer Jacques de ma vie avec une facilité, avec une légèreté presque joyeuses... Vous étiez content de l'avoir si bien compris. Vous ne pensiez plus à mon chagrin.

PIERRE

Vous voyez. Je suis peut-être un monstre.

ROSE

Mais non. Vous êtes un artiste. Lisez-moi quelque chose.

PIERRE

De moi?

ROSE

Oui. Ce que vous êtes en train d'écrire.

PIERRE, *se levant.*

C'est une pièce. Je peux vous montrer le premier acte. (*Il passe dans sa chambre, y prend un manuscrit et revient chez Rose. Il s'assied et commence sa lecture.*) « La scène se passe aux Antilles. Un bois de cocotiers, derrière lequel s'étagent des montagnes bleues, dont les cimes éventrent des nuages languissants, couleur de chair, abattus dans le ciel comme des corps de femmes en extase amoureuse. Coiffée d'un cha-  
« peau de paille fine, les traits nets, sculptés par  
« la lumière, une jeune créole sort du bois... »

RIDEAU.

### TROISIÈME TABLEAU

*Nuit. Les chambres de Pierre et de Rose sont vides. La porte est fermée entre la chambre de Florence et celle de Pierre, ouverte entre cette dernière et celle de Rose. Dans la chambre de Florence, Pierre cause avec sa femme.*

---

FLORENCE

Comment la chose a-t-elle commencé?

PIERRE

Tu m'interroges?

FLORENCE

Tu sais bien que je ne peux pas vivre dans le mensonge. Du reste, même si je ne te questionnais pas... tu viendrais tout me dire.

PIERRE, *réfléchissant.*

C'est vrai. Il me semble même... (*Se reprenant.*)  
C'est absurde.

FLORENCE

Quoi donc?

PIERRE, *cherchant sa pensée.*

Eh bien, les actions que je commets, elles ne me paraissent tout à fait réelles qu'à partir du moment où je te les ai racontées... Jusque-là, elles sont en moi comme des rêves. C'est curieux, hein?

FLORENCE

Alors, comment la chose a-t-elle commencé?

PIERRE

Hier, pendant la promenade.

FLORENCE

Je ne vous ai pas quittés.

PIERRE

Après le déjeuner, tu étais restée assise à l'ombre de la petite auberge. Nous étions étendus au bord du torrent, sur des troncs de mélèze. Et comme elle regardait la neige qui brillait au sommet du col, j'ai posé ma tête sur sa hanche. Elle n'a pas baissé les yeux. J'ai fait semblant de m'endormir.

FLORENCE

Et puis?

PIERRE

Au retour, dans cette cabane où nous avons pris le thé, je l'ai entraînée un instant dans le grenier. Je l'ai serrée contre moi. Je l'ai mordue à la nuque.

FLORENCE

Elle ne se défendait pas?

PIERRE

Si... comme une enfant qui a peur d'être prise en faute.

FLORENCE

Et c'est tout?

PIERRE

Ce matin, je suis entré dans sa chambre. Elle était en peignoir. J'ai caressé ses épaules. Elle m'a refusé ses lèvres... L'après-midi, elle me les a données... Nous avons passé des heures dans les bras l'un de l'autre. En deux jours, malgré son chagrin, mon désir l'a envahie. C'est une obsession qui tombe sur nous, dès que nous sommes seuls.

*(Silence.)*

FLORENCE

Je trouve un peu répugnant...

PIERRE

Tu dis?

FLORENCE

Je trouve un peu répugnant que vous passiez des heures ensemble, dans une chambre voisine de la mienne.

PIERRE

Ah!

FLORENCE

Travaille.

PIERRE

Je ne peux pas.

FLORENCE

Sors, promène-toi.

PIERRE

Pas envie.

FLORENCE

Tu profites de sa faiblesse, de son désarroi. Ce n'est pas très généreux.

PIERRE

Je sais.

FLORENCE

Ne pense-t-elle pas à moi?

PIERRE

Si. Elle me tourmente cinq minutes à ton sujet. Mais je la rassure. Je dis: « Vous savez bien que Florence n'est pas comme les autres. » Alors, elle me croit... et elle revient d'elle-même dans mes bras.

FLORENCE

Quelle fatigue d'être ta femme! Je ne suis ni jalouse, ni révoltée, mais lasse. Tous les trois mois, une aventure nouvelle.



PIERRE

Nouvelle? Crois-tu? Celle-ci ressemble terriblement aux précédentes.

FLORENCE

Puisque tu crois avoir besoin d'elle... puisque tu la désires... puisqu'il ne peut s'agir d'amour entre vous... ni de ton côté...

PIERRE

Ni du sien. La malheureuse ne me parle que de son Jacques!

FLORENCE

Eh bien, prends-la et que tout soit fini.

PIERRE, *gaiement.*

Excellent conseil! Mais c'est à Rose qu'il faudrait le donner.

*(Florence hausse les épaules. Silence.)*

FLORENCE

Où est-elle, en ce moment?

PIERRE

Je l'ai vue sortir seule après le dîner. J'ai voulu la suivre. Elle m'a fait signe de rester. Elle s'est enfoncée dans les champs, à droite de la route, là où les herbes sont si hautes.

FLORENCE

Je crains parfois qu'elle ne songe à se tuer.

PIERRE

Toujours pas depuis hier !

FLORENCE

Ne sois pas fat ! Comme si le désir pouvait jamais devenir un remède à l'amour ! Elle me fait penser à ces désespérés qui se grisent avant de s'asphyxier !

PIERRE

Je me demande si elle ne s'illusionne pas sur cet amour.

FLORENCE

Peut-on se tromper sur sa douleur ?

PIERRE

Oui. Comme sur ses maladies. Elle se croit plus malade qu'elle n'est.

FLORENCE

J'ai fait une chose que tu trouveras peut-être ridicule. Tout à l'heure, je suis entrée dans sa chambre et j'ai pris son revolver. Je le lui rendrai plus tard.

PIERRE

Tu as eu raison. (*Il se promène.*) Je me demande ce qu'elle peut faire dans la campagne, à cette heure ?

FLORENCE, *nerveuse, discernant que l'interrogation de son mari est motivée par la jalousie, non par l'inquiétude.*

Elle va rentrer. Travaille, lis. Occupe-toi jus-

que-là. Pense au nombre d'heures qu'elle te fait perdre. Au moins, quand elle est sortie...

PIERRE

Bien. Je vais lire un peu.

FLORENCE

Dis-moi bonsoir.

PIERRE

J'ai le temps. Je ne me couche pas encore.

FLORENCE

J'aime mieux que tu ne rentres pas ici en sortant de chez elle.

PIERRE

Comme tu voudras. (*Il l'embrasse.*) Bonsoir, mon chéri. Tu es fâchée?

FLORENCE

Non. Fatiguée.

PIERRE

Bah!

*(Il passe chez lui. Elle disparaît à gauche, dans son cabinet de toilette. Il essaye de lire. Il se lève, ouvre la fenêtre et regarde au dehors. Il revient à son livre. Il entend du bruit à droite. Rose entre chez elle. Il se précipite dans la chambre et l'étreint.)*

ROSE, *se défendant et riant.*

Eh bien, eh bien! Doucement... Non, finissez!

PIERRE, *couvrant ses épaules et son cou de baisers.*

Où étiez-vous? Pourquoi m'avez-vous empêché de vous suivre? Avec qui étiez-vous? Vous n'étiez pas seule. Je vous ai vue sur la route. Vous ne vous promeniez pas. Vous alliez rejoindre quelqu'un. Qui était-ce? Mais parlez donc!

ROSE

Vous m'étourdissez!

PIERRE

Ne riez pas. Répondez.

ROSE

C'est par trop comique! L'idée que j'aurais donné rendez-vous à un autre homme, quand j'ai déjà tant de peine à vous tenir à distance! J'étais seule... parce que je voulais réfléchir.

PIERRE

A quoi?

ROSE

A nous trois... Je ne vous reproche rien. Je suis aussi coupable que vous. Mais j'ai pris une décision.

PIERRE

C'est?

ROSE

Nous devons redevenir les amis que nous étions avant-hier.

PIERRE

Soit. Bonsoir, dormez bien.

*(Il se dirige vers la gauche.)*

ROSE

Où allez-vous?

PIERRE

Travailler. Nous avons parlé six heures, aujourd'hui. C'est de quoi satisfaire à l'amitié la plus exigeante.

ROSE

Je ne voulais pas vous blesser.

PIERRE, *lui secouant vigoureusement la main.*

Bonne nuit, Rose.

*(Il sort.)*

ROSE

Ecoutez... *(Pierre s'arrête sur le seuil de la porte.)* Je ne suis pas faite pour les aventures. Quand je pense à Jacques et à ce qui se passe avec vous depuis deux jours, je me sens déchirée... divisée comme par un couteau. J'ai envie de mourir.

PIERRE, *revenant à elle.*

C'est que vous exagérez l'importance de « ce

qui se passe depuis deux jours! » Je ne vous aime pas. Vous ne m'aimerez jamais. Il ne s'agit pas d'amour entre nous. Votre amour est intact. Je n'y prétends pas. Je n'en voudrais pas.

ROSE

Je ne peux pas, comme vous, me partager en deux moitiés : celle qui aime et celle qui désire.

PIERRE

Alors, quelle explication donnez-vous de « ce qui se passe depuis deux jours? »

ROSE

Je crois que le chagrin agit comme un stupéfiant. Il engourdit. Il paralyse. Il y a des moments où je ne suis plus tout à fait présente. Vous me prenez dans vos bras... Vous ne tenez qu'une femme qui rêve. Je reconnais que, parfois, vous m'avez troublée. Mais c'est un trouble que nous pouvons surmonter.

PIERRE

Pas moi.

ROSE

Alors, vous ne trouvez pas que cette affection, cette entente délicieuse, cet abandon qui sont entre nous... valent la peine d'être sauvés?

PIERRE

Ce sont des écrans avec lesquels nous mas-



quons un brasier. Pour le moment, il faut abattre les écrans. Plus tard, nous les relèverons, pour nous cacher que le brasier est éteint.

ROSE

Je vous assure que...

PIERRE, *avec nervosité.*

Ne protestez pas. En ce moment, le plus petit mensonge me serait insupportable. Si vous mentez, je crie, je...

ROSE

Je ne dis rien!

PIERRE

A la bonne heure.

ROSE

Et serait-ce mentir que de vous dire qu'en ce moment, j'éprouve une véritable tendresse pour vous?... Je vous crois bon, confiant. J'ai presque pitié de vous.

PIERRE

Oui. Ce serait mentir... à peu près aussi gravement que si je vous disais que je vous aime.

ROSE

Savez-vous ce que je pense? Eh bien, cette sincérité, au nom de laquelle vous torturez votre femme et détruisez d'avance tout ce qui aurait pu naître de bienfaisant entre nous... Elle est impossible.

PIERRE

Pourquoi donc?

ROSE

Parce que la vérité n'est pas immobile : elle se déplace, elle change tout le temps. Ce qui était vrai hier ne l'est plus ce soir. Ce qui est vrai ce soir ne le sera peut-être plus demain.

PIERRE, *l'enlaçant.*

Et qu'est-ce qui est vrai, ce soir?

ROSE

Je ne sais pas.

PIERRE

Encore un mensonge!

*(Il l'étreint.)*

RIDEAU.

## QUATRIÈME TABLEAU

*Au matin, soleil.*

*Dans la chambre de Rose, les valises sont faites.*

*La chambre de Pierre est vide.*

*Chez Florence, Rose, en costume tailleur, mais coiffée à la hâte, le visage congestionné, les gestes désordonnés, est assise sur un siège bas. Florence est debout, en peignoir. Pierre est devant la fenêtre.*

---

ROSE

Florence, je ne peux pas croire que ce soit vrai.

FLORENCE

Quoi donc ?

ROSE

Comment pouvez-vous ne pas me détester ?

FLORENCE

Mais non, ma petite Rose, j'ai pour vous la même affection qu'hier.

ROSE

Il faut avoir pitié de moi. Je suis malade. J'ai failli m'évanouir en sortant de ma chambre.

FLORENCE

Qu'avez-vous?

ROSE

J'ai pris du véronal.

FLORENCE

Pourquoi faire?

ROSE

J'ai eu des cauchemars et je ne pouvais pas me rendormir. J'ai dû prendre une trop forte dose.

PIERRE

Des cauchemars, dites-vous?

ROSE

Oui. Je me voyais morte, exposée dans un cercueil ouvert, sur le trottoir. Les gens me regardaient d'une façon méprisante, en passant. Il y avait une gerbe de lilas posée au pied du cercueil. Un homme qui ressemblait à Jacques a pris les lilas, les a jetés dans la boue et les a piétinés. Un autre, un Suisse-Allemand obèse, qui fumait un énorme cigare, en a secoué la cendre dans le cercueil.

PIERRE

C'est tout?

ROSE

Oui.

FLORENCE

Vous devriez vous recoucher.

ROSE

Impossible. Ruby fait les malles... Je prends le train de midi.

PIERRE

Vous voulez partir?

ROSE

Ruby m'accompagne.

FLORENCE

Vous ne pouvez pas voyager, souffrante comme vous l'êtes.

ROSE

Il le faut, voyons!

PIERRE

Pourquoi?

ROSE

Mais à cause de vous deux... Je ne peux pas rester ici... à côté de vous deux.

PIERRE

Cette idée que vous allez disparaître... que vous me fuyez, que je ne vous reverrai peut-être plus... Je souffre.

ROSE, *sceptique.*

Allons!

PIERRE

Je crois que je souffre.

ROSE

Eh bien, souffrez un peu : vous travaillerez mieux.

PIERRE

Je n'accepte pas de vous perdre.

ROSE

Nous nous retrouverons plus tard.

PIERRE

Je ne peux pas supporter que vous soyez tout à coup absente, la chambre vide.

ROSE, *plaisantant avec effort.*

La direction vous donnera une autre voisine.

PIERRE

Ne riez pas, quand je suis malheureux.

ROSE

Faites une promenade. Montez au Mettelhorn et vous reviendrez guéri.

PIERRE

Méchante fille!

FLORENCE

Savez-vous pourquoi il souffre? C'est parce qu'il n'est pas tout à fait sincère.

PIERRE

Moi?

FLORENCE

Il est en colère contre lui-même. Il se reproche la comédie qu'il nous joue.

PIERRE

Quelle comédie?

FLORENCE

Il y a du soleil. Il sort de vos bras. Il est gai, mais il ne le supporte pas. Il voudrait mâcher de la tristesse et pouvoir pleurer. Ce serait meilleur pour son travail. Il ne pense qu'à ça.

PIERRE

Tais-toi. (A Rose.) Ne vous y fiez pas, vous savez. C'est elle qui joue la comédie. Elle fait de l'esprit pour cacher son dépit.

ROSE, effrayée

Oh, Florence! Dites-moi : « Je vous pardonne. » Dites : « Je te pardonne! »

FLORENCE

Je n'ai rien à vous pardonner.

PIERRE

Elle voit pourtant que j'ai envie d'être seul avec vous. Elle fait exprès de rester entre nous. Elle ne veut pas que je vous dise adieu.

(Il passe dans sa chambre.)



ROSE

Pourquoi est-il si cruel, Florence? Je veux bien croire que vous n'êtes pas malheureuse. Moi, je le suis plus qu'avant.

FLORENCE

Je le savais. De quoi vous en voudrais-je? Puisque j'ai su et que je n'ai rien empêché.

ROSE

Si je savais que j'ai fait du mal à un être comme vous, je ne pourrais plus vivre, comprenez-vous?

FLORENCE

Comme vous exagérez! La première passante un peu fine qui s'arrêtera dans cet hôtel et le petit jeu recommencera.

ROSE, *soulagée*.

Voilà, ce n'était qu'un jeu. Rien qu'un jeu, mais tout de même bien cruel pour vous, Florence.

FLORENCE

On s'habitue... Qu'allez-vous faire à Zurich?

ROSE

Je ne sais pas... J'y resterai quelque temps avec Ruby. Je reverrai peut-être Jacques.

FLORENCE

Vous lui direz ce qui est arrivé?

ROSE

Certainement.

FLORENCE

Oui. Peut-être aurez-vous raison, si vous tenez encore à lui. (*On frappe.*) Entrez!

MISS GREEN, *entrant, une enveloppe à la main.*

Rose, c'est la note. Et mettez votre chapeau. Il est demi par-dessus onze heures. (*A Florence, froidement.*) Bonjour, madame.

FLORENCE

Bonjour, miss Green.

ROSE

Bien, j'y vais. Adieu, Florence.

FLORENCE, *lui tendant les mains.*

Non, non, pas adieu. Au revoir. Vous m'enverrez votre adresse, n'est-ce pas? J'irai vous voir à Zurich.

ROSE, *égarée, bas.*

Venez. Venez sans faute.

FLORENCE, *désignant la chambre de Pierre.*

Ne partez pas sans l'avoir vu.

ROSE

Vous croyez?

FLORENCE

Il m'en voudrait.

*(Rose passe dans la chambre de Pierre. Il la fait asseoir de force et s'agenouille devant elle. Il couvre de baisers ses genoux et ses bras. Il pleure.)*

*(Dans la chambre de Florence.)*

MISS GREEN, *pincée*.

Madame, je sais que les Français sont libéraux sur les moraux. Jamais le moins, je ne comprends pas comment une lady peut tolérer son mari de prendre des distractions avec une autre lady, sous le même toit. Je ne suis pas prouliche, mais je sens hautement choquée à cela.

FLORENCE, *haussant les épaules*.

Pauvre fille ! Vous ne pouvez même pas me comprendre. Allez-vous-en.

MISS GREEN, *sortant à gauche*.

*Good bye !*

*(Pendant ces répliques, une femme de chambre a emporté les valises de Rose.)*

*(Dans la chambre de Pierre.)*

PIERRE, *avec angoisse*.

Jure-moi que je te reverrai !

ROSE

Pourquoi y tenez-vous ? Dans huit jours, vous ferez la cour à une autre femme.

PIERRE

Ce n'est pas vrai. C'est vous qui ne tenez plus à me voir, parce que vous allez rejoindre cet homme, qui n'est même pas votre amant.

ROSE

Eh bien, soit, nous nous reverrons. Mais promettez-moi de ne pas me poursuivre. J'ai un immense besoin de repos. Je crois que je mourrais si on me brutalisait, ou si on me...

PIERRE, *en larmes.*

Je ferai tout ce que tu voudras.

ROSE, *surprise, lui essuyant les yeux.*

Comment, des larmes? Mais pourquoi? Puisqu'il n'y a rien?

PIERRE

C'est parce que je sais...

ROSE, *penchée sur lui.*

Qu'est-ce que tu sais?

PIERRE

Je sais que tu m'aurais aimé.

*(Un silence. Elle se lève.)*

ROSE

Il faut partir. Ruby doit m'attendre.

PIERRE

J'irai à la gare.

ROSE

Non, ne quitte pas ta chambre.

PIERRE

Disons-nous adieu chez toi.

ROSE

Si tu veux.

*(Elle passe chez elle, met son chapeau, prend son ombrelle, ses gants et un petit sac qui contient les derniers objets lui appartenant. Il la prend dans ses bras et l'étreint longuement. Il pleure. Elle lui baise les yeux, se dégage et sort. Il reste un moment immobile, puis traverse sa chambre et passe chez sa femme.)*

FLORENCE

Elle est partie?

PIERRE

Elle part.

FLORENCE

Je viens de mettre miss Green à la porte. Cette idiote s'est permis... *(Le regardant.)* Mais tu as pleuré? *(Il se détourne.)* Tu dois être content. Tu voulais souffrir : tu souffres. C'est un effort couronné de succès!

PIERRE

Laisse-moi!

*(Il repasse dans sa chambre et se pose sur*

*son lit. La porte extérieure de la chambre de Rose s'ouvre et la femme de chambre introduit un client. On reconnaît le promeneur obèse du rêve de Rose. Il fume son cigare et parle avec l'accent suisse-allemand.)*

LE CLIENT, *après avoir regardé la vue.*  
Celle-ci est paisible?

LA FEMME DE CHAMBRE

C'est la plus tranquille de tout l'hôtel.

*(Entendant des voix, Pierre va écouter à la porte. Il regarde par le trou de la serrure, envahi par l'horreur, comme si un crime ou quelque abominable souillure était en train de s'accomplir.)*

LE CLIENT

Je quitte le Palace à cause du bruit. Alors, vous comprenez...

LA FEMME DE CHAMBRE

Celle-ci est un tombeau, monsieur, un véritable tombeau.

LE CLIENT

Bien, bien, nous verrons.

*(La cendre de son cigare tombe sur le lit. Il fume, face au public.)*

RIDEAU

## ACTE II

---

*La scène est divisée, comme au premier acte, en trois compartiments. Celui de gauche figure une chambre, dans une maison de rendez-vous, à Paris. Ceux de droite, la chambre de Florence et le cabinet de travail de Pierre, dans leur appartement. Afin de marquer nettement que, dans la réalité, le compartiment de gauche et ceux de droite sont dans des maisons différentes, un rideau fermera le ou les compartiments où l'on ne jouera pas.*

### CINQUIÈME TABLEAU

*La maison de rendez-vous. La chambre est presque complètement obscure. Les voix partent d'un lit. Elles sont paresseuses, alanguies.*

---

#### PIERRE

Je suis heureux... Quand je me réveille au milieu de la nuit, à côté d'une femme, j'ai l'im-



pression que les ténèbres pèsent sur moi, qu'elles entrent comme du coton dans mes narines, dans mes oreilles... Ce soir, elles me semblent légères, malléables, élastiques.

ROSE

Repose-toi. Dors.

PIERRE

Je n'ai pas sommeil.

ROSE

Je suis brisée.

*(Mouvement. Un bras enlace nonchalamment la blancheur d'un corps.)*

PIERRE

Toutes ces femmes que j'ai eues... pas une d'elles ne m'a donné le repos qui doit suivre l'ivresse.

ROSE

Pourquoi?

PIERRE

Je n'en sais rien. Je me figurais que j'étais incapable de connaître la paix. Avec toi, l'ivresse la plus forte et la paix profonde. C'est le rythme normal de l'amour.

*ROSE, lui fermant la bouche.*

N'emploie pas ce mot-là. C'est moi, maintenant, qui te demande de ne pas mentir, de ne pas broder.

PIERRE

Disons : le rythme du plaisir, mais ce mot-là ne convient pas non plus.

ROSE

Si je m'apercevais que tu commences à m'aimer, je disparaîtrais de nouveau. Et, cette fois, je te promets que tu ne me reverrais plus.

PIERRE, *riant*.

Programme plein d'intelligence!

ROSE

Je ne veux pas faire souffrir Florence. D'ailleurs, je suis bien tranquille. Avant que tu puisses aimer autre chose que toi-même...

PIERRE

Et si c'est toi qui commences?

ROSE

Je disparaîtrai aussi.

PIERRE, *riant*.

Si tu n'as en tête que des projets de fuite, je ne comprends pas très bien pourquoi nous avons... (*Elle rit. — Silence. — Il se retourne et allume une petite lampe de chevet. Une lueur rose permet d'entrevoir une chambre garnie, banale et confortable. Il contemple Rose.*) Pas une ligne, pas une courbe de ton corps n'était sortie de ma mémoire. Pas une.

ROSE

Je ne voulais pas te revoir. Voilà trois mois que je suis à Paris... Si je ne t'avais pas rencontré, je ne t'aurais certainement pas donné signe de vie.

PIERRE

Tu recevais mes lettres, à Zurich?

ROSE

Oui.

PIERRE

Pourquoi n'y as-tu jamais répondu? Pas un mot, pas une carte, depuis une année! Pourquoi?

ROSE

Je ne sais pas.

PIERRE

Tout à l'heure, pourtant, tu paraissais heureuse de me retrouver.

ROSE

Je l'étais.

PIERRE

Tu n'as pas cherché à me fuir. Tu m'as suivi sans résistance dans cet hôtel.

ROSE

Il m'a semblé tout à coup que j'avais quelque chose d'important à te dire.

PIERRE

Tu ne me l'as pas dit.

ROSE

Non.

PIERRE

Qu'est-ce que c'est?

ROSE

J'ai compris dernièrement pourquoi j'avais pris du véronal, là-bas, la veille de mon départ. Tu te rappelles?

PIERRE

Oui. Eh bien?

ROSE

Je sais maintenant que je n'en attendais pas un sommeil de quelques heures, mais un sommeil définitif.

PIERRE, *ému*.

Pourquoi?

ROSE

Je ne pouvais pas supporter d'avoir appartenu à un homme, tandis que j'en aimais encore un autre.

(*Silence.*)

PIERRE

Qu'est-il devenu, cet autre? Ce Jacques?

ROSE

Il est en Amérique.

PIERRE

Comment vous êtes-vous quittés?

ROSE

A Zurich, quinze jours après mon arrivée.

PIERRE

Pourquoi vous êtes-vous quittés?

ROSE

Il m'avait offert de m'épouser. Dès que j'ai eu la lâcheté d'y consentir, il est parti pour New-York, me laissant malade dans un hôtel.

PIERRE

Et depuis?

ROSE

Je n'ai jamais eu de ses nouvelles.

*(Silence.)*

PIERRE

Moi aussi, j'ai compris dernièrement une vérité assez importante.

ROSE

C'est?

PIERRE

Depuis un an, je vis dans une quiétude apparente. Je travaille... Je circule... J'ai des maîtresses... Je suis gai. Tout semble aller bien pour moi. Et pourtant, je souffre d'un vide inté-

rieur, d'un manque inexplicable. Je sais tout à coup ce qui me faisait défaut. C'est toi!

ROSE

Moi?

PIERRE

Oui. Je ne veux plus que tu disparaisses. Il m'est peut-être impossible de vivre sans toi.

ROSE

Quelle absurdité! Quelle illusion!

PIERRE

Eteins, veux-tu? J'ai sommeil.

ROSE

Il faut nous lever. Tu dois rentrer. Florence serait inquiète.

PIERRE

Tu as raison.

ROSE, *comme répondant  
à des pensées inexprimées.*

Non. Je n'aimerais pas revivre une année comme celle que Jacques m'a fait passer. J'y laisserais ma peau.

PIERRE

Tu ne savais pas t'arranger avec la souffrance. On apprend.

ROSE

Donne-moi mes bas.

PIERRE, *se penchant et ramassant des bas sur le tapis.*

Puis-je dire à Florence que tu viendras déjeuner demain?

ROSE

Non, non, pas demain.

PIERRE, *tenant les bas à bout de bras et empêchant Rose de les prendre.*

Samedi, alors?

ROSE

Samedi non plus. Je déjeune à la campagne, chez une amie. La semaine prochaine, si tu veux.

PIERRE, *même jeu.*

Pourquoi si tard?

ROSE

J'ai beaucoup à faire.

PIERRE

Préfères-tu... ne pas venir à la maison?

ROSE

Au contraire. Je tiens à revoir Florence.

PIERRE

Alors, quel jour?

ROSE

Je te téléphonerai.

*(Il soupire et lui donne ses bas qu'elle enfile sous la couverture.)*

RIDEAU.



## SIXIÈME TABLEAU

*Quelques semaines après. La même chambre, l'après-midi. Pierre et Rose parlent, lui avec colère, elle avec lassitude.*

---

PIERRE

Pourquoi cette nouvelle disparition? Veux-tu me l'expliquer?

ROSE

J'étais à la campagne, chez une amie.

PIERRE

Merci. C'est ce que m'a répondu ta bonne.

ROSE

Elle t'a dit la vérité.

PIERRE

J'en suis persuadé. Je ne t'accuse pas de mentir. Je veux savoir pourquoi tu me fuis. Tu te caches pendant une année, tu reparais une semaine et, de nouveau, tu cesses d'être là. Si tu mourais

demain, tu ne me laisserais que des souvenirs de départs, de chambres vides et de lettres sans réponse. Tu portes l'angoisse de l'insaisissable, tu le sais et tu en joues.

ROSE, *avec bonté.*

Calme-toi.

PIERRE

Toute ma vie est enfiévrée par un mystère que je devine puéril et sans profondeur.

ROSE, *torturée.*

Mais je ne veux pas te faire de mal !

PIERRE

Tu m'en fais. Je ne peux plus travailler, ni suivre une idée, ni achever une lecture.

ROSE

Aie donc confiance en moi.

PIERRE

Je me demande parfois si ma plus grande naïveté n'est pas dans ce crédit que je fais à ta droiture. Je n'ai vraiment pas eu le temps de te communiquer mon respect de la vérité. Comment as-tu vécu, depuis Zurich ? Je veux savoir si tu as eu des amants ?

ROSE, *haussant les épaules.*

Des amants !

PIERRE

Un amant?

ROSE

Je n'ai pas eu d'amant.

PIERRE, *soupirant.*

Laissons cela. Comme tu ne peux répondre à mes questions que par des mots...

*(Un silence.)*ROSE, *avec accablement, levant les yeux sur lui.*

Mon chéri... J'étais décidée à me taire... Mais je ne peux pas supporter de te voir malheureux par ma faute... Je ne calcule pas ces disparitions. Je ne suis ni coquette ni fausse avec toi. Je suis attirée... et repoussée, tour à tour. Je te parais fantasque, incohérente. Je sais pourtant qu'il vaudrait mieux nous séparer tout à fait.

PIERRE

Pourquoi?

ROSE

Je ne veux ni aimer, ni être aimée, ni souffrir, ni faire souffrir. J'ai peur de toi.

PIERRE, *avec une fausse assurance.*

Tu ne m'aimes pas, puisque tu peux te passer de moi. Je ne t'aime pas, puisque j'aime Florence. Ce n'est que ton corps, ta présence dont j'ai besoin, pour combler je ne sais quelle demande,

pour équilibrer je ne sais quelle rupture. Il n'est pas question d'amour entre nous.

ROSE, *avec une grande émotion.*

Pierre, Pierre, voilà que tu mens, déjà, pour ne pas me perdre ! Voilà que tu me fais le sacrifice de ce que tu avais de plus précieux : ta passion du vrai ! Et tu dis qu'il n'est pas question d'amour entre nous ? Ah, je sais ce que je sais !

PIERRE, *se livrant.*

Et moi, je ne comprends pas ce qui arrive. Je ne me retrouve plus. Moi qui ai soufflé sur tous mes souvenirs comme sur de la poussière, il y a une saison qui tient dans ma vie l'espace de dix années. Cet été pluvieux, entre elle et toi, dans la montagne, j'en fais revivre les plus petits incidents. Je tourne autour de chacun d'eux, je l'expose à des lumières différentes, comme une pierre précieuse. Ta chambre, la route balayée par le *foehn*, les nuages tièdes pesant sur les sapins, un éclat de ta voix répercuté par une roche : il y a, dans chacun de ces fragments du passé, comme une magie qui suspend l'action, écarte le mur des choses, couche l'âme en arrière et l'endort.

ROSE

Moi non plus, je ne me détache pas de cet été-là. Oui, je me sens, ainsi que toi, reversée dans le passé, comme par un vin très doux et très épais.

PIERRE

Mais tu secoues très bien cette ivresse.

ROSE

Il le faut.

PIERRE

Il faut savoir si nous souffrirons moins en cédant à ce charme tombé sur nous, jadis, dans les forêts mouillées, ou bien en essayant de le rompre.

ROSE

Même si nous devons souffrir... mieux vaut être deux que trois à souffrir.

*(Un silence.)*

PIERRE

Je ne continuerai pas à vivre dans l'attente... Ces trois semaines m'ont apporté trop d'angoisse. Depuis ce dimanche où tu n'es pas venue, j'ai été arraché à moi-même par le démon de l'agitation. Chaque jour, à la même heure, il s'empare de moi et me fait accomplir des actions si vaines, si puériles, que je n'ose pas les avouer à Florence. Cinq heures sonnent. Aucune raison de t'attendre, puisque c'est la veille ou l'avant-veille que tu devais venir. Je quitte pourtant ma table et m'approche de la fenêtre. Je regarde si tu ne traverses pas la place, ou si tu ne descends pas de voiture. Bientôt, cette faction m'exaspère. J'essaye de me replonger dans un livre... mais j'ai été furtive-

ment entr'ouvrir la porte d'entrée. Je me persuade que c'est par crainte ne de pas t'entendre sonner. Je sais bien que c'est parce que je ne supporterais pas la surprise du coup de timbre martelant mon cœur. Et c'est aussi l'espoir stupide que cette porte entr'ouverte accélérera, facilitera ta venue... Bientôt, je ne peux plus tenir dans mon bureau, je sors de l'appartement, je m'installe sur le palier. J'écoute les bruits. Une visite, la concierge qui monte le courrier, un locataire qui rentre... et c'est, en moi, tout le drame de ton approche. Finalement, je sors de la maison et j'arpente le trottoir, devant la porte cochère. Avant-hier, j'ai fait cinq cents mètres au pas de course, parce qu'une dame qui portait un manteau pareil au tien se dirigeait vers le Bois, au bras d'un homme.

ROSE

Mon chéri... pardon !

PIERRE

Je veux te voir tous les jours... Une heure, une demi-heure, si davantage est impossible. Mais penser chaque soir en m'endormant : « Je la verrai demain. »

ROSE

Eh bien, soit.

PIERRE

Tu ne te déroberas pas ?

ROSE

Je te le promets.

PIERRE

C'est merveilleux. C'est comme si tout changeait de couleur, subitement. C'est comme si les objets s'illuminaient par le dedans.

ROSE

Oui. J'ai déjà senti cela.

PIERRE, *soupçonneux.*

Quand?

ROSE, *le prenant dans ses bras.*

Le jour où nous étions couchés près d'un torrent. Ta tête s'est posée sur ma hanche. Du plus profond de la douleur, quelque chose, en moi, s'est mis à crier vers la joie et j'ai su... j'ai su qu'il arriverait... ce que nous n'avons pas le courage d'empêcher.

PIERRE

Ma bien-aimée!

RIDEAU.



## SEPTIÈME TABLEAU

*Le rideau s'ouvre sur l'appartement de Pierre, sur la petite chambre à coucher austère de Florence et sur le cabinet de travail de Pierre, avec ses rayons de livres, son bureau surchargé de manuscrits.*

*C'est le soir. Pierre travaille.*

*Dans la chambre, Rose et Florence causent.*

---

### ROSE

Je me demande parfois si tu ne t'es pas sacrifiée sans nous le dire... par noblesse... par pudeur.

### FLORENCE

Non. Mon domaine reste à moi. Tu ne m'as rien volé.

### ROSE

Moi aussi, tu sais, je me suis sacrifiée. Ma vie est en marge de la vie. J'ai perdu mes amis. Je ne me remarierai pas. Je suis seule, parfaitement seule entre vous deux. Et ma vie d'amour n'est pas bien solide non plus. J'ai l'impression qu'à

ma première ride, à mes premiers cheveux blancs... ou seulement quand il s'imaginera qu'un autre corps de femme détient le secret de sa paix, de son équilibre... Toi, du moins, tu ne risques rien, puisque c'est ton âme dont il a besoin pour respirer.

FLORENCE

Mais non, ma petite Rose, on ne sait jamais ce qui attache un artiste à une femme. On ne sait jamais si un artiste est attaché à une femme.

ROSE, *se levant*.

Je m'en vais.

FLORENCE

Tu viens déjeuner, demain ?

ROSE

Je peux ?

FLORENCE

Evidemment. J'ai toujours la même affection pour toi.

ROSE

Oh, merci, Florence. Moi aussi, tu sais. Et pourtant, j'ai fait, cette nuit, un rêve...

FLORENCE

Quel rêve ?

ROSE

Nous nous battions.

FLORENCE

Toi et moi ?

ROSE

Oui. Je me voyais sous la forme d'un oiseau, livrant bataille à un autre oiseau, qui était toi. Les deux harpies étaient accrochées l'une à l'autre par les griffes, se lacérant à coups de bec. Le combat avait lieu au-dessus d'une fosse à fumier, dans laquelle chacune essayait de précipiter l'autre. A la fin, l'oiseau Rose devenait plus fort que l'oiseau Florence et le faisait disparaître dans la fosse... J'étais tellement bouleversée que je n'ai pas pu me rendormir.

FLORENCE

Tranquillise-toi.

ROSE

Alors, à demain, ma chérie.

FLORENCE

A demain.

*(Rose entre dans le bureau et caresse les cheveux de Pierre, au passage.)*

PIERRE, *bas.*

Tu t'en vas? Reste encore un moment.

ROSE, *même jeu.*

Non. J'ai dit que je partais. J'ai cru remarquer...

PIERRE

Quoi?

ROSE

Qu'elle dissimule son inquiétude.

PIERRE

Tu t'es trompée.

ROSE

Que croit-elle? Que sait-elle exactement?

PIERRE

Ce que nous lui disons, rien de plus. Tu m'aimes et je te désire. La vieille histoire a recommencé.

ROSE

Il faut continuer à mentir... quoi qu'il t'en coûte.

PIERRE, *soupirant.*

Il m'en coûte.

ROSE

Je sais bien que la sincérité te serait plus facile.

PIERRE

Le silence m'est plus difficile que tout. Je crois que cette sincérité, si aisée, si tentante fût-elle, serait aussi plus courageuse.

ROSE, *vivement.*

Le courage, c'est d'empêcher la souffrance d'atteindre ceux qu'on aime. Il y a du sadisme dans ta manie de la vérité.

PIERRE

Peut-être.

ROSE, *énervée.*

Cesse donc de réfléchir, de peser le pour et le contre. Je parle d'êtres vivants, non de personnages de théâtre.

PIERRE, *surpris.*

Pourquoi te mets-tu en colère?

ROSE

Je ne veux pas que Florence prenne conscience de son malheur.

PIERRE

Elle l'accepterait... Elle ne tenterait rien pour nous désunir.

ROSE

Là n'est pas la question!

PIERRE

Il y a des instants où je me demande si tu ne me sacrifies pas à elle... par scrupule... par folie de noblesse.

ROSE, *souriant.*

Nous n'en sommes pas encore là. (*Il la prend dans ses bras.*) A demain, mon amour.

PIERRE

A demain.

(*Elle sort. Il fait mine de la reconduire.*)

ROSE

Non. Va auprès d'elle.

*(Il passe chez Florence.)*

FLORENCE

Elle est partie?

PIERRE

Oui... Elle parle de toi avec une sorte d'amour craintif et reconnaissant.

FLORENCE

Je l'aime aussi. J'ai pitié de sa souffrance à venir. Car enfin, le jour où tu auras cessé de la désirer...

PIERRE, *géné.*

Ah, ce jour-là, évidemment...

FLORENCE

Elle aura été ta dupe... comme les autres. Notre dupe à tous les deux.

PIERRE, *surpris.*

Ta dupe, à toi?

FLORENCE

Je sais qu'elle attribue à la grandeur d'âme, à l'abnégation, l'espèce de fatalisme avec lequel je la supporte. Je ne peux pas lui dire que si je ne suis pas son ennemie, c'est que je la crois incapable de m'enlever ta tendresse!

PIERRE

En effet.

FLORENCE

Bonsoir, mon chéri, j'ai sommeil.

PIERRE

Bonsoir. (*Il va pour sortir. Revenant à elle.*)  
En somme, tu n'es pas malheureuse?

FLORENCE

Ni malheureuse, ni très heureuse. Je me résigne tout doucement à l'existence que tu m'as faite.

PIERRE, *hochant la tête.*

Tu n'es pas heureuse. (*Bas.*) Moi non plus, d'ailleurs.

FLORENCE, *surprise.*

Toi?

PIERRE, *bas.*

Rose me tourmente, me fuit. Elle disparaît des journées entières. Alors, je m'imagine... Enfin, je suis jaloux. Il y a en elle un mystère que je devine innocent, mais qui suffit à m'inquiéter.

FLORENCE, *lui caressant les cheveux.*

Aucun mystère, mon pauvre chéri... aucun mystère. Elle t'aime. Et si elle paraît te fuir, c'est pour t'attacher davantage.

PIERRE, *soulagé.*

Tu crois?

FLORENCE

Mais oui. Sois donc heureux, puisque tu es aimé... puisque tu travailles.

PIERRE

C'est que je travaille assez mal, depuis quelque temps.

FLORENCE

A quoi cela tient-il?

PIERRE

Je ne sais pas. Je commence une scène. Je vois nettement le caractère des personnages. J'entends leurs paroles. Et puis, après quelques répliques, leurs pensées deviennent brumeuses, leurs gestes embarrassés. Ma scène est au point mort. Je recommence... et je ne fais pas mieux.

(*Un silence.*)

FLORENCE

Tu devrais peut-être épouser Rose.

PIERRE, *vivement.*

Me séparer de toi? Tu sais bien que c'est impossible.

FLORENCE

Pourquoi?

PIERRE

Ça me paraît aussi impossible que de ne plus écrire... ou de me faire danseur de corde. Ce serait devenir un autre. (*Baissant les yeux.*) Je t'aime. Il n'y a rien de changé. D'ailleurs, mon travail n'irait pas mieux parce que...

FLORENCE

Et si tu partais en voyage?



PIERRE

Oh, j'ai assez roulé depuis dix ans. C'est de moi seul que doit venir cette espèce d'illumination intérieure dont j'ai besoin pour ne pas dévier de mon sujet.

FLORENCE

Ne te tourmente pas, mon chéri. Ce n'est pas la première fois que tu as des difficultés de travail. Tu en es toujours sorti.

PIERRE

C'est vrai.

FLORENCE

Couche-toi. N'y pense plus.

PIERRE

Tu as raison. Je vais me lever de bonne heure, demain matin, et je recommencerai mon premier acte.

FLORENCE

Tout ira bien, tu verras.

PIERRE

Bonsoir, ma chérie.

FLORENCE

Bonsoir.

*(Il sort.)*

RIDEAU

## HUITIÈME TABLEAU

*Le cabinet de travail, deux mois plus tard, l'après-midi. Florence est assise au bureau. Pierre est debout.*

---

### PIERRE

Eh bien, oui ! Voilà des mois que nous te mention, par pitié. C'est ce mensonge-là qui me rend malade et qui me paralyse. Je ne peux plus écrire, ni dormir, quand je dois taire ma raison de vivre. Oui, depuis une année, mon amour m'est plus indispensable que l'air et le pain. (*Plus bas.*) Tu ne t'aperçois donc pas qu'elle revient dans toutes mes pièces ? Chacune de mes femmes porte un de ses visages, car elle est inépuisable et toujours nouvelle, comme l'eau d'une source. Mon cerveau n'enregistre plus que les images venues d'elle. Elle tient toutes les clefs de la porte féerique derrière laquelle bourdonnent les rêves... Avant elle, je ne connaissais pas le plaisir. Parce que j'ai trente-cinq ans, parce que je te chéris encore d'une tendresse d'adolescent attardé, parce que

j'ai déshabillé une vingtaine d'indifférentes, tu crois que mon temps d'amour est révolu? Il commence! Elle renferme un trésor ambigu, un bien tellement secret qu'il n'a pas de nom, même pour moi, dont c'est le métier de trouver des noms aux choses. Ce n'est pas la débauche et cela participe de la débauche. Ce n'est pas la plus haute ivresse du cœur et cela y ressemble. Quoi que ce soit, mon sang se révolte, quand je pense qu'elle pourrait me le reprendre et le donner à quelqu'un... Les jours où je ne la vois pas, je somnole dans un nuage empoisonné. C'est un dormeur que les heures de l'après-midi se repassent de l'une à l'autre. Il n'y a que le soupçon qui puisse m'arracher à ma torpeur. Et alors, ce sont des tourments dont la petitesse augmente encore l'atrocité. Tu souffres? Oui, plains-moi tout de même, car je souffre davantage. Quelqu'un, en moi, sait qu'elle m'est scrupuleusement fidèle. Et quelqu'un, en moi, suspecte chacune de ses paroles, de ses démarches et de ses absences. Il me suffit d'imaginer qu'elle passe en voiture à côté d'un homme pour être cloué au trottoir, haletant de fièvre et d'angoisse, comme si je venais vraiment de la voir passer... Quand elle manque un rendez-vous, l'attente, pour moi, se transforme en obscurité. Des zones de ténèbres, qui s'amasent dans les angles de la pièce, se dilatent lentement jusqu'à moi... Si j'avais la preuve qu'elle s'est donnée, je sais qu'un étranger, une brute in-

connue, prendrait ma place, en moi-même, et m'obligerait à tuer... Tuer ! Moi qui n'ai jamais pu voir saigner un poulet.

FLORENCE

J'ai toujours su que tu étais capable de tuer.

RIDEAU.

## NEUVIÈME TABLEAU

*La chambre de Florence, le soir. Florence est assise sur un siège bas, près de son lit. Elle relit une lettre qu'elle vient d'écrire.*

---

FLORENCE, *lisant.*

Mon Pierre, maintenant que je ne te suis plus nécessaire, à quoi bon continuer à vivre? Je n'avais pas compris. Tant d'années, mon chéri, tant d'années, j'ai eu la part la meilleure. Je n'avais pas compris que, cette fois, j'étais perdue. Ne sois pas triste pour moi, mon Pierre. J'ai été heureuse avec toi, profondément. Seulement, je m'étais imaginé que ça durerait toujours, que je te serais nécessaire toujours. Et cela, c'était une erreur. Voilà pourquoi je n'ai plus envie de continuer à vivre. A quoi bon, maintenant? Je voudrais disparaître sans faire de bruit, mais je ne sais pas bien comment m'y prendre. Tu auras un peu de chagrin, à cause de moi, mon chéri. Te souviens-tu qu'autrefois, tu ne pouvais pas arri-

ver à souffrir? Peut-être bien que, cette fois encore, tu ne pourras pas y arriver... Travaille. Aie confiance en toi. Prends l'air, surtout! Tu feras de belles choses, mon amour. Mon Dieu, voilà que je t'ennuie encore avec mes conseils, mon pauvre petit! Tu me pardonnes, n'est-ce pas? Puisque c'est pour la dernière fois.

RIDEAU.

## DIXIÈME TABLEAU

*Le cabinet de travail, quelques jours après, le soir. Une voisine, le concierge et la bonne parlent à voix basse.*

---

LE CONCIERGE

Et alors?

LA BONNE, *parmi ses sanglots.*

J'ai entendu... comme si l'armoire avait tombé! Je suis entrée. Madame n'était pas dans sa chambre.

LE CONCIERGE

Comment, pas dans sa chambre?

LA BONNE

Je veux dire qu'on aurait dit.

LE CONCIERGE

Quoi?

LA BONNE

On aurait dit qu'il y avait personne. Et puis, voilà que je regarde le lit... Et je vois bouger

quelque chose sous la couverture. J'ai relevé la couverture... et j'ai vu Madame.

*(Elle sanglote.)*

LE CONCIERGE

Le suicide ne fait aucun doute.

LA VOISINE

La malheureuse femme! S'ensevelir ainsi sous les couvertures! Elle s'est fusillée dans le noir, pelotonnée sur elle-même comme un chat qui dort. C'est encore plus horrible!

LE CONCIERGE, *hochant la tête.*

C'est peut-être moins horrible. On ne peut pas savoir.

LA VOISINE

Pourquoi, moins horrible?

LE CONCIERGE

A cause de l'obscurité, de l'étouffement... Elle a dû attendre d'être à moitié asphyxiée pour tirer.

LA VOISINE, *frissonnant.*

C'est dix fois plus horrible!

LE CONCIERGE, *à la bonne.*

Avez-vous retrouvé l'arme?

LA BONNE

Oui. Je l'ai posée sur la table, à côté du lit.



LA VOISINE

J'ai d'abord cru que c'était un pneu qui éclatait... et c'est seulement au bout d'un instant que je me suis dit : « Mais, sapristi, la détonation venait de l'étage au-dessus. Les autos ne se promènent pas sur le toit! »

LE CONCIERGE

Et son mari qui ne rentre pas!

LA VOISINE

Il faudrait le guetter... le préparer tout doucement. On ne peut pas...

LE CONCIERGE

Ma femme l'attend sous la voûte... pour le prévenir.

LE MÉDECIN, *sortant de la chambre de Florence, paraît à la porte du cabinet de travail.*

Tout est fini!

LA VOISINE

Mon Dieu! Mon Dieu!

LE MÉDECIN

Où est le mari?

LA BONNE

Monsieur est sorti avec Madame.

LE MÉDECIN

Comment, avec Madame?

## LA BONNE

Avec l'autre madame... Ah, en voilà une qui devrait bien aller en prison... C'est à cause d'elle que tout est arrivé. Tout le monde le savait, dans la maison, que ça finirait mal. Tout le monde vous le dira.

*(Bruit de porte.)*

## LE CONCIERGE

Voilà Monsieur !

## LA VOISINE

Fermez cette porte. Il ne faut pas qu'il la voie. Qui va lui parler ? Docteur, docteur, parlez-lui !

## LE MÉDECIN

Il vaut mieux que ce soit une femme. Madame...

## LA VOISINE

Oui. J'essayerai. Fermez la porte.

*(Le médecin retourne dans la chambre.  
Pierre et Rose paraissent.)*

## PIERRE

Où est-elle?... *(Il se heurte, devant la porte de la chambre, à la voisine.)* Pardon, madame.

## LA VOISINE

Il ne faut pas de bruit... Il y a un médecin... Et il a dit... Enfin, attendez, attendez quelques minutes...

*(Pierre obéit docilement, plutôt à la terreur d'affronter le spectacle qu'il imagine, qu'à la consigne de la voisine.)*

LE MÉDECIN, *reparaissant.*

Je vous donne ma parole qu'elle n'a pas souffert !

PIERRE

Merci.

LE MÉDECIN, *lui serrant les mains.*

Il est impossible qu'elle ait souffert.

PIERRE

Merci, monsieur.

*(Le médecin sort. Pierre fait mine de le reconduire, mais le médecin l'en empêche et disparaît.)*

LA VOISINE

Si vous avez besoin de quelque chose... envoyez-moi chercher, n'hésitez pas.

*(Elle se retire, suivie du concierge.)*

LA BONNE

Voulez-vous que je passe la nuit ?

PIERRE

Non, couchez-vous.

LA BONNE

Faut-il chercher une garde ?

PIERRE

Personne.

LA BONNE

Vous n'allez pourtant pas la laisser seule ?

PIERRE

Je resterai près d'elle. Allez-vous-en. (*La bonne sort. Il est sur le seuil de la chambre. Se retournant.*) Regarde... Elle a l'air... d'un petit enfant.

ROSE

C'est ce qu'elle était.

PIERRE

Oui... Nous avons tué un petit enfant. (*Un silence de contemplation apaisée. Puis il passe dans la chambre et en ressort aussitôt, le revolver à la main. Le montrant à Rose.*) C'est le revolver qu'elle t'avait pris, dans le temps... quand elle craignait que tu ne t'en serves.

ROSE

J'aurais dû m'en servir.

(*Elle va pour prendre l'arme. Il la place dans un tiroir de son bureau.*)

PIERRE

Laisse. La police peut demander à le voir.

ROSE, *se levant.*

Je m'en vais.

PIERRE, *soudain craintif.*

Reste.

ROSE

Mieux vaut que je parte.. à cause d'elle.

PIERRE, *bas, mais impérieusement.*

Reste!

ROSE

Il me semble que nous l'offensons encore.

PIERRE, *désignant un siège.*

Tu passeras la nuit ici. Et obéis!... Ne m'interroge pas. Si on me laisse seul avec elle... je... ne pourrai peut-être pas le supporter.

ROSE, *ôtant son chapeau.*

Mon pauvre petit!

*(Elle s'assied docilement. Il retourne dans la chambre et en ressort un instant après, chassé par la terreur.)*

PIERRE, *bas.*

J'ai peur.

*(Il s'approche de Rose, prend sa main et la pose contre sa joue.)*

ROSE, *avec horreur, se dégageant.*

Ne me touche pas! Tu ne dois plus jamais m'approcher... Je suis une meurtrière, une sale femme, une...

PIERRE, *se blottissant contre elle.*

Tu es vivante! Tu es vivante!

RIDEAU.

## ACTE III

---

### ONZIÈME TABLEAU

*Un banc, dans un cimetière. Rose et miss Green sont assises.*

---

MISS GREEN, *avec autorité.*

Et moi, je dis vous devez le marier. Vous laissez passer un décent *lèpse* — un an ou deux — et vous lui mariez. C'est la seule correcte chose que je vous aurai vue faisant, depuis je vous connais.

ROSE

Taisez-vous. Ce serait un second crime ajouté à l'autre.

MISS GREEN

Ma pauvre Rose, vous êtes pourtant pas responsable, si Florence était une *foolish woman*, si elle a soudainement pas pu porter plus long des choses qu'elle *permitta* durant des ans!

ROSE

Je ne peux pas vous entendre parler d'elle de cette manière. J'étais seule à la comprendre... seule à connaître sa noblesse.

MISS GREEN

Vous êtes juste pas la reprocher, mais vous seriez encore plus juste, cessant de prendre des distractions avec son veuf... ou alors le mariant.

ROSE

Qu'est-ce que vous dites? Vous croyez que Pierre est encore mon amant?

MISS GREEN

Ce serait pas plus immoral que ce que vous avez été faisant pour des années. Et ce serait bien moins cruel. Si vous aviez suivi mon mot, autrefois...

ROSE, *distracte.*

Comment?

MISS GREEN

Oui... Si vous aviez grimpé le Mettelhorn pour oublier votre Jack... vous auriez devenue moins malheureuse. Et étant moins malheureuse, ou seulement plus fatiguée, ou seulement hors de lit, quelquefois, vous auriez pas tant pensé de mister écrivain, pas tant regardé. Rien aurait

arrivé et Florence serait pas couchée dans son coffre.

ROSE

Ma pauvre Ruby!

MISS GREEN

*Foolish woman*, vous aussi! Donner ses rendez-vous dans un cimetière et demander une amie venir avec vous! Je trouve *nonsensical*!

ROSE

Je ne veux le voir ni chez lui ni chez moi. Et même ici... j'ai peur de rester seule avec lui... Le voici!

MISS GREEN

Dois-je moi rester? Dois-je moi partir? Qu'est-ce que vous voulez?

ROSE, *tourmentée*.

Je ne sais pas.

MISS GREEN

C'est ça, j'appelle *nonsensical*. Une femme anglaise, elle sait toujours quoi elle veut. Je veux de partir. *Good bye!* (*Elle sort.*)

PIERRE, *entrant*.

Voilà deux jours... Voilà quarante heures que je t'attends! Pourquoi n'es-tu pas venue hier?

ROSE

J'étais malade.



PIERRE

Ce n'est pas vrai. Je suis allé chez toi. On m'a répondu que tu étais sortie.

ROSE

J'avais donné l'ordre de ne pas recevoir.

PIERRE

Tu aurais pu penser que je viendrais.

ROSE

J'étais malade.

PIERRE, *s'asseyant.*

Et pourquoi m'avoir fait venir ici?

ROSE

Parce que je sais que tu y vas tous les jours... Je ne veux plus aller chez toi. Cette scène, la dernière fois! Je suis sortie de la maison comme d'un cauchemar, honteuse et épouvantée. Non, non, plus jamais!

PIERRE

Sans toi, mes journées deviennent affreuses! Elle a emporté je ne sais quoi de moi-même, le plus important, ce qui fait la personne. Je ne me retrouve plus. J'erre d'une pièce dans l'autre avec l'impression que je dois absolument dire à quelqu'un ce qui est arrivé. C'est à elle, que je veux le dire! J'ai éprouvé la même chose quand ma mère

est morte. (*Un silence, Rose se raidit contre son émotion. Il continue.*) Le terrible, c'est de ne pas se dissoudre tout à fait. C'est d'exister, d'errer du cimetière à l'appartement vide... de se débattre contre les heures, d'attendre, de penser à toi, de te désirer.

ROSE, *avec force.*

Tais-toi!

PIERRE

Pourquoi? C'est intéressant, la vérité. Il ne faut pas tricher. Il faut la regarder en face et dire tout ce qu'on voit. Ecoute, je sais que nous l'avons tuée, mais je me demande si je connais ce que les gens appellent remords... Cela tient peut-être à ce que je ne suis plus tout à fait en vie. J'ai de la cendre dans les veines. Seulement, je respire et, comme tout ce qui respire, je cherche mon oxygène. Voilà. J'ai besoin de deux choses : silence et toi.

ROSE

Tu vois bien que je ne peux plus aller chez toi.

PIERRE, *bas.*

Nous sommes ensemble depuis cinq minutes et tu commences à me torturer.

ROSE

C'est que nous ne pouvons plus être ensemble.

PIERRE

Tu m'as donné ta parole de ne pas m'abandonner.

ROSE

Je croyais pouvoir t'aider à vivre comme un enfant qui a perdu sa mère. Mais puisque tu n'as plus ni honte, ni remords, ni conscience, tu n'es plus tout à fait un être humain à mes yeux... et ce qui t'arrivera n'a plus tant d'importance.

PIERRE

Tout cela... tout ce que tu dis... toutes ces choses de l'âme que tu dis... je crois que Florence me les avait données et qu'elle les a emportées avec elle. C'est vrai : je ne les ai plus. Mais qui a décidé que ces choses-là seules faisaient l'être humain ? Qui a décidé que je ne mérite plus ni amour, ni soutien, ni pitié, parce que je les ai perdues ? Il ne faut pas me traiter comme un caillou. Je suis encore un homme, puisque je raisonne et que je demande... Où as-tu pris la force de me résister ?

ROSE

Je ne sais pas. C'est comme un legs qu'elle m'aurait fait.

PIERRE

Est-il possible que quelque chose d'elle ait passé en toi ?

ROSE

Un peu de sa noblesse... Un peu de sa pureté, peut-être.

PIERRE, *avec une émotion subite.*

Si c'était vrai, il me semble que je serais sauvé.

ROSE

Que veux-tu dire?

PIERRE

Vous ne seriez enfin qu'une! Je pourrais vous aimer toutes les deux en toi!

ROSE

Tu l'offenses! Tu n'as plus le droit de nous mêler l'une à l'autre. Tu n'as plus le droit d'aimer que son souvenir.

PIERRE

Même de son vivant, je ne discernais pas mes sentiments à votre égard. Si l'on me demandait qui de vous deux j'aimais, je ne saurais répondre.

ROSE

Je vais le faire pour toi. Veux-tu connaître enfin cette vérité dont tu parles depuis des années? C'est Florence que tu aimais.

PIERRE, *torturé.*

C'est elle, mais pas sans toi. C'est toi, mais pas

sans elle. Je crois que l'homme ne peut ni chérir un seul être, ni partager son amour ! J'ai voulu n'aimer qu'une femme en vous deux, car vous n'étiez qu'une seule femme à vous deux.

ROSE

Qu'est-ce que tu oses dire ?

PIERRE

Oui, les deux moitiés d'un être, un corps et une âme injustement séparés. Je me suis épuisé à vous réunir dans mon cœur. Et pas une heure je n'ai connu la plénitude. J'étais arraché, paralysé par ma double tendresse. Il y a des moments où je vous ai haïes d'être deux. J'ai souhaité que l'une de vous disparût. Et maintenant qu'elle est partie, ah, je suis bien plus cruellement divisé, enchaîné qu'avant ! (*Il la regarde avec désespoir.*) Et tu es là, qui me tourmentes, pour complaire à une chose ensevelie ! Tu sais pourtant bien qu'elle m'aurait donné à toi.

ROSE

Il est facile de faire parler les morts.

PIERRE

Elle aimait mieux souffrir que de me voir souffrir.

ROSE

Tu es un lâche d'en avoir profité.

PIERRE

Nous en avons profité tous les deux.

ROSE

Oui, mais je ne suis plus ta complice. Je reprends ma liberté.

PIERRE, *avec une violence croissante.*

Veux-tu savoir ce qu'il y a derrière tes remords et tes scrupules? La peur de son souvenir! C'est pour la fuir que tu veux me fuir! Tu n'oserais pas entrer dans sa chambre. Tu m'abandonnes pour te libérer d'un fantôme. Tu comptes te refaire une petite vie bien abritée des revenants! Un bonheur d'où Florence et moi serons soigneusement expulsés! Eh bien, non, ma fille! Tu ne te débarrasseras pas de nous. Tu nous supporteras tous les deux! Elle t'a bien supportée, elle. Et si tu essaies de nous échapper, si tu refuses de me suivre et de m'appartenir, oui, d'être à moi comme un livre ou comme un vêtement... j'irai la retrouver. Décide.

ROSE, *effrayée.*

Je ferai ce que tu voudras.

RIDEAU.

## DOUZIÈME TABLEAU

*Cinq ans après.*

*Les trois chambres du premier acte, à la montagne. Celle de gauche est, maintenant, occupée par Rose.*

*Pierre habite, de nouveau, celle du milieu. Dans celle de droite vit une jeune fille.*

*Au lever du rideau, il est six heures de l'après-midi. Temps gris d'été. La chambre de Rose est vide. Pierre est à sa table de travail, mais il n'écrit pas, il rêve.*

*La jeune fille lit un livre dont elle coupe les pages. Rose rentre chez elle, à gauche. Elle vient du dehors. Elle porte un paquet et une canne fermée. Elle entr'ouvre la porte de Pierre.*

---

ROSE

Pardon, mon chéri.

PIERRE

Entre.

ROSE

Tu ne travaillais pas?

PIERRE

J'ai terminé mon second acte, tout à l'heure.

ROSE, *avec satisfaction.*

Ah!

PIERRE

Tu vas pouvoir le recopier. Je crois qu'il ne vaut pas cher, tu sais.

ROSE

Tu disais la même chose du premier. Moi, je le trouve excellent.

PIERRE

N'empêche que depuis cinq ans...

ROSE

Depuis cinq ans?

PIERRE

J'ai baissé.

ROSE

Quelle idée!

PIERRE

En tout cas, je ne me suis pas renouvelé.

ROSE

Qu'est-ce que tu en sais? Tu as produit. C'est aux autres de décider ce que tu vaux. Et les autres ne sont pas de ton avis. Pense qu'après ton malheur, tu étais persuadé que tu ne pourrais plus travailler.



PIERRE

J'aurais peut-être mieux fait de ne plus travailler. Mon pouvoir d'écrire dépendait de Florence.

ROSE

Et du temps de Florence, tu disais qu'il dépendait de moi.

PIERRE

Je le croyais.

ROSE

Il dépend de toi seul, mon chéri.

PIERRE, *hochant la tête.*

Depuis qu'elle est partie... je sais bien que je ne suis plus un artiste.

ROSE, *maternelle.*

Tu ne sais rien. Tu ne peux rien savoir sur toi-même. Ne te tourmente pas. Travaille. (*Posant son paquet sur la table.*) Tiens, j'ai trouvé des oranges.

PIERRE

Merci... Tu t'es promenée?

ROSE

Un peu, dans la forêt... Je vais copier ton second acte... Tu devrais prendre l'air, avant la nuit.

PIERRE, *regardant au dehors.*

Peuh... Il va pleuvoir... Sale été.

ROSE, *bas.*

Pareil à l'autre.

PIERRE

Presque pareil!

*(Elle passe dans sa chambre, s'installe à sa table et se met à copier religieusement le manuscrit de son mari. Pierre flâne devant la fenêtre. On entend, venant de l'étage inférieur, le nasillement d'un phonographe. Pierre écoute, hésite et frappe à la porte de droite.)*

LA JEUNE FILLE, *brusquement arrachée à sa lecture.*

Entrez!

PIERRE, *entrant.*

Vous ne dansez pas?

LA JEUNE FILLE

Je n'aime pas la danse. *(Un silence.)* Est-ce que votre femme...

PIERRE

Plaît-il?

LA JEUNE FILLE,

Est-ce que votre femme est au courant de ce que vous m'avez dit, hier?

PIERRE

Non... Je regrette même de vous avoir parlé

aussi intimement. Ces confidences ne peuvent pas avoir grand intérêt pour vous.

LA JEUNE FILLE

Au contraire.

PIERRE

Vous comprenez, dans cet hôtel, je suis assailli par des souvenirs... avec lesquels je ne veux pas attrister ma femme. Comme j'ai senti en vous de la confiance... un peu d'amitié peut-être... je me suis délivré.

LA JEUNE FILLE, *intensément*.

Personne, encore, ne m'avait parlé avec une pareille sincérité. J'en ai été bouleversée.

PIERRE

Vous voyez. Je vous ai fait du mal.

LA JEUNE FILLE

Non. Je crois que j'ai mûri, en vous écoutant. J'ai compris qu'il y avait, dans la vérité, une puissance que rien ne peut remplacer. Je me suis juré de dire toujours la vérité.

PIERRE, *souriant*.

Eh bien, moi qui ai souffert, ma vie durant, pour ce mot-là, j'ai l'impression que je n'ai jamais pu atteindre la chose. Un magicien l'esca-mote d'un coup de baguette, chaque fois que je

vais la toucher. N'ayez pas la superstition de la vérité... Le drame que je vous ai raconté hier, quelques mensonges, un peu de silence auraient pu l'éviter. C'est en poursuivant cette chimère du vrai que j'ai tout déclenché. Et, le plus effrayant, c'est que cette soi-disant vérité, dont la révélation a tué ma première femme, n'était probablement pas la vérité. En lui criant mon amour pour une autre, je ne mentais pas, non, mais je cédaï à un obscur attrait pour le tragique. Je me donnais la tragédie du partage des cœurs. Et la mort, qui devait rôder dans les coulisses, m'a brusquement pris au mot. En réalité, je ne crois pas que le partage des cœurs soit forcément une tragédie. Notre amour était viable. J'avais fini par voir en Florence une seconde mère. Mais je ne l'aimais pas moins la veille de sa mort que dix ans auparavant. Je l'aimais autrement. Ses sentiments auraient tourné, comme les miens. C'est ma triste imagination d'écrivain qui a tout corrompu ! Qui sait ? En chérissant deux êtres à la fois, je n'ai peut-être pas commis de crime contre l'amour ?

LA JEUNE FILLE, *vivement.*

Moi, je suis sûre que les artistes ne peuvent pas commettre de crime contre l'amour.

*(Dans la chambre de gauche, Rose, qui copie toujours le manuscrit, sourit depuis quelques instants à son travail.)*

ROSE, *parlant à Pierre, qu'elle croit dans la pièce voisine.*

C'est très beau, mon chéri!... Tu entends?  
(*Silence. — Dans la chambre de droite.*)

LA JEUNE FILLE

Ils peuvent commettre des crimes contre les êtres, mais par excès d'amour.

ROSE, *répète.*

Pierre, tu entends... C'est très beau!

(*Surprise de ne pas recevoir de réponse, elle se lève et entr'ouvre la porte de droite. La chambre est vide. Elle y pénètre et entend des voix dans la chambre de la jeune fille. Elle a un moment d'indécision triste, puis rentre chez elle et se remet au travail.*)  
(*Dans la chambre de la jeune fille.*)

PIERRE

D'où savez-vous cela, petite fille?

LA JEUNE FILLE

Il suffit de réfléchir... Un artiste, pensez donc! Cela doit toujours souffrir d'une tendresse trop vaste. Cela doit désirer tout ce qui respire sur la terre!

PIERRE

Vous avez raison! Quand je pense à des personnes que je croyais depuis longtemps oubliées,

je m'aperçois que je les porte encore dans mon cœur... Quand je songe à ce que j'ai vu du monde, un sanglot me monte à la bouche et je me dis : « Oui, voilà mon mal et ma faute : je me suis donné à toutes les îles, à toutes les montagnes, à toutes les créatures. J'ai désiré jusqu'au delà des étoiles. » (*Il se tait et regarde la chambre, envahi par les souvenirs.*) Je ne me doutais pas que mon pardon m'attendait dans cette chambre.

*(La jeune fille sourit avec bonté. La cloche du dîner sonne.)*

LA JEUNE FILLE

C'est le dîner.

PIERRE

Je vais chercher ma femme.

LA JEUNE FILLE

Nous nous verrons, dans la soirée?

PIERRE

Certainement. A tout à l'heure.

*(Il passe dans sa chambre. Dans la chambre de gauche, Rose a cessé d'écrire. Elle pleure en silence.)*

RIDEAU.

# CRÉPUSCULE du THÉÂTRE

*Pièce en trois actes et huit tableaux  
représentée pour la première fois,  
le 14 décembre 1934,  
sur la scène du Théâtre des Arts.*

A RENÉ ROCHER

## PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

LE MACHINISTE. . . . .	MM. GASTON OUGIER.
LE RÉGISSEUR. . . . .	JULIEN BERTHEAU.
L'ACCESSOIRISTE. . . . .	ROBERT DOCK.
LE DIRECTEUR. . . . .	JEAN FLEUR.
L'AMÉRICAIN. . . . .	GABRIEL JACQUES.
L'AUTEUR. . . . .	HENRI ROLLAN.
LA COMÉDIENNE. . . . .	M <sup>mes</sup> JANE CHEVREL.
LA VIEILLE CABOTINE. . . . .	CLAIRE GÉRARD.
LE VIEUX CABOT. . . . .	M. ARMAND MORINS.
L'ARPÊTE. . . . .	M <sup>mes</sup> DOLLY FAIRLIE.
LA VEDETTE. . . . .	LILY MOUNET.
L'ACTEUR. . . . .	MM. ROGER GAILLARD.
LE MARCHAND D'OISEAUX.	MM. CHANOT.
LE PROFESSEUR PUTSCH.	SAMSON FAINSLIBER.
LA GUENON. . . . .	M <sup>me</sup> SYBIL RARÈS.
LE RÉGISSEUR ALLEMAND.	MM. CHANOT.
LE TRADUCTEUR. . . . .	GEORGES FARINEAU.
LE SPECTATEUR. . . . .	DELACOURT.
L'EXCENTRIQUE. . . . .	M <sup>mes</sup> SARAH RAFALE.
LA SPECTATRICE. . . . .	NITA MALBER.
LE PHOTOGRAPHE. . . . .	MM. RAYMOND BALANDIER.
LE COMMERÇANT. . . . .	GEORGES SIX.
LA FEMME DU COMMER- ÇANT. . . . .	M <sup>me</sup> JANE HELLY.
LE BOUCHER. . . . .	MM. LUCIEN HECTOR.
L'EMPLOYÉ. . . . .	RAYMOND MARCEL.
LA MIDINETTE. . . . .	M <sup>mes</sup> JOSETTE MONTREUIL.
LA DAME DE BOUTIQUE..	MARYANE.
L'OUVREUSE. . . . .	NITA MALBER.
LE MARCHAND DE PRO- GRAMMES. . . . .	M. ROGER BERNARD.
LA COSTUMIÈRE. . . . .	M <sup>me</sup> GERMAINE LANÇAY.
LE CHIFFONNIER. . . . .	M. HENRI CREMIEUX.



# CRÉPUSCULE du THÉÂTRE

---

## ACTE I

---

### PREMIER TABLEAU

*La scène représente le plateau nu d'un vieux théâtre, à Paris.*

*Au lever du rideau, la scène est obscure. Un Machiniste entre du fond par la porte de fer. Il traverse le plateau et s'occupe à gauche, du côté du jeu d'orgue. Il allume une lampe de service qu'il installe au premier plan, pour la répétition, ainsi que la table du Régisseur. Puis il dispose les chevalets qui figureront les plans du décor. Le Régisseur entre du fond. Il s'assied devant la table sur laquelle se trouvent son cahier de régie et le manuscrit de la pièce en répétitions. Il prend des notes. Le Machiniste monte à l'une des échelles de fer latérales et disparaît dans les cintres. L'attention du Régisseur tombe sur un accessoire, un cartonage « comique » représentant un poète aux cheveux longs, qui joue de la*

*lyre. La lyre est cassée. Le Régisseur essaie de la rafistoler, puis appelle.*

---

LE RÉGISSEUR

Accessoiriste! (*Silence.*) Accessoiriste! (*L'Accessoiriste sort de la soupente.*) Eh bien, Schmitt, qu'est-ce que vous faites là?

L'ACCESSOIRISTE, *ahuri.*

Je... je dormais, monsieur.

LE RÉGISSEUR

Je vous avais dit de réparer le poète.

L'ACCESSOIRISTE

Il n'est pas réparable.

LE RÉGISSEUR

Alors?

L'ACCESSOIRISTE

Je lui ferai une autre lyre.

LE RÉGISSEUR

Pour ce soir?

L'ACCESSOIRISTE

Vous pouvez y compter.

LE RÉGISSEUR

Nous verrons. Hier, madame Linda a trouvé des pains à cacheter dans sa boîte d'allumettes.

Elle a dû sortir de scène pour allumer sa bougie. On a ri dans la salle.

L'ACCESSOIRISTE

Je sais. Je sais.

LE RÉGISSEUR

Faites attention, Schmitt. Qu'est-ce que vous avez, ces jours-ci?

L'ACCESSOIRISTE

J'ai un cafard... étourdissant.

LE RÉGISSEUR

Pourquoi? Des ennuis?

L'ACCESSOIRISTE

Sais pas. Quand je tripote mes accessoires, je ne les sens plus.

*(Il touche, de sa main d'alcoolique, le cartonage abîmé.)*

LE RÉGISSEUR, *soupirant.*

Si vous buviez moins, vous seriez moins impressionnable, mon pauvre Schmitt.

L'ACCESSOIRISTE

Moi? Oh, monsieur! Mais pas une goutte! Pas une goutte, en dehors du grog.

LE RÉGISSEUR

Et le grog, combien de litres, hein?

*(Le Machiniste est redescendu. Il va s'étendre à gauche, sur un canapé renversé.)*

L'ACCESSOIRISTE, *prenant le cartonage.*  
Je vais refaire la lyre.

*(Il sort au fond, emportant le cartonage auquel tout à coup sa minceur le fait ressembler. Le Régisseur a repris son manuscrit de conduite. Entrent le Directeur et l'Américain. Le Directeur est un ancien poète, aux cheveux embroussaillés. Il marche pesamment, précédant l'Américain, aux épaules carrées, au visage rectangulaire.)*

LE DIRECTEUR, *montrant le théâtre,*  
*avec un geste de possession attendrie.*  
Voilà.

L'AMÉRICAIN, *après avoir regardé.*  
C'est une très vieille boîte.

LE DIRECTEUR

Comme sa réputation, mon cher. En trente ans, j'y ai monté presque tout Shakespeare, presque tout Ibsen et tout Alfred de Musset.

L'AMÉRICAIN

Pas d'émotion! Elle ne vaut pas un dollar de plus.

LE DIRECTEUR

Pardon, pardon! Et vous seriez un bien mauvais commerçant si, achetant ce théâtre, vous ne saviez pas profiter de sa célébrité. Enfin, voyons, Shakespeare! Ibsen! Musset!

L'AMÉRICAIN

Si j'achète, je fais un *talkie* vraiment américain, pour public américain. Et public américain, Shakespeare, il s'en fiche. Ibsen, il connaît pas et de Musset, il confond avec Dempsey, (*box champion*). Alors, je dis, réputation n'a pas valeur pour moi. Si j'achète, j'achète les murs pour mettre par terre.

LE DIRECTEUR

Démolir!

L'AMÉRICAIN

Probablement. Et reconstruire béton armé.

LE DIRECTEUR, *gémissant*.

Ah! Voir abattre les murs de mon théâtre!... Il me semblerait qu'on m'arrache un membre après l'autre.

L'AMÉRICAIN

Ne prétendez pas d'être hystérique.

LE DIRECTEUR

Vous ne comprendrez jamais qu'en France un directeur puisse être aussi un poète.

L'AMÉRICAIN

Oh! vous avez fait beaucoup de cochonneries!

LE DIRECTEUR

Cochonneries?

L'AMÉRICAIN

Pièces ridicules. Femmes ridicules.

## LE DIRECTEUR

Mon cher, j'ai sous-loué pour ne pas faire faillite. Mais c'était encore du théâtre.

## L'AMÉRICAIN

Faillite? Vous êtes riche.

## LE DIRECTEUR

Moi? Quelle folie! Je n'aime pas l'argent.

L'AMÉRICAIN, *jovial.*

*True!* Vous n'aimez pas faire de l'argent dans grandes affaires propres. Vous aimez écorcher femmes payantes, rafler du franc papier dans le fond des sacs à main ou tricher pour des centimes sur les billets de faveur. Vous aimez mieux gratter petite argent que gagner grosse argent. (*Lui frappant sur l'épaule.*) Nous avons aussi des poètes, en Amérique.

## LE DIRECTEUR

Vous êtes dur.

## L'AMÉRICAIN

Je me laisse pas bluffer. Je sais vous allez demander des millions pour votre cage à poules.

## LE DIRECTEUR

C'est à vous de me faire une offre.

## L'AMÉRICAIN

Si je fais une offre, vous demandez le triple.

LE DIRECTEUR

Et si je vous dis un chiffre, vous offrirez le quart.

L'AMÉRICAIN

Well, parlons d'autre chose. (*Regardant le théâtre.*) Je comprends pas que la préfecture vous laisse jouer dans une turne pareille.

LE DIRECTEUR

Savez-vous ce que la Paramount m'en a offert? Trois millions, mon cher. La moitié comptant.

L'AMÉRICAIN, *soulevant son chapeau.*

Peiné de vous savoir fou, *really sorry.*

LE DIRECTEUR

Comment?

L'AMÉRICAIN

Refuser trois, quand la boîte vaut pas un, *that's to be mad.* Et, le plus fou, c'est que si un autre fou avait réellement offert trois, vous les auriez pas pris. Vous voulez pas vendre. Vous voulez jouer à vendre. Au fond, vous voulez continuer. *Yes.* Vous aimez grappiller, bazarder vos vieux décors, entôler vos pensionnaires, vos sous-locataires, vos concessionnaires et jusqu'à la dame des lavabos. Vous voulez truquer, pas gagner.

LE DIRECTEUR

Il est drôle! Vous n'en savez rien. Faites-moi une offre.

## L'AMÉRICAIN

A quoi bon? Ça vous permettra seulement d'augmenter le loyer de la malheureuse femme qui joue en ce moment chez vous.

## LE DIRECTEUR

Linda? Cette grande artiste? Mais je la paie, mon ami. Elle me coûte... Elle me coûte assez cher, malgré son talent.

## L'AMÉRICAIN

Location de salle. Elle m'a dit elle-même qu'elle était chez vous comme dans un meublé. Et elle trouve qu'il y a un peu trop d'extras sur sa note de semaine.

## LE DIRECTEUR

C'est une plaisanterie. Elle s'est moquée de vous!

## L'AMÉRICAIN

Beaucoup trop triste pour plaisanter.

LE DIRECTEUR, *l'entourant de son bras.*

Allons, venez dans mon bureau. Nous crayonnerons quelques chiffres.

L'AMÉRICAIN, *amical.*

Vous n'irez donc jamais en prison?

## LE DIRECTEUR

Quel heureux caractère vous avez!



## L'AMÉRICAIN

Si vous étiez en prison, il y aurait un séquestre. Et, avec un séquestre, c'est difficile traiter, mais moins difficile qu'avec les poètes de votre espèce. Allons faire des chiffres.

*(Ils sortent. Depuis un instant, la Comédienne est entrée par le fond. Elle s'est assise dans l'ombre, à gauche. Après la sortie du Directeur, l'Auteur entre par le fond. Il jette un regard circulaire sur le plateau vide et rejoint la forme qui attend dans la pénombre.)*

## L'AUTEUR

Toujours en avance, Germaine.

LA COMÉDIENNE, *une jeune femme dont la mise et les manières suggèrent l'effacement, la résignation à une destinée sans éclat.*

Mais non. Il est deux heures.

## L'AUTEUR

Elle n'est pas encore là?

## LA COMÉDIENNE

Je ne crois pas.

## L'AUTEUR

Et les autres?

## LA COMÉDIENNE

En retard, parce qu'ils savent qu'elle sera en

retard. (*L'Auteur s'assied.*) Quelle mine vous avez!

L'AUTEUR

J'ai passé la matinée à la faire travailler.  
C'est un martyr.

LA COMÉDIENNE

Nous avons encore quinze jours.

L'AUTEUR

Quinze ans n'y suffiraient pas.

LA COMÉDIENNE

Elle a beaucoup d'énergie.

L'AUTEUR

Oui. Elle dirigerait à merveille une maison de couture...

LA COMÉDIENNE

Vous êtes injuste.

(*Un silence.*)

L'AUTEUR

Ah! dites donc, je vous conseille de ne pas vous habiller trop brillamment au dernier tableau. Il pourrait arriver malheur à votre petite scène. Elle m'a déjà demandé de la couper.

LA COMÉDIENNE

Je m'y attendais. J'ai l'intention de la jouer tout en noir et très discrètement. Mais elle la coupera tout de même.

L'AUTEUR

Si je la laisse faire.

LA COMÉDIENNE

Elle vous persuadera que la scène est inutile, ou que j'y suis mauvaise.

L'AUTEUR

Pendant que je la faisais travailler, je pensais à vous, à ce que vous auriez tiré de son rôle... C'est peut-être ce qui me rendait injuste envers elle.

LA COMÉDIENNE

J'aurais bien aimé le jouer, son rôle... Bah! je le jouerai peut-être un jour... en tournée.

L'AUTEUR

Savoir que vous êtes là, vous, mon personnage qui ne demande qu'à vivre, et assister à cete déformation, à cette trahison!

LA COMÉDIENNE

Le public ne connaît pas vos rêves, ni l'être que vous avez créé. Il acceptera l'image qu'on lui en donne. Vous serez seul à vous sentir trahi.

L'AUTEUR

J'aurai dû vous attendre.

LA COMÉDIENNE

Je ne suis pas une « vedette ». Je ne dirige pas de théâtre.

L'AUTEUR

C'est bien ce qui me révolte

LA COMÉDIENNE

Je suis contente que Linda me supporte à ses côtés dans un petit rôle; heureuse de travailler avec vous, comme autrefois.

L'AUTEUR

Est-ce que je me trompe, ou si vraiment, autrefois, tout était différent?

LA COMÉDIENNE

Un peu différent, sans doute.

L'AUTEUR

Au temps de mes premières pièces et de vos débuts... est-ce que l'enthousiasme était seulement en nous? Rêvions-nous que les acteurs, le public et jusqu'aux machinistes attendaient l'œuvre nouvelle avec un frémissement d'impatience? Que le théâtre, un soir de première, c'était une chambre de naissance traversée de cris, de prières, de soupirs d'inquiétude et de joie?

LA COMÉDIENNE

Nous ne rêvions pas.

L'AUTEUR

Qu'est-ce qui est en train de mourir autour de nous?

LA COMÉDIENNE, *un doigt sur les lèvres.*

Vous le savez bien. Mais il ne faut pas en parler.

*(Ils entendent ronfler le Machiniste, qui s'est endormi tout près d'eux, invisible. Elle rit. Depuis un instant, la Vieille Cabotine et le Vieux Cabot sont entrés du fond. Ils causent avec le Régisseur.)*

LE VIEUX CABOT

Je ne peux pas me faire à ce manque d'égards. Quand j'avais l'honneur de jouer aux côtés de Mme Réjane, les répétitions commençaient cinq minutes après l'heure indiquée. Jamais plus.

LA VIEILLE CABOTINE

Et Mme Sarah? Vous croyez qu'elle se serait permis de nous faire attendre? Un jour que nous répétions *la Dame aux camélias* et qu'elle était arrivée en retard, elle m'a présenté ses excuses!

*(Un silence d'attente. L'Acteur est entré du fond. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, aux traits passionnés, aux manières autoritaires.)*

L'ACTEUR

Bonjour, mes enfants. *(Coup d'œil circulaire.)* Bien. Je suis en retard d'une demi-heure et, sans doute, en avance d'autant. Je vais appren-

dre au café! (*Au Régisseur :*) Tu me feras prévenir quand Linda sera là. Bonjour, mes enfants.

(*Il sort.*)

L'AUTEUR, *à la Comédienne qu'il regarde depuis un moment en silence.*

Je me demande pourquoi, au temps dont nous parlions, il ne s'est rien passé entre nous. Vous étiez libre. Moi aussi. Tout Paris nous met dans le même lit depuis des années. Et rien... Drôle d'histoire.

LA COMÉDIENNE, *souriant.*

Vous n'étiez pas tout à fait réel, à cette époque-là.

L'AUTEUR

Comment?

LA COMÉDIENNE

Vous étiez entouré d'une espèce de halo, de brouillard, le voile de gaze derrière lequel se promènent les fantômes, au théâtre. On ne pouvait pas vous atteindre... Vous n'étiez pas vivant.

L'AUTEUR, *entre ses dents.*

Et, à moi, ce sont les gens qui me donnaient l'impression de ne pas l'être.

LA COMÉDIENNE

Je n'aurais pas voulu franchir le cercle enchanté qui vous protégeait contre la vie.

L'AUTEUR

Pourquoi?

LA COMÉDIENNE

J'aurais eu peur de déranger les bons génies qui étaient au travail sous vos ordres.

L'AUTEUR

Bah!... j'en suis sorti bien souvent, de mon cercle enchanté. Pas pour vivre, pour me saouler d'un corps de femme. L'amour, pour moi, n'était qu'une succession de crises d'ivrognerie, brutales et tout de suite oubliées.

LA COMÉDIENNE, *hochant la tête.*

C'est peut-être pour cela qu'il n'a pas tué vos rêves.

*(Ils se taisent.)*

LE VIEUX CABOT, *tirant sa montre.*

Moins le quart. Je ne suis pas mauvais coureur, mais je vais tout de même dire deux mots à Linda. C'est scandaleux.

LA VIEILLE CABOTINE

Elle devrait passer en vitesse. Avec les recettes qu'on fait!

LE VIEUX CABOT

Combien, hier soir?

LE RÉGISSEUR

800.

## LA VIEILLE CABOTINE

C'était presque vide. Et rien que des billets de faveur.

## LE RÉGISSEUR

Si seulement ils rentraient, les billets de faveur! On en a fait partir 15.000 cette semaine. Il n'en rentre pas 30 par jour.

## LE VIEUX CABOT

A qui les envoie-t-on? Voilà la question.

## LE RÉGISSEUR

Le théâtre a ses listes.

## LE VIEUX CABOT

Je les connais, mon vieux. Ce sont des listes par profession. Alors, quand tu arrives à la fin, tu tombes dans les V. Tu as... (*Enumérant sur ses doigts*) les vitriers, les verriers et les vidangeurs. Ces gens-là, tu peux leur foutre 20.000 bifetons par semaine, ils n'iront pas au théâtre.

## LE RÉGISSEUR

Et tu crois que les A rendent mieux? Les architectes, les artistes et les arpenteurs? Quand une pièce est miteuse, les architectes ne s'en ressentent pas plus que les vidangeurs. Ils vont au cinéma, depuis A jusqu'à Z. Et ils ont raison. Tu en ferais autant, si tu ne jouais pas dedans.

## LE VIEUX CABOT

Pardon! Pardon! La pièce a ses défauts, mais l'interprétation...



LE RÉGISSEUR, *entre ses dents.*

Ah! oui, parlons-en!

*(Une Arpète est entrée du fond, un grand carton à la main.)*

L'ARPÈTE

Mme Linda, s'il vous plaît?

LE RÉGISSEUR

Qu'est-ce que tu lui veux, à Mme Linda?

L'ARPÈTE

Je lui apporte ses ailes.

LE RÉGISSEUR

Tiens, la voilà!

*(Au même instant, la Vedette entre. C'est une femme de quarante ans, un peu forte, autoritaire et dévorée d'activité.)*

LA VEDETTE

Comment? On ne répète pas?

LE VIEUX CABOT

Ma chère patronne...

LA VEDETTE

Quoi? Quoi? Il y a des bouts de scène dont je ne suis pas. Vous feriez mieux de fixer cela que de bavarder. Je passe dans huit jours, prête ou non.

## LE VIEUX CABOT

Ma chère patronne... (*Perdant contenance.*)  
Nous attendions Montescourt.

LA VEDETTE, *au régisseur.*

Montescourt n'est pas là? Trois heures moins dix. Il exagère!

## LE RÉGISSEUR

Il est là, madame, il est là! (*Au Machiniste.*)  
Va chercher M. Montescourt. Il est en face.

(*Le Machiniste se lève, s'étire et sort nonchalamment par le fond.*)

## LA VEDETTE

Mais cet homme dort debout. C'est insensé!

## LE RÉGISSEUR

Il a fait des heures supplémentaires, cette nuit, madame, à cause du décor de la banquise.

LA VIEILLE CABOTINE, *bas, au Vieux Cabot.*

Lâche! C'est pour des reculades pareilles que j'ai cessé de vous aimer jadis.

## LE VIEUX CABOT

Mais... nous l'attendons aussi, Montescourt.

LA VEDETTE, *qui a machinalement donné sa main à baiser à l'Auteur, tout en ignorant la Comédienne.*

Ah! j'ai quelque chose de très important à vous dire. J'y pense depuis le déjeuner.

## LE RÉGISSEUR

Vos ailes sont arrivées, madame.

*(Elle quitte brusquement l'Auteur et se dirige vers l'Arpète. Le Régisseur dispose des chaises, des guéridons, des tabourets pour figurer la mise en scène.)*

## LA COMÉDIENNE

Je crois que ma petite scène est malade.

## L'AUTEUR

J'en ai peur.

## LA VEDETTE

Vite, vite, montrez-moi ces ailes. Vous auriez dû les déballer en m'attendant.

*(Ouverture du carton, froissements de papier de soie, déballage des ailes.)*

L'ACTEUR, *entrant du fond, suivi du Machiniste qui s'étend de nouveau.*

Eh bien, quoi, on ne répète pas encore? Je m'en doutais. *(A l'Auteur.)* Je sais le premier tableau... *(A la Comédienne.)* et votre dernière scène, mon petit. Je l'ai apprise pour ne pas vous gêner.

## LA COMÉDIENNE

Je crains qu'elle ne veuille la couper.

## L'ACTEUR

Ah! non, pas de blagues.

LA VEDETTE, *furieuse.*

C'est trop fort ! Je l'avais pourtant expliqué à votre patronne ! Ce sont des ailes d'ange, d'archange, de tout ce que vous voudrez, mais pas des ailes d'oiseau. Je suis une mouette. Je dois pouvoir m'entourer de mes ailes complètement. Rempportez-moi ça. (*Remballage des ailes.*) Dites à Mlle Lucie que je suis très mécontente. Et mes pingouins, quand seront-ils prêts ?

## L'ARPÈTE

Samedi, sans faute, madame.

## LA VEDETTE

Des ailes qui s'agrafent dans le dos ! C'est ridicule ! Pourquoi pas des ailes en tulle, pendant qu'elle y est ? Il me faut des ailes d'oiseau, qui se fixent au bras et au poignet. Je suis une mouette, vous comprenez ? Une mou-et-te !

(*L'Arpète gagne la sortie du fond.*)

L'ARPÈTE, à mi-voix, au Régisseur qui était allé chercher son manuscrit dans la régie et qu'elle croise en sortant.

Une mouette ? Mince alors, elle doit en faire, des gros œufs !

(*Elle sort.*)

## L'ACTEUR, à la Vedette.

Eh bien, ma chère directrice, nous répétons ?

## LA VEDETTE

Un petit moment.

*(Le Régisseur est venu à sa table. Il a ouvert le manuscrit. Le Vieux Cabot et la Vieille Cabotine ont pris place à droite, debout sur deux chaises.)*

L'AUTEUR, inquiet, à la Vedette.

Vous vouliez me parler?

## LA VEDETTE

Oui. Vous avez beau dire, le dernier tableau entre l'homme et la femme n'intéressera pas. La pièce finit sur la banquise avec la mort de la mouette. C'est dramatique et fantastique à la fois. Vous ne les reprendrez pas après cela.

L'AUTEUR, soupirant.

Mais c'est une fin d'opéra. Nous devons revenir à la vie quotidienne.

## LA VEDETTE

Avec votre marin, qui a fait trois enfants à une mouette... vous appelez ça la vie quotidienne?

## L'AUTEUR

La vie transformée par les rêves. Si nous ne finissons pas dans la réalité, la pièce n'est plus qu'une fantasmagorie. Ce n'est pas ce que j'ai voulu.

LA VEDETTE

Je vous assure que le public ne l'écouterait même pas, votre dernier tableau.

L'AUTEUR

Pourquoi?

LA VEDETTE

Pour les raisons que je vous ai données... et pour d'autres.

L'AUTEUR

Lesquelles, voyons, lesquelles?

LA VEDETTE

Vous n'êtes pas un enfant. Vous savez pourtant ce que c'est que le théâtre. Et vous savez aussi que je suis la moins prétentieuse des femmes. Mais, enfin, quand je monte une pièce et que je la joue, mon cher, que voulez-vous, c'est un fait, les gens s'en vont si je ne suis pas de la fin! (*Perfide.*) Et puis, vous savez, techniquement, il empoisonne tout le monde, votre dernier tableau. Passer de la banquise à l'intérieur de votre bonhomme, c'est d'une difficulté! Le changement va durer cinq minutes.

L'AUTEUR, *inquiet.*

Cinq minutes?

LA VEDETTE

Demandez au décorateur. Il m'a téléphoné là-dessus pendant un quart d'heure.

L'ACTEUR, *les yeux baissés, avec une fausse innocence.*

Et le deuxième tableau — dont vous n'êtes pas non plus — est-ce qu'on le coupe aussi?

LA VEDETTE, *très irritée.*

Non, Montescourt, pas aujourd'hui, je vous en prie! Je n'ai pas mauvais caractère, mais il y a des jours où je ne supporte pas vos rosseries, voilà tout!

L'ACTEUR

Je demandais si on supprime le deuxième tableau. On ne le supprime pas. C'est parfait!

LA VEDETTE

On a d'ailleurs tort de ne pas le supprimer.

L'ACTEUR

Comment?

LA VEDETTE, *à l'Auteur.*

Je vous l'avais dit en lisant la pièce. En tout cas, tel qu'il est, il dure cinq minutes de trop.

L'ACTEUR, *avec douceur.*

Alors, on le supprime en partie?

L'AUTEUR

Mais non, c'est impossible.

LA VEDETTE

Oh! il faut l'alléger, c'est indispensable. J'allais vous en parler.

L'ACTEUR

Bien.

*(Il sort son rôle de sa poche et le lui tend.)*

LA VEDETTE

Qu'est-ce que vous faites?

L'ACTEUR

Je ne me sens pas assez de talent pour défendre un rôle dont il ne restera pas quarante lignes le jour de la générale.

LA VEDETTE

Non. Ce n'est vraiment pas bien! Vous ne pensez pas un seul instant à moi! Mes soucis, mes responsabilités, personne n'y pense! Me mettre le marché à la main, comme à n'importe qui, c'est indigne de vous, Montescourt. Soit. Jouez-le sans coupures, votre deuxième tableau, vous m'en direz des nouvelles!

L'ACTEUR, *ajustant son monocle.*

Je pense qu'elles seront bonnes.

LA VEDETTE

Nous verrons. Répétons, voulez-vous?

*(Les Vieux Cabots qui, depuis un instant, s'étaient découragés, regrimpent sur leurs chaises. Mais le Directeur apparaît.)*



LE DIRECTEUR, *à la Vedette.*

Désespéré, ma chère amie. Il faut que je vous parle.

LA VEDETTE

Après la répétition.

LE DIRECTEUR

Impossible. Il y a, dans mon bureau, quelqu'un dont... enfin, c'est très urgent. Pardonnez-moi.

LA VEDETTE

Eh bien, alors, venez par ici. (*Se retournant, aux acteurs :*) Commencez toujours.

(*Elle disparaît avec le Directeur. Les Vieux Cabots redescendent.*)

L'ACTEUR

Cette femme est imbuvable ! Alors, parce qu'elle a un amant qui vend des pneus, il lui est permis de tailler dans les pièces, de supprimer des personnages, d'allonger une scène, d'en raccourcir une autre ! Vous comprenez ça, vous ? Vous saisissez le rapport entre l'art théâtral et la vente des pneumatiques ?

L'AUTEUR, *soupirant.*

Hélas !

LE RÉGISSEUR, *calmant l'Acteur d'un petit geste de la main, avec gentillesse.*

Ça va, ça va !

## L'ACTEUR, à l'auteur.

Si vous ne vous défendez pas, mon cher, elle finira par jouer la pièce toute seule. Plus de pingouins, plus de marchand d'oiseaux, plus de marin, plus de femme de marin! Madame, battant des ailes toute la soirée sur sa banquise. Prenez garde!

## LA COMÉDIENNE

Et moi qui croyais que ma dernière petite scène était seule malade!

## L'ACTEUR

Toutes vos scènes sont malades, mon enfant. Primo, parce que vous avez du talent, secundo, parce qu'elle finira bien par s'apercevoir que la femme du marin est dans le ton de la pièce, tandis que la mouette... a plutôt l'air d'une poule!

## L'AUTEUR

Mais oui. C'est terrible.

LE RÉGISSEUR, *un doigt à son oreille.*

Je suis très gêné, mes enfants.

## L'ACTEUR

Savez-vous que dans *Salomé*, elle a trouvé le moyen d'escamoter Iokanaan? Oui. Il prophétisait dans le désert... dans un lointain désert. Elle jouerait Hermione, qu'elle supprimerait Andromaque. Et voilà une grande œuvre, un beau rêve

de poète que nous allons abîmer, parce qu'il y a une dame...

LE RÉGISSEUR

Oui. Ne le dis pas. Nous comprenons.

L'ACTEUR

Oh ! elle n'est pas plus coupable que d'autres. Il y a en dix, dans cette ville, qui ont moins de talent qu'elle et qui massacrent les pièces parce qu'elles sont aveuglées sur elles-mêmes.

L'AUTEUR

C'est vrai. La mère Pachicot, qui est une aïeule syphilitique, joue les premières communiantes. Celle-là aussi se voyait en mouette. Je l'ai échappé belle.

L'ACTEUR

Et Mme des Etangs, qui est une raisonneuse comique, fêlée comme un vieux chaudron, joue les amoureuses.

LA VIEILLE CABOTINE

Mais pourquoi donc qu'on ne les empêche pas ?

LE VIEUX CABOT

Empêcher une vedette de jouer ce qui lui plaît ?

LA VIEILLE CABOTINE

Mais pourquoi donc qu'elles sont vedettes ?

LE VIEUX CABOT

Et le fric, voyons ! Avec du fric, moi, je pourrais jouer Roméo et vous Juliette. Pourquoi pas ?

## L'ACTEUR

L'argent n'explique pas tout. Je ne sais pas ce qui est en train de fiche le camp dans le théâtre... Allons, faisons quelque chose. Voyons les pingouins, puisqu'ils sont là.

## LE RÉGISSEUR

Allez-y, les pingouins.

*(L'Auteur vient s'asseoir près du Régisseur. Les Vieux Cabots remontent sur leurs chaises.)*

## LE VIEUX CABOT

Où est le marchand d'oiseaux?

## LE RÉGISSEUR

Il n'est pas là. Il tourne. Je lirai son texte.

*(Les Pingouins se dandinent d'un pied sur l'autre, imitant, de leurs bras repliés, le battement des ailerons. Ils ont l'air de répéter un numéro de music-hall. Après cette petite pantomime de « mise en train », le texte vient. Ils le détaillent avec des pauses, des effets, des intentions comiques.)*

## LE VIEUX CABOT

*Debout sur notre plage de glace verte,  
Piétinant et battant des manches par centaines,  
Qu'attendons-nous?*

LA VIEILLE CABOTINE

*Les géants qui marchent sur l'eau noire,  
Les joyeuses formes aux bras longs,  
Qui sortent du Sud avec mille bénédictions.*

LE VIEUX CABOT

*Alerte, becs tendus vers les cieux!*

LA VIEILLE CABOTINE

*Une danse pour saluer les dieux!*

LE VIEUX CABOT

*Et des clameurs! oh! des clameurs!  
A faire trembler les plus hautes aiguilles de  
[glace!]*

L'AUTEUR

Vous n'y êtes pas. Vous cherchez le comique parce que vous avez vu des pingouins au cinéma et que vous avez classé le pingouin « animal comique ». Mais le pingouin n'est pas forcément comique. L'aigle n'est pas forcément noble. Le pingouin peut être dévoré de nostalgie et l'aigle avoir envie de rigoler. Vous comprenez?

LE VIEUX CABOT

Oui. Mais, pour le public... le pingouin...

*(Il bat des ailerons.)*

L'AUTEUR

Ne pensez pas au public. Ce que j'ai voulu exprimer dans la pièce, c'est l'inquiétude qui pousse l'une vers l'autre, pour des fins mysté-

rieuses, la race des hommes et celle des oiseaux. Vous saisissez?

LE VIEUX CABOT

Bien entendu.

L'AUTEUR

Le marin, quand il a connu cette féerique existence du Nord, auprès de sa femme ailée, ne peut plus vivre avec ses semblables. La mouette, après qu'elle a goûté dans la hutte de neige à la douceur des amours humaines, quitte les solitudes, rôde autour des lieux habités et se fait prendre par l'oiseleur. C'est un thème tragique se dégageant peu à peu d'une action fantastique.

LA VIEILLE CABOTINE

Oui, oui, oui, oui.

LE VIEUX CABOT

Alors, les pingouins, comme la mouette, comme les autres oiseaux, doivent suggérer...

*(Il cherche un mot.)*

L'ACTEUR

Mon cher, si vous leur expliquez vos intentions, ils ne comprendront plus rien du tout. *(Aux acteurs :)* L'auteur vous demande de laisser vos abatis en repos, de ne pas vous dandiner et de jouer vrai.

L'AUTEUR, *haussant les épaules.*

Si vous voulez.

## LE RÉGISSEUR

Reprenons.

LE VIEUX CABOT, *avec emphase et « sentiment ».*

*Debout sur notre plage de glace verte,  
Piétinant et battant des manches par centaines,  
Qu'attendons-nous?*

## LA VIEILLE CABOTINE

*Les géants qui marchent sur l'eau noire...*

L'AUTEUR, *les arrêtant.*

Non. Ce n'est pas cela non plus. Beaucoup trop poétique. Ce lyrisme est périmé.

## LE RÉGISSEUR

On vous dit de jouer vrai.

LE VIEUX CABOT, *s'énervant.*

Mais, enfin, je n'ai jamais été pingouin, moi!

L'AUTEUR, *se passionnant.*

Eh bien devenez-le. Pas un pingouin de music-hall, pas un pingouin poétique, un pingouin de banquise, voilà.

LE RÉGISSEUR, *réprimant un sourire.*

Allez-y, les pingouins de banquise!

*(Ils reprennent, mais leur intention de vérité  
ne les conduit qu'à l'extinction de toute  
vie, de toute chaleur d'extériorisation. Ils  
récitent le texte, puis s'arrêtent, découragés.)*

LA VIEILLE CABOTINE

Cela ne donne plus rien du tout.

LE RÉGISSEUR

C'est un peu terne.

LE VIEUX CABOT

Nous sommes au théâtre. Il faut pourtant faire quelque chose.

L'AUTEUR, *criant tout à coup.*

Non. Il ne faut pas *faire*. Il faut *être*!

LE VIEUX CABOT, *fâché.*

Je suis un acteur, monsieur, je ne suis pas un pingouin.

L'ACTEUR

C'est pour cela que le théâtre... (*Il hoche la tête.*) Ah! le théâtre est bien difficile.

(*L'Auteur se tait, la tête dans les mains.*)

LE RÉGISSEUR

Alors, qu'est-ce qu'on décide? Pingouins comiques?

L'AUTEUR, *soupirant.*

Eh, oui, pingouins comiques.

LE RÉGISSEUR

Reprenons.

(*Ils reprennent, La Vedette entre. Elle est pâle de colère. On s'arrête.*)



## LA VEDETTE

Non, non, non ! Le théâtre n'est plus possible avec des gens pareils !

L'ACTEUR, *ironique*.

Qu'arrive-t-il ? La direction diminue votre cachet ?

## LA VEDETTE

Oh, pas d'esprit, je vous en conjure ! (*Au Régisseur :*) Je vous avais pourtant dit que je ne voulais plus le voir ! Qu'il parle à mon administrateur. Qu'il ne se montre plus ici.

## LE RÉGISSEUR

On ne peut pas l'empêcher de circuler dans son théâtre.

## LA VEDETTE

J'ai eu affaire à des voleurs et à des marchands de femmes. J'ai joué chez Léonello, qui vendait les actrices de sa troupe aux tenanciers de Buenos-Aires. J'ai traité avec Forestier, qui a une tête d'apôtre et qui cambriole les loges de ses pensionnaires. Eh bien, je les regrette ! Celui-là, c'est le plus répugnant de tous. Il est, devant l'argent, comme devant un corps de fille. Je viens de le voir baver, suer, râler, devant une liasse de billets.

## L'ACTEUR

Une liasse ? Diable !

## LA VEDETTE

Oh! je n'ai pas de secrets pour vous. Ceux ou celles (*regard vers la Comédienne*) qui m'envient, j'aurais voulu les voir à ma place, tout à l'heure. Il sait, n'est-ce pas, comme tout le monde, que je perds 3.000 francs par jour en ce moment. Il sait que je monte une pièce qui m'en coûtera 200.000. Et, parce que mon contrat expire bientôt, il m'étrangle, il m'assassine. Il me menace de vendre son théâtre aux Américains si je n'accepte pas ses conditions.

## L'ACTEUR

Et ses conditions?

## LA VEDETTE

Mon loyer augmenté du tiers. Un acompte de 10.000, séance tenante.

LE VIEUX CABOT, *hochant la tête.*

Ce n'est vraiment pas bien.

## LA VEDETTE

Que faire? Ma première est annoncée, mes frais sont engagés. Je ne peux pas me trouver dans la rue avec ma troupe, mes décors et ma pièce prête. Il faut que je passe!

L'ACTEUR, *poli.*

Ah, oui, le théâtre est difficile.

## LA VEDETTE

Je sais bien que vous vous en fichez. Je sais

bien que tout le monde s'en fiche. Je sais bien qu'on se réjouit de me voir écorcher vive!

LES VIEUX CABOTS, *protestant.*

Oh! madame Linda!

LA VEDETTE

Je sais ce qu'on pense de moi, jusque dans ma troupe. C'est entendu : je joue tous les rôles et je flanque les pièces par terre.

L'AUTEUR, *épouvanté, pensant à la sienne.*

Non, non, ne dites pas cela!

LA VEDETTE, *continuant.*

Mais le jour où ce vampire à face d'inspiré m'aura sucé mon dernier sang, le jour où je ne pourrai plus monter de pièces, voulez-vous me dire si le théâtre s'en portera mieux? Je ne crois pas.

L'AUTEUR, *sincère.*

Moi non plus. Et, le plus étrange, c'est que ce forban, cet étriporteur, aime la même chose que nous.

LA VEDETTE

Lui?

L'ACTEUR

Il prolonge la vie de son théâtre. Il avait peut-être avantage à vendre. Il fait des sacrifices pour son malade.

LA VEDETTE, *haussant les épaules.*

Vous êtes absurde.

L'AUTEUR, *tirant sa montre.*

Je vous en prie. Il est trois heures et demie et nous n'avons pas vu dix répliques.

LE RÉGISSEUR

Alors, les pingouins.

*(Les Pingouins remontent sur leurs chaises.)*

LA VEDETTE

Non. Prenons mes scènes.

*(Les Pingouins redescendent, découragés, et s'assoient. La Vedette se pose, les ailes étendues, sur une chaise.)*

LE RÉGISSEUR, *lisant le rôle du Marchand d'oiseaux.*

« Tous ont la tête sous l'aile, mais celle-ci interroge le soir. On dirait qu'elle voit, par delà les quais, naviguer des icebergs. » *(Il prononce « issebergs ».)*

L'AUTEUR, *corrigeant.*

« Aïcebergs ».

LE RÉGISSEUR

Comment?

L'AUTEUR

On prononce « aïcebergs ».

LA VEDETTE, *nerveuse*.

Qu'est-ce que ça fait, puisqu'on lit? (*Au Régisseur:*) Allez à ma réplique.

LE RÉGISSEUR, *lisant*.

... *de son rêve polaire*.

LA VEDETTE, *pas encore sûre de son texte*.

« Ces stupides oiseaux!... Ils se plaignent de leurs cages et tremblent devant les hommes. Moi, c'est la liberté, c'est le vide blanc du ciel qui m'a fait gémir de détresse. J'ai voulu retrouver la chaleur de la race terrestre. Et j'ai voleté autour de cette prison d'osier jusqu'à ce qu'une main au sang tiède m'y enfermât... » (*A l'Auteur, qui s'agite:*) Quoi? Ce n'est pas le texte?

L'AUTEUR

Si, si.

LA VEDETTE

Alors, qu'est-ce qu'il y a?

L'AUTEUR, *tourmenté, tourmentant*.

« Le vide blanc du ciel »... « Une main au sang tiède »... Il faudrait suggérer la nostalgie de son existence de femme-oiseau... le mystère de cette vie d'amour sur la banquise avec un homme. La diction ne vous sera d'aucun secours ici, au contraire. Cela doit venir d'ailleurs.

LA VEDETTE, *rapidement*.

Je cherche mon texte. La nostalgie viendra plus tard. (*Au Régisseur:*) Enchaînons.

## LE RÉGISSEUR

Voilà le Marchand d'oiseaux. (*Un acteur est entré du fond. Il semble exténué. Il a un geste d'excuse et de confusion.*) Vas-y. Allons, mes petits...

LE MARCHAND D'OISEAUX, *peu sûr de lui.*

« Allons, mes petits... la nuit vous rendra... ce que je vous ai pris... Rêvez d'espace! »

## LE RÉGISSEUR

Et tu fermes!

LE MARCHAND D'OISEAUX, *qui ne comprend pas.*

« Es-tu ferme? » A qui est-ce que je dis ça?

## LE RÉGISSEUR

Tu mets les volets.

## LE MARCHAND D'OISEAUX

Ah! pardon.

(*Il fait le geste de poser les volets.*)

## LE RÉGISSEUR, à l'Acteur.

Le Marin.

(*L'Acteur s'est composé un visage et une démarche. Il « passe » devant la boutique. Le Marchand d'oiseaux le laisse passer.*)

L'ACTEUR, *s'arrêtant.*

C'est là que tu m'accroches, vieux.

## LE MARCHAND D'OISEAUX

Oui. Pardon.

L'ACTEUR

Reprenons.

LE MARCHAND D'OISEAUX, *bas, au Régisseur.*  
Les premiers mots?

LE RÉGISSEUR, *même jeu.*

*Eh bien, matelot...*

*(Le jeu de scène recommence.)*

LE MARCHAND D'OISEAUX

« Eh bien, matelot, toujours dans tes songes?  
Toujours veuf de ta femme aux poils blancs? »

LE RÉGISSEUR

Plumes! Plumes!

LE MARCHAND D'OISEAUX

« ...aux plumes blanches? » (*S'excusant:*) Ne  
m'en veuillez pas, madame Linda, je tourne de-  
puis ce matin, sept heures!

LA VEDETTE

C'est le tort que vous avez.

LE MARCHAND D'OISEAUX

Je suis complètement abruti.

LA VEDETTE

Oui. Enchaînez, enchaînez.

LE MARCHAND D'OISEAUX

Merci. « ...aux plumes blanches? Toujours à  
la recherche de tes enfants aux becs roses? »

L'ACTEUR, *animé d'une puissance et d'une conviction qui contrastent immédiatement avec la médiocrité des autres acteurs.*

« Ce ne sont pas des songes. Deux hivers et deux étés, dans la hutte où ceux du bateau m'avaient laissé, elle a partagé mon lit d'eider. Elle était femme pour le plaisir et mouette pour les élans de son âme insatiable. Un jour, à la fin du troisième printemps, avançant à la pointe du promontoire avec ses enfants, elle leur dit : « Souvenez-vous que vous êtes de la race des oiseaux et les fils du vent. » Aussitôt, ses bras redevinrent des ailes, les corps de mes petits se couvrirent de plumes et tous trois s'envolèrent dans le brouillard en poussant des cris aigus... »

L'AUTEUR, *à mi-voix.*

Bien, très bien.

LE MARCHAND D'OISEAUX

« Ce matin, il y en a une qui est venue tourner autour de ma boutique. On aurait dit qu'elle voulait se faire prendre. Je l'ai mise dans une cage. »

*(Jeu de scène. L'Acteur est en face de la Vedette qui ouvre les bras.)*

L'ACTEUR

« C'est elle ! »

LA VEDETTE, *criant.*

« Jarl ! Oh ! Jarl ! Je te cherche depuis que je t'ai quitté. » *(Jeu de scène. Ouverture de la cage.)*



*La Vedette en sort. Elle déclame.)* « Je suis revenue là-haut, à la saison des nuits claires. J'ai volé autour de la hutte. J'ai suivi les bateaux qui redescendaient vers le Sud. Et, toujours, dans le sillage, au-dessus des mâts, j'appelais: « Jarl! Jarl! » J'ai longé les grèves, survolé les falaises en criant: « Jarl! Jarl! » Je ne peux plus vivre avec mes semblables. Je ne peux plus respirer qu'entre des bras d'homme. »

*(Elle tombe dans les bras de l'Acteur.)*

L'AUTEUR, *désolé.*

Ça n'y est plus. C'était mieux ce matin.

LA VEDETTE, *agacée.*

Quoi? Qu'est-ce qui vous manque?

L'AUTEUR

L'émotion. C'est ici que le drame se noue. Si l'on n'est pas pris à ce moment-là, on ne le sera jamais. Et l'on ne peut pas être pris si vous...

LA VEDETTE

Si je...?

L'AUTEUR, *bas.*

Si vous déclamez.

LA VEDETTE

Je ne peux rien donner en répétant, je vous l'ai déjà dit. L'émotion! L'émotion! Soyez tranquille, j'en ai plus qu'il n'en faut, de l'émotion. *(A l'Acteur:)* C'est vrai, c'en est même idiot: je

me mets devant le public — comme cela — et je pleure, je pleure sans pouvoir m'arrêter!.. Mais pas quand je répète, naturellement.

L'AUTEUR, *un peu rassuré.*

Je vous demande pardon.

LA VEDETTE

Oui... Seulement, n'interrompez pas. C'est cela aussi qui m'empêche de donner. (*Au Régisseur:*) Qu'est-ce qui passe, maintenant?

LE RÉGISSEUR, *lisant.*

*Les Pingouins sont réveillés.*

*(Ils remontent sur leurs chaises.)*

LA VEDETTE

Ah! c'est ici? (*A l'Auteur:*) Eh bien, non, il ne faut pas réveiller les Pingouins.

L'AUTEUR

Pourquoi?

LA VEDETTE

Parce que, si vous les réveillez, je ne peux plus jouer la scène.

L'AUTEUR

Pourtant... c'est indispensable!

LA VEDETTE

Je vous assure que c'est impossible. Voyons, Montescourt, est-ce que vous pourriez jouer, vous, avec deux rigolos qui battent des ailerons dans votre dos?

L'ACTEUR

Oh! moi... ils ne me font pas rigoler.

LA VEDETTE

Ça me gêne, ça me distrait. Et puis ça détourne de moi l'attention du public.

L'ACTEUR, *à la Comédienne, entre ses dents.*

Tant mieux, sapristi!

LE VIEUX CABOT, *que personne n'écoute.*

On pourrait peut-être n'en réveiller qu'un?

L'ACTEUR

Malin, va!

LE RÉGISSEUR, *le crayon à la main.*

Alors, nous ne réveillons plus les Pingouins?

LA VEDETTE

Non, non! Laissez-les dormir.

L'AUTEUR, *éclatant.*

C'est terrible!

LA VEDETTE

Quoi? Qu'est-ce qui est terrible?

L'AUTEUR, *au supplice.*

Peu à peu... tout ce qui n'est pas vous... tombe, s'en va, s'effrite. Je dis que c'est terrible.

LA VEDETTE

Ah! vous êtes torturant, vous savez!

*(Depuis un moment, l'Accessoiriste est entré par le fond, apportant le cartonage muni d'une lyre neuve. Il est enchanté de lui-)*

*même et montre la silhouette réparée au Régisseur qui lui fait signe de disparaître. Mais l'Accessoiriste a un peu bu. Il est heureux de faire admirer son travail. Il s'avance en scène pendant la discussion.)*

L'ACCESSOIRISTE

Madame Linda... j'ai réparé le poète!

LA VEDETTE

Qu'est-ce qu'il veut encore, celui-là?

L'ACCESSOIRISTE

Le poète, madame Linda. Je lui ai refait sa lyre!

*(Tous les acteurs rient.)*

LA VEDETTE, *exaspérée.*

Voulez-vous me foutre le camp? *(Au Régisseur qui s'épuise en signaux inutiles.)* Enfin, vous voyez bien que cet homme a bu.

*(Geste d'impuissance du Régisseur.)*

L'ACTEUR, *prenant l'Accessoiriste par l'épaule et l'emmenant doucement vers la sortie.*

Mai oui.. il a bu son petit coup... C'est pour cela qu'il est fier de son travail.. et content de nous le montrer.. Va, mon fils, va fabriquer des lyres aux poètes en sirotant ton grog... Tu fais de meilleure besogne que nous... et je voudrais bien être à ta place.

RIDEAU.

## DEUXIÈME TABLEAU

*La scène, le lendemain de la répétition générale. Fragments de décors rappelant la banquise.*

*Parmi les accessoires, des cages d'osier.*

*Il est quatre heures de l'après-midi. A droite, le Machiniste lit un journal. L'Accessoiriste, qui dormait, se réveille, bâille et s'approche du Machiniste.*

---

L'ACCESSOIRISTE

Il y a quelque chose sur l'*Intran*?

LE MACHINISTE

Ah! qu'est-ce qu'ils prennent!

L'ACCESSOIRISTE

Tu as vu *Comœdia*?

LE MACHINISTE

Oui. N'était pas rigolo.

L'ACCESSOIRISTE

Il a bien écrit sur la pièce, *Comœdia*, très bien écrit.

LE MACHINISTE

Celui-là, au moins, il est rigolo. Ecoute: (*Il lit.*)

« *Mme Linda, par l'ampleur de sa voix et par son volume corporel, nous a suggéré l'existence d'une espèce de mouette inconnue de nos climats, d'une mouette géante, solidement empennée et qui n'a manqué d'envergure qu'autant que l'art dramatique était en cause.* »

L'ACCESSOIRISTE

Mais... on se fout d'elle!

LE MACHINISTE

Oui. C'est vaseux, mais c'est rigolo.

L'ACCESSOIRISTE, *pouffant.*

Ah, oui, c'est rigolo!

LE MACHINISTE, *imitant la Vedette.*

« Jarl! Jarl! » (*Il voit l'Auteur entrer du fond.*)  
Tention! V'là le père pingouin!

(*L'Auteur porte bas et semble soucieux d'éviter les contacts. Il va s'asseoir à gauche. Le Machiniste a replié le journal. L'Accessoiriste s'étend sur un meuble. L'Acteur entre du fond. Il serre la main à l'Auteur avec sympathie.*)

L'AUTEUR

Je ne vous ai pas assez remercié. Ce qui a pu être sauvé l'a été par vous et par Germaine.

L'ACTEUR

Il y a des gens qui se rendent compte de ce qui s'est passé.

L'AUTEUR

Vraiment?

L'ACTEUR

On m'a dit: « C'est une œuvre d'émotion et de poésie jouée par une femme sans émotion ni poésie. »

L'AUTEUR

Oui. Elle a fait de la diction.

L'ACTEUR

Nous en ferons tous dans une semaine. Rien n'est contagieux comme ces belles articulations.

L'AUTEUR

Pensez-vous que malgré la critique.. la pièce tienne un peu?

L'ACTEUR

Oui.. Une trentaine de salles honorables.

L'AUTEUR

Dire qu'à la fin du deux j'ai cru que ça colle-rait!

L'ACTEUR

Moi pas. Je voyais son gros œil inquiet nous suivant de la coulisse et je pensais: « Paris ne marchera jamais pour une mouette pareille. » Si Germaine l'avait jouée, nous aurions tenu six mois.... Voilà le théâtre, mon cher. C'est pour cela qu'il me dégoûte.

LE DIRECTEUR, *entrant, à l'Auteur.*

Eh bien, vous êtes content?

## L'AUTEUR

La presse est mauvaise, surtout pour Linda.

## LE DIRECTEUR

Ah ! ils ne l'ont pas ratée !... Et ce n'est pas fini. Vous allez voir la petite presse, les canards de coulisses, les hebdomadaires trimestriels tout dévoués à l'art dramatique !... J'en connais qui vont reparaitre exprès pour l'éreinter ! C'est bien sa faute. Auprès de la critique, de la vraie critique, il n'y avait rien à faire... Mais les autres... toute cette vermine bon enfant qui vit en somme sur le cuir des femmes et qui a son importance... ça ne demande qu'à se laisser influencer. J'avais dit à Linda de m'établir un petit budget spécial. Pas de la publicité niaise, mais des arrosages particuliers dont j'étais seul à pouvoir me charger. Une quinzaine de billets que j'aurais glissés dans des goussets bien choisis. Je ne dis pas qu'on l'aurait couverte de roses, mais enfin, ce serait resté banal. Elle n'a rien voulu savoir. Elle se méfie de moi. Elle croit que j'aurais gardé l'argent. Vous verrez le résultat ! Elle n'aura que ce qu'elle mérite. Enfin, voyons, on ne se colle pas des plumes sur les fesses et sur le ventre et partout, quand on n'a plus dix-huit ans et qu'on est un peu importante. Ou alors, on prend ses précautions. Linda est bien gentille, et vous savez que je l'aime tout plein. Mais elle a deux gros défauts : d'abord, elle est sordide en affai-



res, ah, ça, sordide!... Et puis elle ne se voit pas!  
(*A la Vedette qui vient d'entrer du fond :*) Eh bien, ma pauvre amie, que dites-vous de cette presse?

LA VEDETTE

Rien. Je ne l'ai pas lue. Vous savez que je ne la lis jamais.

LE DIRECTEUR

Cette fois, vous auriez dû.

LA VEDETTE

On m'a dit qu'ils étaient assez rosses.

LE DIRECTEUR

Déchainés, ma chère. Et ça ne fait que commencer!

LA VEDETTE

Evidemment : je ne suis pas comme certaines de mes camarades. Je ne couche pas avec eux.

LE DIRECTEUR

De vous, ce n'est pas cela qu'on attend.

LA VEDETTE

Je ne les invite pas à dîner.

LE DIRECTEUR

Pas cela non plus. D'ailleurs, ce qui a paru ce matin n'est pas tellement injurieux... C'est ce qui va venir qui me préoccupe.

LA VEDETTE

Ce qui va venir?

## LE DIRECTEUR

Eh bien, oui, les petits influençables. Je vous avais prévenue... J'en ai vu hier dans mon bureau... Tous ces gars-là connaissent votre situation de fortune. Alors, quand ils ont su que vous alliez jouer une partie délicate, ils ont espéré, attendu. Comme ils n'ont rien vu venir, ils ont été déçus... Et ils vous le feront sentir... A moins que vous ne changiez d'avis... Il serait peut-être encore temps.

LA VEDETTE, *furieuse.*

Non, non! N'essayez pas de me faire croire qu'on peut acheter la presse. Je l'aurais fait depuis longtemps, si c'était possible. Vous mettriez l'argent dans votre caisse, vous mendieriez des articles de complaisance aux malheureux qui espèrent placer des pièces chez vous et vous me répondriez que pour 15.000 francs, je ne pouvais pas espérer davantage. Voilà!

LE DIRECTEUR, *riant, aux autres.*

Quand je vous disais qu'elle se méfiait de moi! Elle a encore bon bec, notre mouette! (*A la Vedette.*) Allons dans mon bureau.

## LA VEDETTE

Pour quoi faire?

## LE DIRECTEUR

Décider des mesures à prendre, mon petit oiseau.

LA VEDETTE

Des mesures?

LE DIRECTEUR

Pour remplir la salle, car elle va être aussi déserte que votre banquise!

L'AUTEUR

Il n'y a pas de location?

LE DIRECTEUR, *haussant les épaules.*

Pourquoi y en aurait-il? (*A la Vedette:*) Venez.

LA VEDETTE, *obstinée.*

Non, non, non. Je ne parle plus affaires avec vous. Appelez mon administrateur.

LE DIRECTEUR

Bon. Je vais toujours faire marcher les billets de faveur. Mais, cette fois, ce sera dur, vraiment dur. (*Il sort, puis se retournant, à l'Auteur :*) Ah! lisez donc *Le Moniteur de la chasse*, la semaine prochaine. Il sera très bon pour vous. Tous ces oiseaux de mer, ça les a violemment excités.

L'AUTEUR

Que peut-on faire?

LA VEDETTE

Peuh! il cherche à m'intimider!

L'AUTEUR

Mais s'il n'y a pas de location?

LA VEDETTE

Il y a un petit mouvement. Deux cents francs, tout à l'heure.

L'AUTEUR

Deux cents francs!

LA VEDETTE

Attendez. Il y a des pièces qui partent à la dixième, d'autres à la vingtième, d'autres à la cinquantième.

L'AUTEUR

A la cinquantième?

LA VEDETTE

Ceïa s'est vu... Naturellement, si vous vous entêtez à conserver le dernier tableau... nous n'avons rien à espérer.

L'AUTEUR, *excédé.*

Oh! vous revenez encore là-dessus!

LA VEDETTE

Mon cher, tout le monde est venu me le dire :  
« Faites-lui couper son dernier tableau ».

L'AUTEUR

Et on est venu me dire, à moi... (*Se maîtrisant.*) Non, rien.

LA VEDETTE

Vous n'avez donc pas senti le froid, au baisser du rideau?

## L'AUTEUR

Le froid? C'est sur votre banquise que je l'ai senti.

## LA VEDETTE

Oh! laissez ce genre de plaisanteries aux critiques.

L'AUTEUR, *brutal.*

Quoi? Il y a tout de même eu six rappels à la fin de la pièce. Tandis que votre mort sur la glace... n'a pas porté.

LA VEDETTE, *amère et ironique.*

Et, bien entendu, j'en suis responsable? Il ne vous est jamais venu à l'esprit que la scène de ma mort pouvait être faible et ampoulée... manquée? Non! Eh bien, je regrette, mais c'est une idée qui est venue à quelques personnes, je vous l'assure!

## L'AUTEUR

Pourquoi voulez-vous finir la pièce sur cette scène-là, si elle est mauvaise?

## LA VEDETTE

Parce que, bonne ou mauvaise, j'en fais quelque chose. Parce que, si vous consentiez à la développer un peu, comme je vous le demande depuis un mois, j'en ferais quelque chose de brillant. Mais non, pour être agréable à une demoiselle qui veut finir la pièce, vous préférez compromettre la soirée.

L'AUTEUR

Moi? Je... Mais je n'ai jamais...

LA VEDETTE

L'innocence vous va très bien. Et ce n'est pas un crime de céder aux instances d'une jeune personne qui aime à briller. Seulement, c'est avec des concessions pareilles qu'on fiche les pièces par terre. Il fallait pourtant que ce fût dit!

L'AUTEUR, *dans une colère désordonnée.*

Des concessions? Qu'on fiche les pièces par terre? Et c'est vous... (*Criant :*) Vous ne comprenez donc pas ce qui est arrivé?

L'ACTEUR, *s'interposant.*

Allez dans votre loge, Linda... N'attendez pas qu'éclate le tonnerre de la vérité.

LA VEDETTE, *se laissant conduire dans sa loge.*

Oh! je n'en ai pas peur de la vérité. Je n'en ai jamais eu peur! Je n'ai peur que des auteurs prétentieux et influençables. Vous verrez ce que nous ferons, dans huit jours, avec son chef-d'œuvre! Pas trois cents francs. Et j'en ai dépensé deux cent mille!

(*Elle sort.*)

L'AUTEUR, *arpentant la scène.*

Ah! l'épouvantable cabotine.

L'ACTEUR

Elle croit aimer le théâtre et c'est elle qu'elle aime. Nous en sommes tous un peu là!

L'AUTEUR

Non, pas vous, pas moi, pas Germaine.

*(Le Régisseur entre du fond avec une pile de billets de faveur. Il en tend un paquet au Machiniste.)*

LE RÉGISSEUR

Billets de faveur.

*(Le Machiniste fait une mine dégoûtée en les mettant dans sa poche. Le Régisseur en donne à l'Acteur.)*

L'ACTEUR

Déjà!

LE RÉGISSEUR, *soupirant.*

On fait marcher les listes dès ce soir.

L'ACTEUR

Les armateurs, les arpenteurs, les avocats et les architectes?

LE RÉGISSEUR, *donnant un paquet à l'Auteur.*

Eh, oui.

L'ACTEUR, *révant.*

Les bijoutiers, les bottiers, les bandagistes...

LE RÉGISSEUR

Et la suite.

L'ACTEUR

S'ils viennent...

L'AUTEUR, *soupesant ses billets.*

C'est vraiment trop... Je ne saurais à qui les distribuer.

## LE RÉGISSEUR

Venez voir la salle dans quelques jours... Ça vous donnera de l'imagination. Je vais tamponner, moi.

*(Il s'installe à sa table et tamponne les billets de faveur.)*

L'ACTEUR, devant lui.

Il serait bien plus pittoresque de les classer par infirmités ou par maladies. Les borgnes, les bossus, les boursouflés et les boutonneux ! Quelles salles !

*(La Comédienne est entrée. Elle tend deux télégrammes à l'Auteur.)*

## LA COMÉDIENNE

Voici deux télégrammes. Ils étaient chez le concierge.

L'AUTEUR, très surpris, après avoir lu ses télégrammes.

C'est curieux. La pièce est achetée pour l'Allemagne et l'Angleterre.

L'ACTEUR

J'en suis heureux, mon cher, vraiment heureux.

L'AUTEUR

Malgré l'accueil. C'est surprenant.

*(Le Régisseur est sorti de la régie. Il donne*



*un paquet de billets à la Comédienne et retourne tamponner.)*

L'ACTEUR

Tout n'est peut-être pas perdu. Je vais faire partir mes billets. (*Désignant la loge de la Vedette.*) Et ne coupez la fin sous aucun prétexte. Pas de faiblesse, hein?

(*Il sort.*)

LA COMÉDIENNE

Elle voulait?

L'AUTEUR

Oui. Elle a encore essayé.

LA COMÉDIENNE

Je m'y attendais... Elle ne me parle plus. Vous êtes malheureux?

L'AUTEUR

Je ne sais pas encore. Je crois que oui. Je rage aussi, par moments. J'ai rêvé qu'une grosse mouette obstinée me déchiquetait à coups de bec.

LA COMÉDIENNE

Je n'ai pas dormi. Vers trois heures, j'ai failli venir chez vous. Je n'ai pas osé parce que j'ai pensé que vous n'étiez peut-être pas seul.

L'AUTEUR

J'étais seul.

LA COMÉDIENNE

Si elle prenait conscience de ce qu'elle a fait,

elle se tuerait... J'ai voulu me tuer pour moins que cela. Quand j'avais dix-huit ans, Maeterlinck m'a confié un manuscrit. Je l'ai perdu dans un taxi. Je me serais jetée à l'eau si une amie ne m'en avait empêché. Nous sommes allées en pleurant raconter le malheur au poète, qui nous a traitées de folles. Il possédait trois copies du manuscrit!

L'AUTEUR

Une artiste doit être prête à donner sa vie pour un manuscrit perdu. Il est bon, il est doux que vous existiez.

LA COMÉDIENNE

Venez prendre le thé.

L'AUTEUR

Allons. (*Il touche un fragment de décor. Il embrasse du regard le plateau désert, les cintres d'où pendent les châssis.*) Ce n'est pourtant que de la toile peinte... C'est un plancher comme les autres... de vieux châssis poussiéreux... Pourquoi le monde changerait-il de visage, si cela disparaissait?

LA COMÉDIENNE

Le monde ne changerait peut-être pas de visage... Mais nous ne pourrions plus y vivre.

(*Ils sortent. Le Régisseur tamponne toujours.*)

RIDEAU

## ACTE II

---

### PREMIER TABLEAU

*Le couloir des premières loges dans un grand théâtre moderne de Berlin.*

*L'obscurité est presque complète. On distingue à peine le demi-cercle que forment les portes tapissées d'argent des loges. L'Auteur et la Comédienne s'avancent de gauche, à petits pas.*

---

L'AUTEUR

Magnifique théâtre.

LA COMÉDIENNE

Je ne vois rien.

L'AUTEUR

Je parle de l'entrée. Ces surfaces nues et ces plaques d'argent. Quand je pense à la misère ou au luxe vieillot de chez nous.

## LA COMÉDIENNE

Moi, j'ai trouvé que l'entrée avait l'air d'un coffre-fort.

## L'AUTEUR

D'un coffre-fort?

## LA COMÉDIENNE

Ou d'une casemate blindée. Il me semblait que si j'appuyais sur un bouton, ces plaques de métal bougeraient, glisseraient et se refermeraient sur moi.

## L'AUTEUR

N'allons pas plus loin, puisque le concierge nous a dit que le metteur en scène me rejoindrait ici.

## LA COMÉDIENNE

Pourquoi ne veut-il pas que tu ailles dans la salle? Essaie de voir. Ouvre la porte d'une loge.

L'AUTEUR, *entr'ouvrant une porte et regardant dans la salle.*

On répète les décors.

LA COMÉDIENNE, *même jeu.*

Pas les tiens.

## L'AUTEUR

Non, c'est une autre pièce. Qu'est-ce que cela peut être, ces tubes de nickel?

## LA COMÉDIENNE

Je ne sais pas. On dirait une énorme cage.

L'AUTEUR

Et cet échafaudage, avec des plates-formes?

LA COMÉDIENNE

Il ressemble à ceux qu'on voit dans les petites villes de chez nous et qui servent aux exercices des pompiers.

L'AUTEUR

C'est vrai. Et ce trapèze?

LA COMÉDIENNE

Oh! le trapèze est un trapèze. Mais la cage n'est peut-être pas une cage. Ce pourrait être un orgue.

L'AUTEUR

Tu crois?

LA COMÉDIENNE

Ou une forêt.

L'AUTEUR

Non.

LA COMÉDIENNE

Stylisée, bien entendu.

L'AUTEUR

C'est assez beau. Mais je me demande ce qu'on peut bien jouer là dedans.

LA COMÉDIENNE

Moi aussi.

*(Brouhaha de voix dans la salle.)*

L'AUTEUR, *fermant la porte.*

Nous sommes peut-être indiscrets. Embrasse-moi.

*(Il lui prend un baiser.)*

LA COMÉDIENNE, *se dégageant et souriant.*

Non. Il ne faut pas qu'on surprenne l'auteur français en train d'embrasser sa maîtresse dans l'ombre d'un couloir.

L'AUTEUR

Tu crois que je perdrais mon prestige?

LA COMÉDIENNE

Certainement. Ils ne conçoivent pas le talent sans la solennité. Il ne leur viendra jamais à l'idée qu'un poète connu puisse être, dans la vie, un homme beaucoup plus jeune que son âge... et qui attache à ma personne l'importance que tu y attaches.

L'AUTEUR

Ce matin, en te regardant dormir, je te remerciais de m'avoir suivi. Chaque fois que je débarque dans une capitale étrangère, je frissonne de peur et d'abandon. Je me dis : « Mais combien absurde est devenue ma vie ! Pourquoi courir après mes drames aux quatre coins de l'Europe, comme après des enfants échappés ! » Ici, je n'ai pas eu peur.

## LA COMÉDIENNE

Parce que je suis là?

## L'AUTEUR

Oui. Et puis, ces longues heures de chemin de fer vers le nord, il me semble qu'elles m'ont rapproché du climat de ma pièce. J'ai l'impression qu'elle sera mieux comprise ici qu'à Paris... Tu te rappelles ces vols de mouettes qui nous saluaient de leurs cris déchirants, pendant l'excursion d'hier?

## LA COMÉDIENNE

Oui.

## L'AUTEUR

Le train longeait ces étangs gelés sous la brume. C'est de rage qu'elles criaient, de fureur et de famine. C'est de bon augure pour la pièce, cette rencontre de mes personnages affamés.

LA COMÉDIENNE, *lui touchant la joue.*

Il ne faut pas qu'on sache ici que le poète français est un enfant superstitieux.

## L'AUTEUR

Bah! je ne crois pas à la malveillance de ces gens-là, moi. J'ai confiance dans leur amour du travail, dans les progrès de leur technique. La scène tournante sera bien commode, pour passer de la banquise chez la femme du pêcheur! Et la lumière! J'ai entrevu des appareils extraordi-

naires. Je suis sûr qu'ils obtiendront cette lueur crémeuse, ce soleil de derrière les brumes que je décris dans la brochure.

LA COMÉDIENNE

Espérons.

L'AUTEUR

Tu as l'air sceptique.

LA COMÉDIENNE

Je les connais. J'ai joué à Berlin en tournée. Je les admire, mais je les redoute un peu.

L'AUTEUR

Pourquoi? Les coupures? Les petits changements? Je sais que c'est leur habitude. Je m'y résigne d'avance. Je n'ai tout de même pas la prétention d'être traité avec plus de respect que leurs propres classiques!

LA COMÉDIENNE

Pourquoi le traducteur n'est-il pas venu te voir à ton hôtel?

L'AUTEUR

Je n'en sais rien. Il sera, sans doute, à la répétition. (*Une forte lumière diffuse se répand dans le couloir.*) Ah! voici du nouveau.

(*Un personnage imposant paraît à droite. C'est le metteur en scène, le professeur Putsch. Il porte sur un corps puissant une tête brutale aux yeux d'illuminé. Une au-*



*réole de cheveux rouges. Ses gestes péremptoires et sa démarche sont d'un agitateur populaire plutôt que d'un artiste.)*

PUTSCH, *la main tendue.*

Vous êtes l'auteur?

L'AUTEUR

Oui... Monsieur Putsch?

PUTSCH, *rectifiant*

Professeur Putsch.

L'AUTEUR, *avec gentillesse.*

Monsieur le professeur... je suis heureux que vous mettiez ma pièce en scène. Je vous remercie d'avance pour ce que vous avez fait. (*Présentant la Comédienne.*) Mlle Germaine Bailleul, une comédienne française.

(*Putsch a un bref hochement de tête. Elle salue.*)

LA COMÉDIENNE

Je vous laisse.

(*Elle entre dans une loge.*)

PUTSCH

Vous connaissez mes tendances?

L'AUTEUR

Pas avec précision. C'est la première fois que...

PUTSCH, *l'interrompant.*

Le théâtre, pour moi, c'est un acte, un mouvement, un *putsch*. Le drame, c'est une suite d'explosions, un feu de salve, que je dirige sur la foule. Le théâtre, qui n'est pas explosion, feu de salve, mouvement révolutionnaire, il est mort... et qu'il pourrisse.

L'AUTEUR, *qui écoute attentivement.*

C'est très intéressant.

PUTSCH

Les mots, pour moi, ce sont les balles et les shrapnells que je tire à bout portant dans la salle. Mes explosifs sont un amalgame de cris, de gestes, de taches colorées et d'étincelles électriques.

L'AUTEUR, *poli, mais décontenancé.*

Je vous comprends... Je crois vous comprendre.

PUTSCH

Ce qu'il faut comprendre, c'est ce qui est mort au théâtre. J'ai expulsé de la scène quelques cadavres, monsieur.

L'AUTEUR, *avec une nuance d'inquiétude.*

Ah, oui?

PUTSCH

Le dialogue, d'abord. Ces modulations interminables, ce jeu de bouche qui, pour les auteurs

du passé, représentait le drame. Ensuite, ce qu'on appelle, à tort, sentiment, poésie, émotion... ce que j'appelle, moi, des « pompes à larmes ». Voilà ce que j'ai balayé du théâtre.

## L'AUTEUR

Vous voulez dire que vous avez trouvé d'autres moyens d'expression?

## PUTSCH

Le moyen d'expression du canon, c'est le projectile, n'est-ce pas? Eh bien, ici, nous tirons le canon. Nous arrosons la foule d'obus incendiaires... Porter la flamme dans les poitrines, faire de chaque spectateur une torche ardente, un brûlot qui mettra le feu à la vieille baraque sociale, voilà, pour moi, la mission du théâtre. Avez-vous compris?

L'AUTEUR, *toujours poli.*

C'est très clair... et c'est une conception qui peut se défendre... Ce qui m'étonne... c'est que vous ayez pu l'appliquer à ma pièce. (*Souriant.*) Une pièce qui se passe dans les glaces... ne me semble pas posséder ces vertus incendiaires.

PUTSCH, *fronçant les sourcils.*

Entre mes mains, monsieur, la farine peut devenir du salpêtre et la glace, de la dynamite.

## L'AUTEUR

Je suis tout de même curieux de savoir...

PUTSCH

Ah, vous êtes un auteur curieux? Eh bien, venez à la répétition. Vous n'y reviendrez peut-être pas.

L'AUTEUR

Pourquoi?

PUTSCH, *avec un sourire cruel.*

En général, chez moi, les auteurs ne reviennent pas à leurs répétitions.

L'AUTEUR, *tremblant.*

Vous avez fait... beaucoup de coupures?

PUTSCH *le regarde un instant, puis reprend.*

Votre pièce, voyez-vous, c'était... un conte de Noël pour les enfants d'autrefois... Un jouet, garni d'oiseaux en coton, de flocons de neige en ouate. Elle contenait pourtant l'étincelle, mais il fallait la faire jaillir. Je crois que j'ai réussi.

L'AUTEUR

Dites-moi la vérité... Il y a... de grands changements?

PUTSCH

Peuh!... Sont-ce des changements? Du point de vue du poète, attaché au langage... Oui, sans doute.

L'AUTEUR

Au moins, la traduction est-elle bonne?

## PUTSCH

Je n'en sais rien. La traduction, pour moi, c'est la toile de fond devant laquelle j'établis mes batteries. Aucune importance.

## L'AUTEUR

Aucune importance?

## PUTSCH

Mes spectacles ne durent jamais plus d'une heure quarante. Alors, les àneries et les platitudes qu'aligne le traducteur pendant trois heures de texte n'ont vraiment plus d'importance pour moi.

L'AUTEUR, *épouvanté.*

Une heure quarante!

## PUTSCH

Croyez-vous que le public supporterait plus longtemps mon pilonnage d'artillerie? Mais, monsieur, ils se dresseraient dans la salle et se mettraient à hurler! J'ai monté *Macbeth* en vingt-huit minutes. Impression formidable.

L'AUTEUR, *respirant avec peine.*

Vous me voyez très ému... et un peu effrayé.

## PUTSCH

Existe-t-il un auteur qui ne soit ni ému, ni effrayé!

L'AUTEUR

Comment sont les acteurs?

PUTSCH

J'en suis content. J'ai trouvé, pour le rôle principal, une mime tout à fait remarquable.

L'AUTEUR

Une mime? Et comment parle-t-elle?

PUTSCH

Elle ne parle pas, monsieur. Elle gémit, elle glapit.

L'AUTEUR

Vous n'avez pourtant pas remplacé les neufs cents lignes de texte de la mouette par des glapissements!

PUTSCH

Si, monsieur. Et j'ai remplacé la mouette par une guenon, comme j'ai remplacé vos oiseaux de mer par des chimpanzés, des serpents et des tigres. Des bêtes qui inquiètent l'homme, ou l'épouvantent; des bêtes qui tuent l'homme, ou sont tuées par lui. Quel ascendant voulez-vous prendre sur le spectateur d'aujourd'hui avec une idylle? Il baille aux rêves, comme à l'amour. Il est féroce et a soif d'horreur. Eh bien, j'ai dégagé la tragédie cachée sous l'idylle. De votre fade marchand d'oiseaux, j'ai fait un bestiaire de Singapour. Votre marin pour demoiselles de pensionnat : c'est un chasseur de fauves. Il a vécu dans la jungle avec une guenon. Pas une gue-

non changée en femme, *nein!* Une vraie guenon! Et ce ne sont pas de poétiques rêveries qui le lancent à sa recherche, non, monsieur! C'est l'odeur perdue de sa femelle sauvage, le souvenir des nuits de rut et de massacre. Mon chasseur, c'est l'homme moderne qui retrouve sa puissance dans la bestialité! C'est par là seulement que votre pièce pouvait soulever le spectateur moderne, lui rendre sa force ancestrale. Quand, à la fin, le chasseur crève les yeux à la guenon, je sais que le goût du sang se réveillera dans la salle. Oui, le vieux sadisme originel frémira de nouveau dans les moelles! Sentez-vous, maintenant, ce qui manquait à votre pièce? Allons, ne faites pas cette figure et venez voir la répétition. C'est très beau, je vous assure! (*Il entr'ouvre la porte d'une loge. On entend des glapissements et un bruit de tam-tam.*) On répète la danse des singes.

L'AUTEUR, *sans voix.*

La danse des singes!

PUTSCH

*Ia*, chez le bestiaire. J'ai remplacé vos absurdes pingouins par des ouistitis. Vous verrez les petits acrobates que j'ai découverts. Vous verrez!

(*Epouvanté, muet, l'Auteur se laisse entraîner vers la scène. Au moment de sortir, il se ravise et va ouvrir la porte de la loge où se trouve la Comédienne.*)

L'AUTEUR

Germaine!

LA COMÉDIENNE, *sortant de la loge, tranquilisée.*

C'est une autre pièce.

L'AUTEUR, *affolé, criant.*

Non, c'est *La Mouette*! Ils en ont fait une gue-  
non! Il y a des singes qui dansent! Des fauves,  
des serpents! Viens vite!

LA COMÉDIENNE

Mais c'est impossible...

L'AUTEUR

Ce sont des sauvages, tu entends? Des sau-  
vages!

*(L'Auteur et la Comédienne sortent derrière  
Putsch qui rit aux éclats.)*

RIDEAU



## DEUXIÈME TABLEAU

*Obscurité, pendant laquelle on entend les glapissements et le bruit du tam-tam. Puis :*

---

### LA VOIX DE PUTSCH

*Halt! (Les bruits cessent.) Fraulein Gerda, ich will keine Stimme, keine Musik in ihre Klagen. Das ist ein RUF! Sie sollen perverse zu sein. Perverse!*

### LA VOIX DE LA GUENON

*Ach, Professor, glauben sie das es leicht ist perverse zu sein auf einem Gerüst? Es bewegt sich! Es zittert! Das ist schrecklich!*

### PUTSCH

*Wir werden es fest machen. Noch einmal!*

### LA VOIX DE L'AUTEUR

*Non!*

### LA VOIX DE PUTSCH

*Qu'est-ce que c'est?*

*(La lumière a monté peu à peu, révélant un lieu sans caractère, sans meubles, un espace entouré de tentures et proche de la*

*scène. L'Auteur, Putsch et la Comédienne entrent.)*

L'AUTEUR, *furieux.*

Je dis non ! Cette absurdité, cette folie ne sera pas !

PUTSCH, *bon enfant.*

Comme il serait agréable que vous soyez mort !

L'AUTEUR

Comme il serait agréable que vous ne fussiez jamais né !

PUTSCH

Maïs, bon Dieu, attendez donc d'avoir vu la pièce pour protester. C'est un petit divertissement plastique. Une introduction dynamique. Ce n'est pas la pièce. Attendez.

L'AUTEUR

Merci. J'en ai assez vu, assez entendu. Cette femme à tête de singe qui se démène en haut de son échafaudage, qu'est-ce que c'est ?

PUTSCH

C'est la guenon qui remplace votre mouette.

L'AUTEUR

Pourquoi pousse-t-elle des cris ? *Hullûlulu !*  
Qu'est-ce que ça veut dire ?

PUTSCH

Je vous ai déjà prévenu que la guenon ne par-

lait pas. Si vous aviez la patience d'écouter tranquillement Mlle Gerda Strom, vous constateriez à quelle formidable intensité d'érotisme atteint avec elle le langage inarticulé.

(*La Guenon entre.*)

L'AUTEUR, *épouvanté, à la Comédienne.*

Elle est vraiment hideuse!

LA GUENON

*Was?*

L'AUTEUR

On dirait un véritable singe!

LA GUENON, *très nerveuse, à l'Auteur.*

Je comprends français, vous savez?

L'AUTEUR

Je n'ai pas voulu vous désobliger, mademoiselle.

LA GUENON

Monsieur le professeur, il dit je dois être perverse. (*Au Professeur :*) Eh bien, je jure c'est très difficile être perverse en haut d'un échafaudage qui remue! *Schrecklich!* (*A l'Auteur.*) Et il dit je dois faire gymnastique en même temps! Comme cela. (*Elle exécute des mouvements de gymnastique, bondissant sur place et se grattant. Elle pousse son cri pour finir.*) *Hullûlulul!*

L'AUTEUR, *reculant devant elle, dans une terreur physique, comme en présence d'un animal sauvage.*

C'est un véritable cauchemar!

LA GUENON

Si je joue perversité, je peux pas faire gymnastique. Et si je fais gymnastique, je peux pas jouer perversité. *Unmöglich.*

*(Elle se retire au fond, essayant des mouvements.)*

PUTSCH

Eh bien, voilà. Elle a parlé. Soyez content.

L'AUTEUR

Vous n'êtes pas en cause, mademoiselle. Je demande qu'on m'apporte la traduction.

PUTSCH

Baldman!

LE RÉGISSEUR, *avec un fort accent.*  
*Ia, Herr Professor.*

PUTSCH

Tâchez de me trouver la traduction de la pièce.

LE RÉGISSEUR, *apparaissant.*

Elle n'est plus au théâtre, monsieur le professeur. Elle doit être chez vous.

PUTSCH

C'est possible.

L'AUTEUR

Je demande un texte... une brochure de conduite... les mots que vous leur faites dire.

PUTSCH

Ils n'en disent pas beaucoup, vous savez.

L'AUTEUR

Justement. C'est ce dont je veux m'assurer.

LE RÉGISSEUR

Voilà le traducteur.

*(Le Traducteur entre et tend un manuscrit à l'Auteur.)*

L'AUTEUR

Vous étiez là, monsieur? Pourquoi n'intervenez-vous pas? Pourquoi laissez-vous commettre ces infamies?

LE TRADUCTEUR

Monsieur le professeur m'empêche de parler... Et il veut m'interdire l'accès du théâtre. *(Putsch rit très fort.)* Comme poète, monsieur, je tiens à vous dire deux choses : primo, j'ai traduit votre œuvre intégralement, avec amour, avec piété. *(Designant son manuscrit.)* Il ne manque pas une réplique. Tout y est. Secundo : j'associe mon indignation à la vôtre quand je vois le traitement qu'on vous inflige.

*(Il lui serre la main.)*

## L'AUTEUR

Maïs, monsieur, vous auriez dû m'avertir... ou suspendre les répétitions.

## LE TRADUCTEUR

Et de quel droit, monsieur? De quelle autorité?

## L'AUTEUR

Vous êtes mon représentant, mon défenseur, puisque vous avez donné à ma pensée la forme de votre langage. Vous êtes poète, vous aussi. Les mots que vous avez mis à la place des miens, vous devrez y tenir comme je tiens aux miens.

## LE TRADUCTEUR

Et que faire, monsieur, avec des gens qui prétendent que le règne des mots est fini? Qui préfèrent une culbute à un beau vers et qui font danser des singes quand il faudrait que les âmes échangeassent leurs secrets? (*Putsch, la Guenon et le Régisseur rient.*) Que faire, monsieur? J'ai moins d'autorité dans ce théâtre que le dernier des machinistes. Voyez-les rire de moi!

## PUTSCH

*Schluss!* L'intermède du traducteur a assez duré!

L'AUTEUR, exaspéré, à *Putsch*.

Vous êtes des barbares, des chimpanzés, plus sales et plus stupides que ceux que vous parodiez! Je ne signerai pas vos ordures!

PUTSCH

Du calme!

L'AUTEUR

Pas sous mon nom! Jamais! Jamais!

PUTSCH

Fini pour aujourd'hui. Demain, onze heures.  
Tableau suivant.

LA GUENON

Alors, *Professor*, je joue perversité, ou gymnastique?

PUTSCH

Les deux. Les singes sont à la fois pervers et élastiques.

LA GUENON

Je suis une comédienne. Je ne suis pas un singe!

PUTSCH

Vous deviendrez.

(*Le Régisseur, la Guenon et le Traducteur sortent.*)

L'AUTEUR

Et maintenant, j'attends votre réponse. De quel droit? De quelle autorité?

PUTSCH

Du droit qu'ont les vivants sur les morts. Nous sommes peut-être des barbares, mais nous vivons. Vous êtes un distingué poète français,

mais vous avez le petit inconvénient d'être mort. Vous n'êtes plus qu'une momie bourrée de mots. Et si des hommes pleins de sang galvanisent votre poussière, ne les injuriez pas. Remerciez-les, monsieur ! Alors, vous n'avez pas encore compris que les tirades, les sentiments et la poésie ne peuvent plus nourrir les estomacs ? Non ? Dites-moi si les Anglais mangent encore beaucoup de Shakespeare, les Espagnols beaucoup de Calderon et les Allemands beaucoup de Goethe.

#### L'AUTEUR

Les Français, pour parler comme vous, mangent encore du Molière et du Racine et du Corneille !

#### PUTSCH

Oui. Pour combien de temps ? L'Europe est en train de dégurgiter ses génies dramatiques. Ils ne passent plus qu'à cause de la sauce. La sauce que nous cuisinons. Si je n'avais pas joué *Macbeth* dans une tour en nickel, avec des costumes en celluloïd, le public ne l'aurait pas écouté. Je monterai *Phèdre*, un jour, avec un jazz et en trois tableaux. Grâce à moi, les jeunes gens de ce pays sauront au moins que Racine a existé.

#### L'AUTEUR

Méfiez-vous du public. Ne soyez pas trop sûr de son abaissement. Je nie qu'il soit tombé où vous dites. Vous lui prêtez vos tares, votre igno-



rance et votre grossièreté. Il peut vous chasser demain de la scène, comme vous en chassez aujourd'hui l'écrivain. D'où venez-vous? Qui êtes-vous, pour détrôner les poètes? Vous sortez des coulisses, des parties obscures du théâtre. Il y a vingt ans, votre rôle était d'indiquer les entrées et de frapper les trois coups. Et maintenant, vous taillez dans Shakespeare comme dans une vieille houppelande!

PUTSCH, *gémissant*.

Shakespeare est long, terriblement long.

L'AUTEUR

Vous affublez *Macbeth* de costumes en celluloid!

PUTSCH

Mais c'est une belle matière, le celluloid!

L'AUTEUR

Vous étouffez sous le jazz la musique de Racine.

PUTSCH

Racine est ennuyeux, si ennuyeux!

L'AUTEUR

Qu'arriverait-il au prêtre qui remplacerait l'Évangile par une chansonnette et communiquerait avec des berlingots? Il serait rossé par les fidèles, n'est-ce pas? Eh bien, il y a encore au

théâtre quelques milliers de fidèles qui ne laisseront pas profaner leurs dieux ! Prenez garde !

PUTSCH

Mais les dieux sont morts, mon pauvre monsieur, asphyxiés par la benzine, assourdis par la T. S. F., abrutis par le cinéma !

L'AUTEUR

Si vraiment Shakespeare et Racine commencent à s'effacer de la conscience des hommes, laissez-les partir en silence. Ne rouvrez pas leurs cercueils. N'exhibez pas leurs squelettes. Si *Macbeth* et *Phèdre* ne doivent survivre que grâce à vos compressions et à vos explosions, périssent *Macbeth* et *Phèdre* ! Moi, je sais qu'ils revivront, dès que vous serez balayés du théâtre.

PUTSCH

Ah ! vous sortez du passé, avec vos jolies phrases et vos mains indignées ! Très sympathique, mais vraiment suranné.

L'AUTEUR

Pour ce qui est de ma pièce... vous la jouerez comme elle est écrite.

PUTSCH, *levant les bras.*

Avec la banquise, les pingouins et toute cette volaille, quand je suis depuis trois semaines dans mes singes ? Vous voulez rire.

L'AUTEUR

Comme elle est écrite, ou je la retire.

PUTSCH

Et mes frais de décors? J'ai engagé une fortune sur votre pièce!

L'AUTEUR

Je la retire!

PUTSCH

Elle m'appartient. Je l'ai achetée et payée!

L'AUTEUR

Vous n'avez pas acheté mon honneur d'écrivain.

PUTSCH

Ne soyez donc pas sentimental.

L'AUTEUR

Je vous ferai interdire par les tribunaux de représenter cette ordure.

PUTSCH, *riant*.

Tâtez un peu de nos tribunaux! Vous m'en direz des nouvelles!

L'AUTEUR

Et si je m'adresse à la police, elle ne fermera pas votre théâtre, le jour de la première?

PUTSCH, *même jeu*.

Essayez.

## L'AUTEUR

Alors, il ne me reste plus qu'à déposer un explosif dans la salle, un vrai?

PUTSCH, *lui posant la main sur l'épaule.*

Ma foi, oui.

L'AUTEUR, *se dégageant rudement.*

Je vous communiquerai ma décision... Vous aviez raison, tout à l'heure. Il vaudrait mieux être mort. Venez, Germaine.

*(Ils sortent.)*

PUTSCH

Je te ferai danser, moi, petit Parisien... et plus haut que mes singes, tu verras!

RIDEAU.

## TROISIÈME TABLEAU

*Derrière un décor, le soir de la première.*

*C'est la fin de la représentation. L'Auteur et la Comédienne écoutent les réactions de la salle. On entend des applaudissements.*

---

LA COMÉDIENNE

Dix rappels.

L'AUTEUR

Non, douze. J'ai compté. C'est incroyable.

LA COMÉDIENNE, *l'œil fixé à une fente du décor.*  
Et ce n'est pas fini. Ecoute.

L'AUTEUR

Cela devient de plus en plus chaud.

LA COMÉDIENNE

C'est Putsch qui salue.

L'AUTEUR

La brute ! Comment ose-t-il ?

LA COMÉDIENNE

La guenon a retiré sa tête. Elle envoie des baisers aux galeries.

L'AUTEUR

Ces gens sont fous.

LA COMÉDIENNE

On crie : « L'auteur ! »

L'AUTEUR, *avançant.*

On crie : « l'auteur » ? (*Se ravisant.*) Ah ! non.  
Je ne me montre pas.

LA GUENON, *entrant, sa tête à la main, dans  
l'exaltation de la victoire et cherchant à  
entraîner l'Auteur.*

Vous ! Ils veulent vous ! *Kommen sie ! Kommen  
sie schnell !*

L'AUTEUR, *se débattant.*

Mais non ! C'est vous !

LA GUENON

Vous ne les entendez pas crier : *Autor ! Autor !*  
Venez saluer ! Venez remercier « poublikum » !

L'AUTEUR

Mais je ne veux pas. Je ne suis pour rien dans  
cette idiotie.

PUTSCH, *entrant, épanoui.*

Vite, vite, mon cher ! Le public vous réclame !

L'AUTEUR

Jamais ! Faites saluer vos acrobates, vos élec-  
triciens, qui vous voudrez, mais pas moi !

PUTSCH, *l'empoignant.*

Vous n'allez pas me saboter ma victoire, non?

L'AUTEUR

Prenez garde. Je lui dirai ce que j'ai sur le cœur, à votre public.

PUTSCH, *le poussant en scène.*

Bravo! Ils ne comprennent pas le français et ils adorent le scandale! En avant!

*(Une recrudescence des applaudissements et des clameurs salue son entrée en scène.)*

LA GUENON, *sautant sur place, éperdue.*

Enfin, un vrai succès! Le premier depuis un an! Hullûlulu!

LA COMÉDIENNE, *pressante, à Putsch.*

Il ne faut pas qu'il parle au public! Empêchez-le!

PUTSCH

Parler? Il salue. Il tremble des pieds à la tête. Il est bouleversé de joie, comme nous tous.

LA COMÉDIENNE

De joie? D'indignation, oui.

PUTSCH

Un auteur indigné contre une salle qui l'acclame? Existe pas, chère demoiselle! Existe pas au monde.

LA COMÉDIENNE, *regardant.*

Il salue trop. Ramenez-le.

PUTSCH

Laissez-le donc savourer son mélange, que diable!

LA COMÉDIENNE

Je sais qu'il souffre. Allez le chercher, je vous en prie.

PUTSCH

*Gut! Ich gehe!*

*(Il passe en scène. Clameurs. Des spectateurs enthousiastes commencent à pénétrer dans les coulisses.)*

LE SPECTATEUR,

*un gros homme barbu et congestionné.*

*Wunderschön! Fabelhaft! Ein grosse Stück!*  
(*A la Guenon:*) Où est l'auteur?

LA GUENON, *se jetant dans ses bras.*

En scène. Il salue encore.

LE SPECTATEUR,

*à Putsch qui rentre, tenant l'Auteur par le bras.*  
Bravo, professeur! Ça, c'est un *putsch*!

L'EXCENTRIQUE, *une dame*

*en smoking, monocle d'émeraude, entrant.*

Où est-il? Où est-il? (*A l'Auteur:*) Vous me voyez, monsieur, et vous vous dites peut-être:



« Voilà une femme jeune, et charmante, et élégante. » Eh bien, non, monsieur, je suis un homme ! Un homme entre deux âges. Un homme cruel et même un peu sadique... Je suis votre bestiaire !

L'AUTEUR, *la tête dans ses mains.*

Mon bestiaire, maintenant ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

L'EXCENTRIQUE, *regardant la comédienne.*

Vous m'avez décrite sans me connaître. C'est miraculeux ! J'ai fait, dans ma vie, presque malgré moi et sans savoir pourquoi, des choses dont j'avais horreur ! Eh bien, je me sens percée à jour, comprise jusqu'aux moelles... et même justifiée ! Votre bestiaire vous dit merci, d'homme à homme !

L'AUTEUR

Mais, madame, le bestiaire, dans ma pièce...

L'EXCENTRIQUE, *l'interrompant.*

C'est une grande figure. La plus cruelle, mais la plus vraie de la pièce ! Croyez-moi, monsieur, croyez-moi !

L'AUTEUR, *renonçant.*

Oui, madame... Oui, monsieur...

L'EXCENTRIQUE, *avisant la Guenon.*

Et cette guenon ! Quelle cruauté ! Quel sadisme !

LA SPECTATRICE, *une dame agitée, entrant.*

*Ach, Professor*, quels explosifs, ce soir ! Nous sommes complètement déchiquetés.

LE SPECTATEUR, *à l'Auteur, lui serrant les mains.*

Monsieur, vous êtes la force et la jeunesse de la France. Je vous salue très bas.

L'AUTEUR, *désorienté, entre les larmes, la colère et la joie.*

Merci, monsieur, moi aussi. Pourtant, laissez-moi vous dire...

LA SPECTATRICE, *emphatique, l'interrompant.*

Vous êtes pervers, mais grand !

LE SPECTATEUR

Je suis un homme paisible, un homme d'études. Eh bien, monsieur, (*il fixe la Guenon*) vous m'avez rendu mon âme ancestrale.

LA SPECTATRICE

Il est pervers, mais grand !

LE SPECTATEUR, *le doigt levé, tripotant la guenon.*

Et moderne avant tout.

LA SPECTATRICE, *religieusement.*

Oui, moderne avant tout. Ah, monsieur, ces cris de l'instinct ! Ce hullûlulu de la guenon ! Toute l'âme barbare en quatre syllabes !

L'AUTEUR, *protestant avec désespoir.*

Mais ce n'est pas moi qui... Je vous expliquerai...

LA SPECTATRICE, *s'écrasant contre lui.*

Inutile. Tout le monde a compris. Merci, cher poète. Mes mains dans les vôtres.

L'AUTEUR

C'est un affreux malentendu. Il faut pourtant qu'on sache...

PUTSCH, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien, sommes-nous encore des sauvages?

L'AUTEUR, *étourdi, se dégageant.*

Oui, plus que jamais.

LA SPECTATRICE, *à la Comédienne.*

Il est pervers, mais grand!

LA COMÉDIENNE

Mais non, madame, il n'est pas pervers!

LE TRADUCTEUR, *entrant de droite, en tourbillon, le souffle court, à l'Auteur.*

Il y a là... un critique... qui demande si dans votre pensée... la jungle est symbolique... Que faut-il lui dire?

L'AUTEUR

Dites-lui que sa bêtise, que leur bêtise à tous est symbolique!

PUTSCH

*Nein! Nein! Nein!*LE TRADUCTEUR, *au désespoir, sortant.*

C'est un critique important... et qui ne comprend pas la plaisanterie.

L'AUTEUR, *criant, exaspéré et cherchant à sortir.*

Mais je ne plaisante pas! C'est intolérable! J'aimerais mieux des sifflets. Emmenez-moi!

UN PHOTOGRAPHE, *se précipitant, son appareil à la main.*

Un moment, je vous en prie!

L'AUTEUR

Ah, non, pas ça! Germaine, partons! Pas ça! Pas ça!

*(Mais le Photographe a braqué son appareil. Putsch immobilise l'Auteur d'une étreinte puissante. Il lui passe un bras autour du cou et prend la pose à ses côtés. Après une crispation douloureuse de ses traits, l'Auteur réussit à offrir à l'opérateur le sourire béat qu'il attend.)*

PUTSCH

Petit délicat, vous mangerez de la gloire allemande malgré vous!

*(Déclat de l'appareil.)*

RIDEAU.

## ACTE III

---

### PREMIER TABLEAU

*A Paris. La scène du théâtre, l'après-midi.*

*Le Directeur cause avec l'Américain.*

---

L'AMÉRICAIN

Je pense que cette fois vous êtes devenu raisonnable; vous avez dû manger... au moins 600.000, depuis octobre.

LE DIRECTEUR, *accablé.*

A peu près.

L'AMÉRICAIN

Alors, quel jour signons-nous mon contrat?

LE DIRECTEUR

Ecoutez... Je ne veux pas encore vendre.

L'AMÉRICAIN

Oh? Vous avez trouvé un auteur à saigner?

Une poule? Une mouette, peut-être? *All right.*  
J'attendrai.

LE DIRECTEUR

Je veux faire une dernière tentative.

L'AMÉRICAIN

Auprès de qui?

LE DIRECTEUR

Personne ne croit à l'amour que j'ai pour la chose que j'essaie de faire vivre ici. Je monte *la Tempête*, de Shakespeare, sans combinaison, sans femme payante. Servir un chef-d'œuvre pour le plaisir. Je sais que j'en suis encore capable. S'il y a, dans Paris, soixante mille personnes à qui la poésie soit nécessaire...

L'AMÉRICAIN, *l'interrompant.*

Il y a pas.

LE DIRECTEUR

...j'aurai sauvé mon théâtre... et peut-être quelque chose de plus que mon théâtre. Si l'expérience échoue, ce sera la fin de cette vieille maison... et pas seulement de cette vieille maison.

L'AMÉRICAIN

Quand passez-vous?

LE DIRECTEUR

Dans un mois.

L'AMÉRICAIN

Je reviendrai... dans un mois et quatre jours.  
Bonsoir.

*(Il sort. L'Acteur, qui est entré du fond depuis un moment, s'approche du Directeur et lui serre la main.)*

L'ACTEUR

C'est bien, ce que vous faites là, patron. C'est vraiment bien.

LE DIRECTEUR

Puis-je compter sur vous pour jouer Prospero?

L'ACTEUR

Parbleu!... et à demi-cachet. Pour presque rien.

LE DIRECTEUR

Merci. Nous répétons demain. Croyez-vous qu'on vienne?

*L'ACTEUR, avec un geste du poing  
dans la direction de la salle.*

Tant pis pour ceux qui ne viendront pas. Ceux qui ne viendront pas seront des...

LE DIRECTEUR

Savez-vous où est Germaine?

L'ACTEUR

Je crois qu'elle tourne.

LE DIRECTEUR

Je l'ai convoquée. Pas de réponse.

L'ACTEUR, *désignant l'Auteur qui entre.*

Notre ami nous donnera certainement de ses nouvelles.

*(Il sort par le fond, en serrant, au passage, la main de l'Auteur.)*

L'AUTEUR, *qui a entendu, au Directeur.*

Elle sera là d'un moment à l'autre. Elle doit rentrer par le train de 2 heures. Je lui ai téléphoné votre appel à Arcachon.

LE DIRECTEUR

Qu'est-ce qu'elle fait, à Arcachon?

L'AUTEUR

Du grand art, comme vous pensez. *(Haussant les épaules.)* Elle tourne un film, la malheureuse.

LE DIRECTEUR

Elle sera contente de jouer dans *la Tempête*?

L'AUTEUR

Bien sûr. J'ai été très ému d'apprendre que vous montiez *la Tempête*.

LE DIRECTEUR

Pour un patron de meublé, c'est tout de même une fin honorable, n'est-ce pas?

L'AUTEUR

Une fin?



## LE DIRECTEUR

Ma barque s'est alourdie depuis que nous ne nous sommes vus... Et vous? De gros succès à l'étranger, m'a-t-on dit?

## L'AUTEUR

Oh, des succès fondés sur de si tristes malentendus!

## LE DIRECTEUR

Comme tous les succès, mon vieux, ne vous plaignez pas.

## L'AUTEUR

J'ai vu *la Mouette* devenir, à Berlin, chez Putsch, une pornographie exotique. A Londres...

## LE DIRECTEUR

A Londres?

## L'AUTEUR

Ils en ont fait un conte de Noël... Une idylle pour nursery, une espèce de pantomime avec des clowns costumés en ours blancs, qui faisaient la culbute sur un tapis de neige... La censure trouvait les scènes d'amour inquiétantes... Il m'a fallu discuter avec un fonctionnaire impayable qui voulait savoir « ce qui se passait au juste » entre l'homme et la mouette! Mes explications furent jugées insuffisantes et les scènes, remplacées par des ballets. Oui, des ensembles entraînants où la mouette — multipliée sous les traits de vingt girls innocentes — ouvrait et fermait les ailes en débitant la chansonnette. Et les pin-

gouins ! Il y en avait ! Au moins deux douzaines, qui battaient de l'aileron en cadence, pour la joie des enfants. Eh oui, j'ai vu cela...

LE DIRECTEUR

Vingt-quatre pingouins ! Ils ont des sous, en Angleterre !

L'AUTEUR

En Italie, la pièce est devenue un drame de la banquise. Le marin partait en dérive sur un glaçon. Le vent soufflait *terribilmente*. La glace craquait *orribilmente*... Et au dernier acte, le marin, affamé, mangeait la mouette !

LE DIRECTEUR

Non !

L'AUTEUR

J'ai vu cela. Et j'ai bu le cinzano de la victoire avec mes interprètes... Oui, notre barque s'est alourdie.

LE DIRECTEUR

Viendront-ils voir *la Tempête* ?

L'AUTEUR

Qui sait ? Ils fréquentent encore les églises. Ils absorbent encore leur dose de musique et de peinture. C'est la poésie qui a l'air de mourir en eux. Le grand être impalpable qui habitait les hommes d'autrefois s'en va des hommes d'aujourd'hui. Il ne peut sans doute plus respirer dans nos rues.

LE RÉGISSEUR, *qui vient d'entrer.*

Patron, le décorateur vous attend dans votre bureau.

LE DIRECTEUR

J'y vais. (*A l'Auteur :*) Votre banquise va devenir l'île de Prospero. Je ne peux tout de même pas faire de folies. Nous ne sommes pas en Angleterre.

(*Il sort avec le Régisseur.*)

L'AUTEUR, *seul, regardant la scène vide.*

Il va faire bon, ici, pendant quelque temps.

(*La Comédienne entre par le fond. L'Auteur va à elle et l'embrasse.*)

LA COMÉDIENNE

Il monte toujours *la Tempête*? Il n'a pas changé d'avis?

L'AUTEUR, *riant.*

Non. Il veut mourir en beauté... Contente?

LA COMÉDIENNE

D'en être? Oui. Même pour un petit rôle... Je me sens... Je ne sais pas... comme une rescapée.

L'AUTEUR

C'était très dur, là-bas, à Arcachon?

LA COMÉDIENNE

Nous attendions le soleil pour tourner. Or, il pleuvait un jour après l'autre. Il fallait bien attendre... attendre que le temps change et qu'un

photographe puisse opérer. Pour ne pas devenir trop tristes, nous lisions des pièces de théâtre à haute voix dans le salon de l'hôtel. Nous étions comme des oiseaux égarés.

L'AUTEUR, *qui l'a écoutée avec tendresse.*  
Je suis heureux que tu aies retrouvé ton nid.

LA COMÉDIENNE

Quand répète-t-on?

L'AUTEUR

Demain.

LA COMÉDIENNE

Quel bonheur!

L'AUTEUR

Tu sais ton rôle?

LA COMÉDIENNE

Il n'est pas bien long. Dommage que je ne puisse pas jouer Ariel! Quand j'y pense, je ne sais quelle chaleur m'entre dans la poitrine... Je me sens des flammes au bout des doigts et une force magique pour anéantir la bêtise!... Ah, comme j'aurais lancé de bon cœur mes chiens aux trousses de Caliban! Comme j'aurais mené la chasse! Je l'aurais pincé moi-même jusqu'au sang!

L'AUTEUR, *hochant la tête, souriant.*

Pourvu que Caliban... ne soit pas aussi dans la salle.

RIDEAU.

## DEUXIÈME TABLEAU

*Pendant le « noir » on entend les applaudissements d'une fin d'acte, applaudissements assez tièdes qui vont en décroissant. Tandis que la lumière monte, (lentement), les applaudissements repartent, plus tièdes encore, pour un second rappel et vont en décroissant pour se terminer lorsque l'éclairage est donné. On voit la première galerie du théâtre pendant une représentation de la Tempête. Six spectateurs seulement. Un Garçon boucher éclatant de santé dans son veston trop étroit. Un jeune Employé de magasin et une Midinette. Un peu plus loin, un Commerçant d'une cinquantaine d'années et sa femme. L'homme est replet, sûr de lui. Il porte une jaquette. Barbiche et impériale. La femme est une créature effacée, assez corpulente. Une Dame de boutique. Elle a fait toilette et ses manières sont devenues cérémonieuses. Elle est l'invitée de l'Ouvreuse qui entre et se tient debout derrière elle.*

---

### LE COMMERÇANT

Ouf!

LE GARÇON BOUCHER

Chouette... c'est quand même fini ! Tout ça, c'est de l'hystérisme.

L'EMPLOYÉ, *à la Midinette.*

Comment trouves-tu ça ?

LA MIDINETTE

C'est la barbe. Mais il y a un artiste qui est distingué.

L'EMPLOYÉ

Lequel ?

LA MIDINETTE

Prosper. Celui qui a la robe en velours.

L'EMPLOYÉ

Prospero... (*Hochant la tête.*) Il n'est pas franc.

LA MIDINETTE

Je ne dis pas qu'il est franc. Je dis qu'il est distingué.

LE GARÇON BOUCHER, *s'étirant.*

Mince alors... ça manque de poules.

LA MIDINETTE

La pièce est de qui ?

L'EMPLOYÉ, *consultant son programme.*

« Shakesspéar ».

LA MIDINETTE

Mais, dis donc, celle où il y avait un revenant

des fossoyeurs, une dingo... et puis le type en noir qui avait le cafard...

L'EMPLOYÉ

Oui. C'est du même.

LA MIDINETTE

Ah, zut, alors... Tu aurais dû te renseigner.

L'EMPLOYÉ

Pleure pas, va. Samedi, je t'emmènerai au cinéma.

LE GARÇON BOUCHER

Y en aura peut-être, à l'acte suivant.

L'EMPLOYÉ

De quoi?

LE GARÇON BOUCHER

Des poules.

LE COMMERÇANT, *à sa femme, soupirant  
et tirant son journal.*

Je t'avais bien dit qu'on s'embêterait. Tu as voulu venir quand même.

LA COMMERÇANTE

A cause du titre. On ne pouvait pas savoir qu'elle durerait cinq minutes, leur tempête.

LE COMMERÇANT

Çà! ils l'ont bien loupée.

## LA COMMERÇANTE

Quand je pense à celle du Châtelet... Tu te rappelles ces vagues ! J'en avais froid dans le dos.

## LE COMMERÇANT

Moi, ce qui me fout le plus en rogne, c'est la pièce.

## LA COMMERÇANTE

Evidemment, il n'y a pas beaucoup de sentiment. Et ce n'est pas très drôle non plus.

## LE COMMERÇANT

Est-ce qu'on peut s'intéresser aux histoires d'un bonhomme qui se croit enchanteur ?

## LA COMMERÇANTE

Qui est-ce qui se croit enchanteur ?

## LE COMMERÇANT

Celui qui cause trop : le type à la robe longue. Tu n'as donc pas écouté ?

## LA COMMERÇANTE

Ah... Prospero ?

## LE COMMERÇANT

Oui, Prospero, celui qui cause trop. C'est effrayant, les âneries qu'il peut dire. Il est aussi embêtant que ta mère.

## LA COMMERÇANTE

Moi, il y en a un qui ne me déplaît pas trop.



LE COMMERÇANT

Ariel?

LA COMMERÇANTE

Non, Caliban. Il me rappelle mon grand-père.

LE COMMERÇANT

Si on veut.

*(Il se plonge dans son journal.)*

L'OUVREUSE, *s'excusant avec distinction.*

Je suis désolée, vous savez. Je n'aurais pas dû vous inviter. Chaque fois que je vous envoie des billets, vous tombez mal.

LA DAME, *aimable, polie.*

Mais non, pas du tout. La semaine dernière, c'était très joli. La pièce m'a tiré des larmes.

LA MIDINETTE

Remarque, Edouard! Chaque fois que ton patron t'offre un billet de faveur, on est refaits.

L'EMPLOYÉ

Il n'en recevrait pas, si la pièce était bonne.

LA MIDINETTE

Ou il irait lui-même.

L'EMPLOYÉ

C'est un renseigné.

LA MIDINETTE

On aurait mieux fait d'aller au café... On saurait peut-être le résultat du match de boxe.

## L'EMPLOYÉ

Ne t'en fais pas, va. C'est encore le Français qui va se faire torcher.

## LA MIDINETTE

Tu sais ce qu'il pèse, le nègre? 102. Alors?

## LA DAME

Vous êtes trop exigeante, comme tous les connaisseurs. Moi, je suis déjà contente quand on ne dit pas de gros mots sur la scène. La pièce n'est pas grossière.

L'OUVREUSE, *décisive.*

Elle est mal faite.

## LA DAME

Vous croyez?

## L'OUVREUSE

Oui, la musique joue et puis les acteurs parlent. Ils devraient chanter sur la musique. Ça irait deux fois plus vite.

## LA DAME

Ils ne peuvent peut-être pas.

## L'OUVREUSE

Non, croyez-moi. C'est la pièce qui est mal faite.

## LA COMMERÇANTE

Tu n'es guère aimable. Tu n'arrêtes pas de causer pendant qu'on joue. Et à l'entra'acte... tu lis le journal!

LE COMMERÇANT, *dans son journal.*

Je rattrape le temps perdu. Si j'avais su que c'était si bête, j'aurais amené les enfants.

LA COMMERÇANTE

Pauvres petits!

*(Demi-obscurité.)*

LE GARÇON BOUCHER

Ah! le journal lumineux. Ça, au moins, c'est raisonnable.

L'EMPLOYÉ, *consultant sa montre.*

11 h. 10... Ça fait dans les 8 heures à Chicago. Ils doivent être en train, les boxeurs.

*(Symptômes d'attention parmi les spectateurs.)*

LE GARÇON BOUCHER, *lisant.*

*Le Conseil des ministres a élaboré la déclaration ministérielle qui sera lue demain à la Chambre.*

LE COMMERÇANT

Ils auraient pu reprendre la dernière: elle n'a pas huit jours.

L'EMPLOYÉ, *avec une mine dégoûtée.*

Publicité.

LE GARÇON BOUCHER, *lisant.*

*Le nouveau ministre des Finances, M. Boultingrin.*

L'EMPLOYÉ

Il s'y entend, à pomper le fric, celui-là!

LA MIDINETTE

Ce qu'il a l'air sournois!

LE GARÇON BOUCHER, *lisant*.

*Chicago, 20 h. 32. Le match de boxe va commencer. Une foule évaluée à 200.000 spectateurs a envahi le stade.*

LA MIDINETTE

200.000! C'est pas possible!

L'EMPLOYÉ

Pourquoi? Si leur stade est construit pour?

LE GARÇON BOUCHER, *lisant*

*Les services d'ordre sont débordés. Des accidents se sont produits aux places populaires.*

LA DAME

Ah, les pauvres gens!

LE GARÇON BOUCHER

Toujours les populaires qui trinquent, dans ces cas-là! (*Lisant:*) *Le champion noir Big Bug fait son entrée aux sons de l'hymne américain. Il est salué par une ovation formidable.*

LA MIDINETTE

C'est malin, ça! 200.000 gueulards! Evidemment, qu'on doit les entendre.

LE GARÇON BOUCHER, *lisant*.

*Le champion français Badinar entre après lui, aux accents de la Marseillaise.*

L'EMPLOYÉ

Tiens! Ils lui ont tout de même foutu *la Marseillaise!* Moi, ça m'épate!

LA MIDINETTE

Pourquoi? Le sport est le sport. S'il avait été Boche, on lui aurait foutu *God Save ze quine*. (*Se reprenant :*) Enfin, leur truc à eux.

LE COMMERÇANT

Encore la publicité!

LA COMMERÇANTE

Ça a dû l'émouvoir, Badinar, cette *Marseillaise*.

LE COMMERÇANT, *rêveur*.

Oui.

LA COMMERÇANTE

Rien que d'y penser, je me sens toute chose.

L'OUVREUSE

Je ne suis pas chauvine, vous le savez, mais je donnerais gros pour que le nôtre ait la victoire.

LA DAME

Moi aussi.

L'EMPLOYÉ, *au Garçon boucher*.

Savez-vous combien qu'il pèse, Badinar?

## LE GARÇON BOUCHER

Dans les 85. Big Bug est plus lourd. Y a pas d'erreur.

## LA MIDINETTE

Il pèse 102. (*A l'Employé :*) Crois-tu qu'il ait tout de même des chances, Badinar?

## L'EMPLOYÉ

Aucune. Au troisième, quatrième round, il se fera descendre par le nègre. C'est couru.

## LA MIDINETTE

Toi, Edouard, tu vois tout en noir.

## LE GARÇON BOUCHER

Eh bien, monsieur, Big Bug, je vous le donnerais à 5 contre 1.

## L'EMPLOYÉ

Pas possible!

## LE GARÇON BOUCHER

Parce que Badinar, je l'ai vu boxer, moi, ce type-là. Une garde pareille, il n'y en a pas deux au monde.

LE COMMERÇANT, *à sa femme.*

Tu entends? Ces messieurs disent que le Français a des chances!

## LA COMMERÇANTE

Ah, tant mieux!

## LA DAME

Ils disent que le Français sera vainqueur!

## L'OUVREUSE

Dieu les entende!

L'EMPLOYÉ, *au garçon boucher.*

Le nègre a un gauche vicieux. C'est un co-gneur, un vrai sonneur.

## LE GARÇON BOUCHER

Badinar a une droite foudroyante. Il encaissera tout ce que vous voudrez.

## L'EMPLOYÉ

Moi, je vous dis qu'il se fera mettre en com-pote.

## LA MIDINETTE

Ne t'obstine pas, Edouard.

LE GARÇON BOUCHER, *lisant.*

*Chicago, 20 h. 40... (Un « ah » d'attention dans toute la salle.) Premier round. Badinar bloque plusieurs gauches de Big Bug. Après un corps à corps, Big Bug manque un droit et touche des mains. Badinar réussit à placer un uppercut au cœur.*

## LE COMMERÇANT

Ça se dessine bien.

LE GARÇON BOUCHER, *à l'Employé.*

Hein? Qu'est-ce que je vous disais?

## L'EMPLOYÉ

Parbleu! Premier round. Il se défend encore.

(A l'étage inférieur éclate une voix passionnée : « Bravo, Badinar! » Le Marchand de programmes est venu aux nouvelles. Il s'approche de l'Ouvreuse.)

## LE MARCHAND DE PROGRAMMES

Ça a l'air de gazer!

L'OUVREUSE, *féroce*.

Sale nègre! Je voudrais qu'il lui crève sa coquille.

## LE MARCHAND DE PROGRAMMES

Tu vas fort. Ça ne compterait pas.

## L'OUVREUSE

Il faut qu'il ait sa peau.

## LE MARCHAND DE PROGRAMMES

Oui, mais dans les règles.

## L'OUVREUSE

C'est passionnant! Vous ne trouvez pas?

## LA DAME

J'en suis toute moite. Ça me fait mal.

## LE GARÇON BOUCHER

Ils nous courent, avec leur publicité!

L'EMPLOYÉ, *lisant*.

Deuxième round. Furieux assaut de Big Bug



qui, d'une droite au menton, envoie Badinar à terre pour huit secondes. Hein? qu'est-ce que je vous disais? Est-il sonné, oui ou non?

LE GARÇON BOUCHER

Attendez donc. Ce n'est pas fini. Tiens bon, mon petit gars!

*(Ce cri de l'instinct trouve une répercussion immédiate. On entend des « tiens bon! » à toutes les hauteurs du théâtre.)*

L'OUVREUSE

Quelle brute, ce noir!

LA DAME

Frapper un Français au visage, c'est honteux!

L'OUVREUSE

Ça devrait être défendu par la loi.

LE COMMERÇANT

Huit secondes! C'est formidable ce qu'il a dû encaisser, Badinar!

LE GARÇON BOUCHER

Oui, mais il a encaissé.

L'EMPLOYÉ

Il ne tiendra pas plus de quatre rounds, vous m'entendez? Et encore, je suis généreux.

LA COMMERÇANTE

C'était peut-être une ruse.

L'EMPLOYÉ

Quelle ruse, madame?

LA COMMERÇANTE

Une tactique, pour fatiguer le nègre.

L'EMPLOYÉ, *rigolant*.

Drôle de tactique.

LA MIDINETTE, *à la Commerçante*.

Moi, je pense comme madame. Il fait sûrement exprès. (*Au Garçon boucher :*) N'est-ce pas, monsieur?

LE GARÇON BOUCHER

Il ne fait pas exprès, mais il fatigue le nègre, c'est certain.

L'EMPLOYÉ

Big Bug, c'est du fer.

L'OUVREUSE

Moi, si j'étais Badinar, je lui mettrais un coup bas, pour en finir.

LE MARCHAND DE PROGRAMMES

Et après? Il se ferait disqualifier.

L'OUVREUSE

Disqualifié par des sauvages, est-ce que ça compte?

LA DAME

Il doit être couvert de sang. C'est affreux à penser.

L'OUVREUSE

Oh, ce nègre, je le déteste!

LE COMMERÇANT

Quand ça finira-t-il, cette publicité?

LA COMMERÇANTE

C'est insupportable!

L'EMPLOYÉ, *lisant*.

*Troisième round. Badinar reprend l'offensive avec énergie. Il place deux droites à la tête. Big Bug paraît groggy. D'un swing à la mâchoire, Badinar l'envoie à terre pour six secondes.*

*(Cris et insultes dans toute la salle. Les femmes se sont levées. Cris : « Bravo, Badinar! — Vas-y! Crève-le! — Travaille-lui le foie! — Sonne-le au cœur! »)*

L'OUVREUSE

Ah, oui, qu'il l'assomme!

LE GARÇON BOUCHER, *à l'Employé*.

Mince! Il prend quelque chose, votre nègre.

L'EMPLOYÉ

At-ten-dez la fin!

LA MIDINETTE

Non, mais qu'est-ce qu'il te faut?

LE GARÇON BOUCHER

Six secondes au tapis! Il est sonné, le frère.

## LA COMMERÇANTE

Un swing à la mâchoire. Oh! dis donc, tu le vois cracher ses dents...

## LE COMMERÇANT

Bon Dieu! Elle a dû craquer, sa mâchoire!

## LA COMMERÇANTE

Ce qu'il doit en baver, du raisiné.

## LE GARÇON BOUCHER, à l'Employé.

Deux droites à la tête! Il a les oreilles en choux-fleurs à présent, votre négro.

## L'OUVREUSE

Je suis sûre qu'il va lui crever sa coquille!

## LE COMMERÇANT

Vive Badinar! Vive la France!

## LA DAME

Oui, oui. Vive la France!

## LE GARÇON BOUCHER, à l'Employé.

Cent balles, qu'il le sonne à mort au prochain round!

## L'EMPLOYÉ

Tenu.

## LA MIDINETTE

Mauvais Français! Je voudrais que tu perdes!

*(La sonnette de l'entr'acte. Murmures de déception dans la salle. Roulements.)*

LA COMMERÇANTE

Comment, c'est tout?

LE COMMERÇANT

L'entr'acte est fini. La pièce va continuer.

LA MIDINETTE

Ce qu'on s'en fout, de leur pièce!

LE GARÇON BOUCHER, *se levant avec décision.*

Je veux savoir le résultat. On ne peut pas attendre ici.

L'EMPLOYÉ

Comment faire?

LE GARÇON BOUCHER

Il y a des haut-parleurs sur les boulevards.

L'EMPLOYÉ

Mais pensez-vous que les résultats soient déjà connus?

LE GARÇON BOUCHER

Probable. En tout cas, je ne reste pas ici.

*(Il sort.)*

LA MIDINETTE

Eh, dis donc, on les met?

L'EMPLOYÉ

Tu parles! *(Désignant le Garçon boucher.)*  
D'abord, ce gars-là va me devoir cent balles!

LA MIDINETTE, *sortant, avec une grimace dans la direction de la scène.*

Bonsoir, Prosper!

LE COMMERÇANT, *se levant, irrité.*

Zut, zut, zut! A la gare, l'enchanteur! A la gare, les esprits! A la gare, Caliban!

LA COMMERÇANTE

Non, pas Caliban. Il ressemble à mon grand-père.

LE COMMERÇANT

Tu viens?

LA COMMERÇANTE

Oui. Dormir pour dormir, autant faire ça chez soi.

*(Ils sortent.)*

LA MIDINETTE

Vous ne voulez pas faire comme eux?

LA DAME, *par politesse d'invitée.*

Pas du tout. Je les trouve très mal élevés.

L'OUVREUSE, *soupirant.*

Ils ont de la chance, les payants, ils peuvent aller aux nouvelles.

LE MARCHAND DE PROGRAMMES

Ils sont idiots. On passera les résultats au prochain entr'acte.

*(On frappe plusieurs coups en scène.)*

L'OUVREUSE, à la Dame.

Vous ne voulez pas vous asseoir au milieu, maintenant qu'ils sont partis?

LA DAME

Très volontiers. (*Elle s'installe.*) Au moins, ils ne vont pas revenir?

L'OUVREUSE

Sûrement pas. (*Les trois coups. A elle-même, rêvant :*) Est-ce qu'on nous le dira, s'il lui crève sa coquille?

RIDEAU

## TROISIÈME TABLEAU

*Le plateau, le lendemain de la dernière représentation de la Tempête, qui est aussi le dernier jour du théâtre.*

*(Le Régisseur est en train de vider la régie avec l'aide de l'Accessoiriste. Des casiers, des placards, des planches, ils déménagent des objets hétéroclites, qui s'entassent devant la porte. L'Accessoiriste est sur son échelle, explorant les casiers supérieurs. On a posé sur la scène, à gauche, un appareil de projection cinématographique d'un nouveau modèle qui présente des superstructures compliquées et délicates.)*

---

*L'ACCESSOIRISTE, qui est ivre, laissant tomber une cuirasse en carton.*

*C'est rien. C'est une cuirasse.*

LE RÉGISSEUR

Vraiment, Schmitt, vous auriez pu supprimer le grog, un jour comme celui-ci.



L'ACCESSOIRISTE

Cette besogne-là demande une grande force morale. (*Il retire d'un casier le cartonage qu'il réparait au premier acte.*) Tenez, reconnaissez-vous cela? C'est le poète que j'avais si bien réparé. A quoi bon?

(*Il descend de l'échelle, le cartonage à la main.*)

LE RÉGISSEUR

C'est vide, là-haut?

L'ACCESSOIRISTE

A peu près.

LE RÉGISSEUR

Finissez... Les chiffonniers viennent dans une heure.

L'ACCESSOIRISTE

Les chiffonniers!... Et vous dites que je n'ai pas besoin de force morale.

LE RÉGISSEUR

Je vous dis de vous dépêcher.

L'ACCESSOIRISTE, *sentimental, touchant son cartonage.*

J'aurais voulu l'emporter.

(*Le Régisseur hausse les épaules. L'Accessoiriste remonte. Le Machiniste entre par le fond.*)

## LE RÉGISSEUR

Eh bien, ne te presse pas. Six heures pour « chariotter » des décors!

## LE MACHINISTE

Oh! quoi? Ce n'est pas une première.

## LE RÉGISSEUR

Et ces châssis-là, je vais les emporter sur mon dos?

## LE MACHINISTE

On les « chariottera » demain.

## LE RÉGISSEUR

Demain, le théâtre n'est plus à nous. Il sera dans le plâtre et les maçons. Tout doit être ce soir au magasin.

## LE MACHINISTE

Ce qu'on aura pu trimer, dans cette boîte! Jusqu'au dernier jour!... Vrai, je suis content que le cinéma l'ait avalée.

## LE RÉGISSEUR

Idiot! Il t'avale en même temps. Allons, sors-moi ça!

*(Il ouvre, au fond du théâtre, une haute porte qui donne sur une ruelle crépusculaire. Le Machiniste sort les châssis.)*

L'ACCESSOIRISTE, *sur son échelle, trouvant dans un casier une aile poussiéreuse.*

Oh! l'aile de la mouette, que Mme Linda nous a réclamée pendant un mois.

LE RÉGISSEUR

Je savais bien qu'elle n'était pas perdue!

L'ACCESSOIRISTE, *descendant et considérant l'aile.*

C'était vraiment une trop grosse mouette.

*(Le Régisseur ferme la porte par laquelle on a sorti les décors et revient à l'Accessoiriste.)*

LE RÉGISSEUR, *désignant l'aile.*

Vous la lui porterez ce soir.

*(L'Américain entre.)*

L'AMÉRICAIN

Pas encore débarrassé?

LE RÉGISSEUR

A 8 heures.

L'AMÉRICAIN

Nous voulons trouver les repères du nouvel appareil, avant de commencer les travaux. Tout ce *rubbish* doit être enlevé.

LE RÉGISSEUR

Il le sera.

L'AMÉRICAIN, *désignant l'appareil.*

Veillez à ce que vos hommes n'abîment pas.  
(*Il sort.*)

LE RÉGISSEUR, *à l'Accessoiriste qui contemple, sentimentalement, le tas d'accessoires.*

Rassemblez donc les projecteurs et les boîtes à lumière. Débranchez les garnitures. (*L'Accessoiriste transporte son échelle sous les herses et dévisse une boîte à lumière. Pendant la scène suivante, il sera occupé à ce travail, invisible au haut de son échelle, ou « débranchant » les projecteurs à pied de fer épars sur la scène. Le Vieux Cabot, la Vieille Cabotine et une Petite Actrice, en qui on reconnaît l'Arpète du premier tableau, entrent du fond, portant des valises, leurs boîtes à maquillage, des paquets.*) Il ne reste rien dans vos loges?

LE VIEUX CABOT, *lui remettant la clé de sa loge.*  
Plus un chiffon, plus une photo.

LE RÉGISSEUR, *à la Vieille Cabotine qui est surchargée de paquets.*

Non, mais vous emportez les rideaux, le linoléum et la cuvette?

LA VIEILLE CABOTINE, *émue.*

Vingt-deux ans, mon bon. Vingt-deux saisons dans ce théâtre! Peu à peu, j'avais apporté dans ma loge pas mal de choses à moi... Ça fait tout un petit déménagement.

LA PETITE ACTRICE, *remettant sa clé.*

Moi, je suis bien contente de quitter cette boîte où le courant d'air vous gèle en hiver et où les mauvaises odeurs vous suffoquent en été. Il n'y a pas si longtemps que j'étais dans les modes. Eh bien, je vous jure que, pour l'aération et la propreté, ça ne se compare vraiment pas.

LE VIEUX CABOT

Il est vrai que pour le confort et l'hygiène...

LA VIEILLE CABOTINE

Ne crânez donc pas. Vous n'étiez guère fier, tout à l'heure, en refermant votre porte.

LA PETITE ACTRICE, *avisant l'aile de la mouette.*

Oh! l'aile de la mère Linda! Vous vous rappelez comment qu'elle m'a engueulée, le jour où je lui ai apporté la paire? Eh bien, vous me croirez si vous voulez, c'est ce jour-là que j'ai pris le goût du théâtre!

*(La Costumière entre du fond, des costumes sur les bras.)*

LA COSTUMIÈRE, *au Régisseur.*

J'ai retrouvé un lot de frusques... Je me demande vraiment si ça vaut la peine de les emballer. Elles sont dans un état! Un clochard n'en voudrait pas.

LE RÉGISSEUR, *examinant les costumes.*

Où avez-vous trouvé ça?

## LA COSTUMIÈRE

Dans un placard qu'on n'ouvrait plus... Derrière la penderie de la figuration... Je ne sais même pas ce que c'est.

LE RÉGISSEUR, *identifiant les costumes.*

Celui-ci, c'est un seigneur de *Fantasio*!

## LA PETITE ACTRICE

Un seigneur! C'est pas possible!

(*Les acteurs se sont rapprochés de la Costumière.*)

## LE RÉGISSEUR

Ça vient du *Marchand de Venise*... Celui-là, c'est Fantine, des *Misérables*.

## LA VIEILLE CABOTINE

Fantine! Je l'ai jouée dans le temps. L'année de mes débuts ici. (*Regardant le costume.*) C'est ma robe... c'était ma robe.

LA PETITE ACTRICE, *palpant l'étoffe de la robe.*

Mince, alors!

LE RÉGISSEUR, *à la Costumière.*

Il ne faut rien laisser. Pas un torchon. Pas un papier.

## LA PETITE ACTRICE

Ils sont pleins de mites.

## LE RÉGISSEUR

Mettez du camphre et emballez.

LA COSTUMIÈRE

Je me demande ce que le patron va en faire.

LE RÉGISSEUR

Il a vendu les costumes à une entreprise de tournées.

LA COSTUMIÈRE, *sortant.*

Pauvres tournées!

LE VIEUX CABOT

Moi, je dis : « Pauvre public! » Et on s'étonne qu'en province ils préfèrent le cinéma! Je les comprends.

LA PETITE ACTRICE, *près de l'appareil  
à projections.*

Dites donc, ça a l'air méchant, ce truc-là!

LE VIEUX CABOT

C'est le nouvel appareil américain. C'est le fin du fin. Il y aura le relief, la couleur, tout.

LA VIEILLE CABOTINE, *soupirant.*

Excepté nous.

LE VIEUX CABOT

Avec nous tout entiers. Le relief, pensez donc! Les seins de la petite, là, qui pointeront pour de vrai.

LA PETITE ACTRICE, *riant niaisement.*

Ils crèveront l'écran, quoi!

LA VIEILLE CABOTINE, *hochant la tête.*

Relief ou pas relief, on sera toujours plats comme des ombres. Voilà ce qui me chiffonne.

L'ACTEUR, *est entré du fond, sa valise à la main. Il remet sa clé au Régisseur et s'approche du groupe qui entoure l'appareil. Fronçant les sourcils.*

Déjà?

LE RÉGISSEUR

Ils font des essais dans la soirée.

L'ACTEUR, *frappant le plancher de sa canne.*

Et hier soir, à la même place, Shakespeare! C'est rigolo.

LA PETITE ACTRICE

Un clou chasse l'autre. C'est la vie.

L'ACTEUR

Moi, ce soir, je roulerai vers Bordeaux. Tournée. (*Examinant l'appareil.*) Tout de même, vous ne trouvez pas qu'ils auraient pu attendre notre départ, pour apporter leur mécanique?

LE VIEUX CABOT, *ricanant.* ,

Notre grand Montescourt va nous jouer la scène de l'expulsé récalcitrant!

L'ACTEUR

Pauvre vieux pingouin! Il faut que tu sois bien abruti, bien cynique ou bien innocent, pour rire dans un moment pareil.



## LE VIEUX CABOT

Je suis tout bonnement plus raisonnable que toi. J'accepte l'inévitable. Et puis, je n'ai pas l'impression qu'on nous jette par-dessus bord. Mais non ! Du jour où nous passons tout entiers à l'intérieur de la mécanique, avec nos voix, notre épaisseur et la couleur de nos « moumoutes », nous échappons au naufrage.

L'ACTEUR, *après un silence, rêvant autour de l'appareil.*

Et tes soirées, qu'est-ce que tu en feras ?

## LE VIEUX CABOT

Mes soirées ?

## L'ACTEUR

A l'heure où l'on vient au théâtre, où seras-tu, quand il n'y aura plus de théâtre ?

## LE VIEUX CABOT

Au café... Une petite belote, bien tranquille. Ce n'est pas à dédaigner.

L'ACTEUR, *à la Vieille Cabotine.*

Et vous ?

## LA VIEILLE CABOTINE

Je crois que je resterai chez moi.. Je me reposerai d'avoir tourné toute la journée... Ça ne m'est pas arrivé depuis trente ans, de me reposer le soir. *§. 6. 4*

L'ACTEUR, *bas*.

Moi, je ne saurai vraiment que faire de mon corps, pendant les heures où mon fantôme occupera l'écran.

LE VIEUX CABOT, *riant*.

Ça y est. Il la joue!

LA PETITE ACTRICE

Quoi donc?

LE VIEUX CABOT

La scène de l'expulsé récalcitrant.

L'ACTEUR

C'est pour ne pas rester inoccupé que j'ai accepté cette tournée dans le Midi... Je ne sais pas comment vous êtes faits. Moi, je suis malade, quand je ne joue pas le soir. Je dors mal et j'ai des cauchemars. Je joue en rêve. Je me bats avec du vieux texte. Je perds la mémoire.

LE VIEUX CABOT, *bas*.

Si ce n'était qu'en rêve!

L'ACTEUR

Quoi?

LE VIEUX CABOT

Rien, rien.

L'ACTEUR, *continuant*.

Je joue, enfin, je joue quand même.

LE VIEUX CABOT

Soyons tout à fait sincères, hein? De savoir

qu'avec ce truc-là, il y aura des millions de spectateurs qui nous verront et nous entendront tous les soirs, ça console tout de même de ne plus montrer sa gueule aux vingt-cinq tondus qui sont dans la salle.

LA PETITE ACTRICE

Comme c'est vrai!

L'ACTEUR, *s'exaltant*.

Je me moque des millions d'hommes que je ne verrai pas. Je me moque d'être vu de ceux que je ne tiens pas sous mon regard. Ce qu'il me faut pour vivre, c'est une salle, ou une demi-salle, ou un quart de salle, trente bougres...

LE RÉGISSEUR, *entre ses dents*.

Ils ne sont pas toujours trente!

L'ACTEUR, *continuant*.

Trente bougres à qui je raconte mes petites histoires.

LA VIEILLE CABOTINE

Moi, mon cauchemar, c'est la mémoire. Chaque fois que j'entre en scène, j'ai peur de rester en carafe. Eh bien, j'aime mieux avoir ma sueur froide une bonne fois devant le micro, que tous les soirs devant le public.

L'ACTEUR

Moi aussi, j'ai une mauvaise mémoire. Eh bien, quand je suis en carafe et que l'abruti, là, dans

sa boîte, (*Il désigne le trou du souffleur*) m'envoie n'importe quoi... ou quand j'ai un trou, que je n'entends plus rien du tout... je souffre, je patage, je tire mes pieds de la vase l'un après l'autre, mais c'est dans ces moments-là que je suis vraiment bon. Et quand je les ai eus, avec un cri, avec un mot, avec un geste qui n'était pas dans le rôle, avec quelque chose de nouveau qui est sorti de moi parce que j'étais dans la vase, eh bien, ces jours-là, je suis content d'avoir une mauvaise mémoire. Comprenez-vous? Je suis content de m'être croûté.

(*Il donne une chiquenaude sur les superstructures de l'appareil.*)

LE RÉGISSEUR

Attention, pas toucher!

LA VIEILLE CABOTINE

Ne vous excitez pas comme ça, vous allez avoir votre crise de foie. Vous ne pourrez pas jouer demain à Bordeaux.

L'ACTEUR

Bah! J'aime jouer quand je souffre!

LA PETITE ACTRICE

Ben vrai! Moi, quand j'ai seulement mes...

(*Elle chuchote à l'oreille du Vieux Cabot qui rit.*)

L'ACTEUR

J'aime lutter contre ce qui me travaille, là...

Si c'est une crise, eh bien, qu'elle vienne. Je finis toujours par l'écraser sur une table ou contre un décor. (*Désignant l'appareil.*) Avec ça, plus même besoin de vaincre nos carcasses. Plus besoin de transformer nos misères en poésie. Saluté, va!

(*Geste de fureur vers l'appareil.*)

LE RÉGISSEUR, *s'interposant.*

Eh là! Eh là!

LA VIEILLE CABOTINE

Ça me fait mal de voir ça!

LA PETITE ACTRICE

Tout de même, il exagère!

L'ACTEUR

Vous ne savez donc ni qui vous êtes, ni devant quoi vous êtes? Vous êtes des condamnés à mort devant la guillotine. Et vous lui faites des risettes, parce que vous ne l'avez pas reconnue. Vous croyez que l'homme peut survivre dans une image? Ce n'est pas vrai. L'acteur qui n'a plus pour témoin de ses passions qu'une machine... c'est un mort! C'est un mort dont on montre le portrait à la foule. (*L'émotion l'envahit, il ramasse sa valise.*) Bonsoir, je vais prendre mon train.

(*Il sort rapidement au fond.*)

LA PETITE ACTRICE

La guillotine, il va fort. Le vrai théâtre n'est

pas si malade que ça! Moi, je suis de la prochaine opérette, à Mogador. Eh bien, je vous jure qu'on viendra! Ce théâtre-là... c'est immortel!

*(La Comédienne entre du fond, suivie de l'Auteur qui porte sa valise.)*

LA COMÉDIENNE

Qu'est-ce qu'il a, Montescourt? Il ne nous a pas dit bonjour. Il avait l'air furieux...

LE RÉGISSEUR, *hochant la tête.*

C'est sa façon d'avoir de la peine.

LE VIEUX CABOT

Il dramatise toujours. C'est un homme d'un autre temps.

LA COMÉDIENNE, *regardant la scène et les cintres.*  
C'est tout de même incroyable.

L'AUTEUR

Quoi donc?

LA COMÉDIENNE

Penser que demain on va murer la scène.

LE RÉGISSEUR

Oui. Et démolir la salle. Ils veulent ouvrir dans deux mois.

LA COMÉDIENNE

Vous avez des projets?

LE RÉGISSEUR

Petite tournée d'été. Et vous?

LA COMÉDIENNE

J'en ai. J'avoue qu'ils ne m'enchantent pas.

*(Le Directeur entre de la salle. Il est livide.  
On vient lui serrer la main en silence.)*

LE DIRECTEUR

Plus personne dans les loges?

LE RÉGISSEUR, *comptant les clés qu'il a reçues.*  
Si, patron.

LE DIRECTEUR

Faites-les descendre. Je voudrais leur dire deux mots.

*(Le Régisseur sort au fond.)*

L'AUTEUR, *au Directeur.*

Je ne savais pas que c'était fini... Hier encore, je pensais à vous écrire un drame.

LE DIRECTEUR, *écartant les bras.*

Mon pauvre ami! *(L'Accessoiriste est descendu de son échelle. Il a pris le cartonnage du poète et s'approche timidement du Directeur.)* Qu'est-ce qu'il y a, Schmitt?

L'ACCESSOIRISTE, *larmoyant.*

Patron... me permettez-vous d'emporter le poète, comme souvenir?

LE DIRECTEUR

Mais oui... emportez-le, votre poète.

## L'AUTEUR

Celui-là, au moins, est sûr de ne pas finir sur un tas de fumier.

LE DIRECTEUR, à l'Accessoiriste.

Vous avez visité les dessous?

L'ACCESSOIRISTE

Pas encore, patron.

LE DIRECTEUR

Il faudra voir si rien ne traîne. (*L'Accessoiriste soulève une trappe et disparaît dans les dessous. Le Régisseur rentre du fond, précédant l'Habileuse et trois acteurs, figures effacées, modestes « utilités » qui s'approchent, leur boîte à maquillage et leur valise à la main. On fait cercle autour du Directeur.*) Mes amis, je ne vais pas faire un discours. Je voulais seulement vous dire deux ou trois petites choses personnelles. Depuis deux ans, ce théâtre s'enfonce dans un gouffre. A l'heure actuelle, nous avons deux millions de déficit. (*Murmures de consternation.*) Alors, vous comprenez pourquoi je m'en vais et pourquoi je n'ai fait droit à aucune de vos réclamations... Je sais que vos loges sont insalubres et vos appointements insuffisants. Sachez à votre tour que ce n'est pas... (*il cherche son mot*) l'endurcissement qui m'empêchait de vous donner satis-



faction. J'ai beaucoup d'affection pour vous tous...

*(Sa voix s'assourdit, on entend dans les dessous les sanglots de l'Accessoiriste.)*

L'ACCESSOIRISTE

On vous le rend bien, patron!

LE RÉGISSEUR, *bas, dans l'ouverture de la trappe.*

Veux-tu taire ta gueule?

LE DIRECTEUR

Ce pauvre Schmitt! laissez-le! *(On voit émerger de la trappe la tête bouleversée de l'Accessoiriste. Il écoutera la fin de la harangue à demi sorti de la trappe.)* Je me sépare de vous, mes amis, en vous remerciant d'une collaboration qui, pour certains, remonte à bien des années. *(La Vieille Cabotine s'essuie les yeux.)* Vous avez le talent, l'expérience qui vous permettront d'exercer ailleurs, ou sous une autre forme, votre profession. Un directeur forcé de vendre n'a plus de profession. Je ne sais pas encore ce que je vais faire... Je sais que je ne viendrai plus dans ce théâtre où je venais tous les jours depuis trente ans. Vous ne me verrez plus... *(il sourit)* discuter vos appointements et répondre par un « non » invariable à vos justes demandes.

*(Il est près du Vieux Cabot et lui frappe sur l'épaule.)*

LE VIEUX CABOT, *à mi-voix*.

Oh, nous n'étions pas d'accord sur les matinales, voilà tout.

LE DIRECTEUR, *continuant*.

Mon théâtre est un très vieux théâtre, sans dégagements, sans commodités, un de ces théâtres appelés à disparaître. Répétez-vous cela, pour atténuer vos regrets. Dites-vous : « Nous quittons une maison où nous avons fait des choses magnifiques, mais une maison qui s'en allait par morceaux... Une maison où nous avons servi l'art de tout notre cœur... Mais une maison où le public ne venait plus... parce que le public se détourne de l'art que nous aimons... » Je vous autorise même à dire, pour vous consoler : « Nous quittons une vieille fripouille à qui la fripouillerie n'a pas réussi... une vieille fripouille qui n'était pas tout à fait, pas tous les jours, une fripouille. » Adieu, mes amis.

*(Il sort rapidement. Les acteurs se taisent.)*

LE VIEUX CABOT

Et voilà !

L'ACCESSOIRISTE

Il a bien parlé, le patron, vraiment bien parlé !

*(Il disparaît dans la trappe. Les acteurs reprennent leurs valises et sortent au fond en silence. L'Auteur, la Comédienne et le Régisseur restent seuls.)*

LE RÉGISSEUR

Entre nous, ça ne pouvait pas continuer.

L'AUTEUR

Pourquoi?

LE RÉGISSEUR

200.000 francs de réparations. Il pleut dans les cintres... La scène menace de passer dans les dessous. Et la crasse! Les nettoyeuses ne peuvent plus lutter. Toute la baraque fout le camp. Sur le mur qui est en bordure de la petite rue, il y a trente épaisseurs d'affiches. Il ne les fait plus enlever. Alors, les gamins du quartier les déchirent et viennent pisser là... C'est une infection. *(Un homme muni d'un crochet entre par le fond.)* Vous êtes le chiffonnier? *(Désignant le tas d'accessoires.)* C'est ce fourbi-là.

LE CHIFFONNIER, *examinant.*

Ah, c'est ce fourbi-là?

LE RÉGISSEUR

Oui.

LE CHIFFONNIER, *accroupi, fourrageant avec son croc dans les accessoires.*

Au poids, bien entendu.

LE RÉGISSEUR

Ça va.

LE CHIFFONNIER

20 francs les 100 kilos. J'ai ma balance dehors... On m'a dit qu'il y avait du papier.

LE RÉGISSEUR

Ce n'est pas ce qui manque. (*Il pousse vers le Chiffonnier un panier d'osier.*) C'est des manuscrits.

LE CHIFFONNIER

Des manuscrits?

(*Il renverse le panier, qui se vide de son contenu de manuscrits, dans un nuage de poussière.*)

LE RÉGISSEUR

Il y en avait plein une armoire.

LE CHIFFONNIER

Qu'est-ce que ça peut faire?

LE RÉGISSEUR

Deux ou trois cents pièces.

LE CHIFFONNIER

Quel poids, je vous demande?

LE RÉGISSEUR

Je ne me rends pas compte.

L'AUTEUR

Quel cimetière!

LE RÉGISSEUR

Il y a des drames, des tragédies, des vaudevilles, de tout. Ça vient de partout et c'est complètement idiot.

L'AUTEUR

En êtes-vous sûr?

LE RÉGISSEUR

La patron a tout lu.

L'AUTEUR

On devrait les rendre à leurs auteurs.

LE RÉGISSEUR

On ne peut pas faire deux cents paquets. Il y en a qui sont là depuis vingt ans... Les types sont morts, où Dieu sait où!

LA COMÉDIENNE

Et dire que chacun d'eux a cru... espéré... attendu!... Toutes ces illusions... toutes ces déceptions...

LE CHIFFONNIER, *toujours accroupi, après avoir supputé.*

Ça fait dans les 80 kilos.

LE RÉGISSEUR

Pas plus?

## LE CHIFFONNIER

On pèsera. -

LA COMÉDIENNE, *emmenant l'Auteur vers la droite.*

Viens. C'est affreux.

*(L'accessoiriste sort des dessous, portant un cartonage qui figure un bloc de glace.)*

## LE RÉGISSEUR

C'est tout ce que tu as trouvé?

## L'ACCESSOIRISTE

Oui. C'est un petit glaçon. (A l'Auteur :) Ça vient de votre *Mouette*. Les rats l'ont déjà grignoté. Regardez.

*(L'Auteur a pris l'accessoire. Il l'examine, puis le jette sur le tas.)*

LE RÉGISSEUR, à l'Accessoiriste, désignant le Chiffonnier.

Aidez Monsieur.

*(Les deux hommes placent accessoires et manuscrits dans des toiles que le Chiffonnier a apportées.)*

LE CHIFFONNIER, *toujours accroupi, pendant qu'il remplit les toiles.*

On devrait me payer, pour sortir une pareille saloperie. Ce que je trouve dans les poubelles, ça

fait de l'engrais... Mais des bouts de carton... des vieilles paperasses... de la vieille toile... à quoi ça sert? Y a qu'à brûler!

L'ACCESSOIRISTE, *debout, indigné.*

Brûler? Ces bouts de toile-là, vous les brûlerez jamais, jamais!... Ils sont ignifugés.

LE RÉGISSEUR

Allons, activons. (*Le Chiffonnier et l'Accessoiriste emportent les paquets.*) Il faut que j'assiste à la pesée.

(*Il sort au fond. L'Auteur et la Comédienne restent seuls. Il est en proie à une violente émotion. Ses mains tremblent. Elle le serre contre elle.*)

LA COMÉDIENNE

Allons-nous-en, mon chéri.

L'AUTEUR

Ce n'est pourtant pas possible? Ça ne va pas disparaître, passer comme un brouillard, comme un rêve? Les hommes ne vont pas se mettre à vivre sans théâtre?

LA COMÉDIENNE

Pour quelque temps, peut-être...

L'AUTEUR, *dans une explosion de désespoir.*

S'ils n'ont plus besoin qu'on rende compte publiquement de leurs âmes avec des mots, oui, qu'on vienne témoigner devant eux de leurs pensées, de leurs passions et de leurs tourments, c'est qu'ils n'ont plus de pensées, plus de passions, plus de tourments ! C'est qu'ils ne sont plus des hommes !

LA COMÉDIENNE, *avec douceur.*

Ce sont d'autres hommes.

L'AUTEUR

Mais moi, je n'ai pas changé ! Je ne peux pas changer !

LA COMÉDIENNE

Travaille. Attends. Ecris ton drame.

L'AUTEUR, *désignant la scène vide.*

Le voilà, mon vrai drame.

LA COMÉDIENNE

Eh bien, écris-le.

L'AUTEUR

A quoi bon ? Personne n'en a besoin ! Personne n'a plus besoin de moi !

LA COMÉDIENNE

Tu n'en sais rien.



L'AUTEUR

Personne ne le jouerait ! Il finirait avec les autres, sur la balance du chiffonnier.

LA COMÉDIENNE

Ecris-le toujours. Il faut absolument que tu l'écrives.

L'AUTEUR

Pourquoi ?

LA COMÉDIENNE

Parce que tu vas être seul, mon chéri, pendant quelque temps.

L'AUTEUR

Seul ?

LA COMÉDIENNE, *bas*.

J'ai signé pour un film. Nous allons en Orient.

L'AUTEUR, *même jeu*.

Toi?... Tu t'en vas ?

LA COMÉDIENNE

Pour vivre, mon amour. Pour ne pas mentir... pour ne pas me vendre... pour continuer à t'aimer.

*(L'Auteur est atterré, sans paroles. Le Régisseur est entré. Il éteint les lumières de service. Seule une lueur de jour tombant des hauteurs par quelque vasistas oublié flotte encore sur la scène.)*

LE RÉGISSEUR, *des clés à la main.*

Il faut que je ferme le théâtre, à cause de leur truc, là. (*Il désigne l'appareil à projections.*) Je suis obligé de vous mettre à la porte. Excusez-moi, mes enfants.

L'AUTEUR

Oui, oui, nous partons.

LA COMÉDIENNE, *bas.*

Tiens, voilà ton dénouement, il est superbe.

L'AUTEUR

Il est atroce!

LA COMÉDIENNE

C'est bien ce que je dis.

*(Ils se dirigent tous les deux à tâtons vers le fond et sortent. La porte de fer résonne sur eux. Le Régisseur la ferme à clé et sort d'un autre côté. La lumière change. L'Acteur paraît sur la scène.)*

L'ACTEUR, *au public.*

Public, ce que tu viens de voir n'est pas encore arrivé. Il dépend de toi que cela n'arrive pas.

Tant que tu croiras, espéreras, frémiras, dans la demi-clarté d'une salle où le verbe est le maître, la beauté ne sera pas mise au tombeau!

Public, reconnais-moi! Ce n'est plus un per-

sonnage qui te parle. Je suis l'acteur qui jouait l'acteur. Si tu me condamnes à disparaître, c'est toi-même que tu retranches de la communion humaine!

C'est en vain que tu te soûles d'images dans les ténèbres. Qu'as-tu à faire avec les spectres? Il faut la chair et le sang, il faut la bouche vivante, pour donner une voix à tes cris!

Pars, maintenant, mais pour revenir. Ici ou ailleurs, qu'importe! Partout où les mots jaillissent des lèvres fardées. Je ne suis rien. La pièce n'est rien. L'auteur n'est rien. Mais le théâtre doit vivre! N'est-ce pas, public? Le théâtre ne peut pas mourir!

RIDEAU.

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN JUILLET 1935  
PAR LES  
ÉTABLISSEMENTS BUSSON  
117, RUE DES POISSONNIERS  
PARIS







PQ  
2623  
E52A19  
1921  
t.8

Lenormand, Henri René  
Théâtre complet

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

